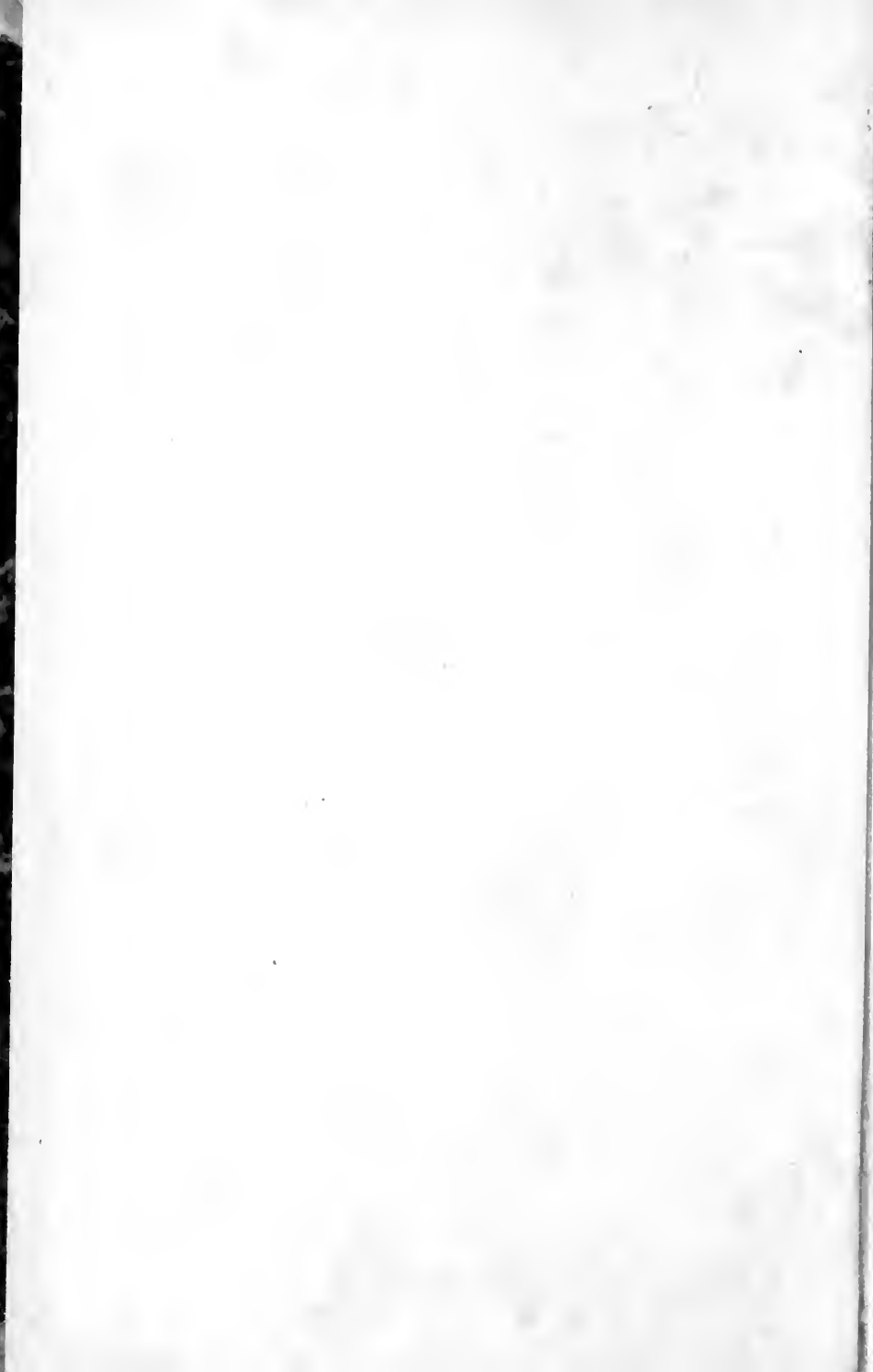
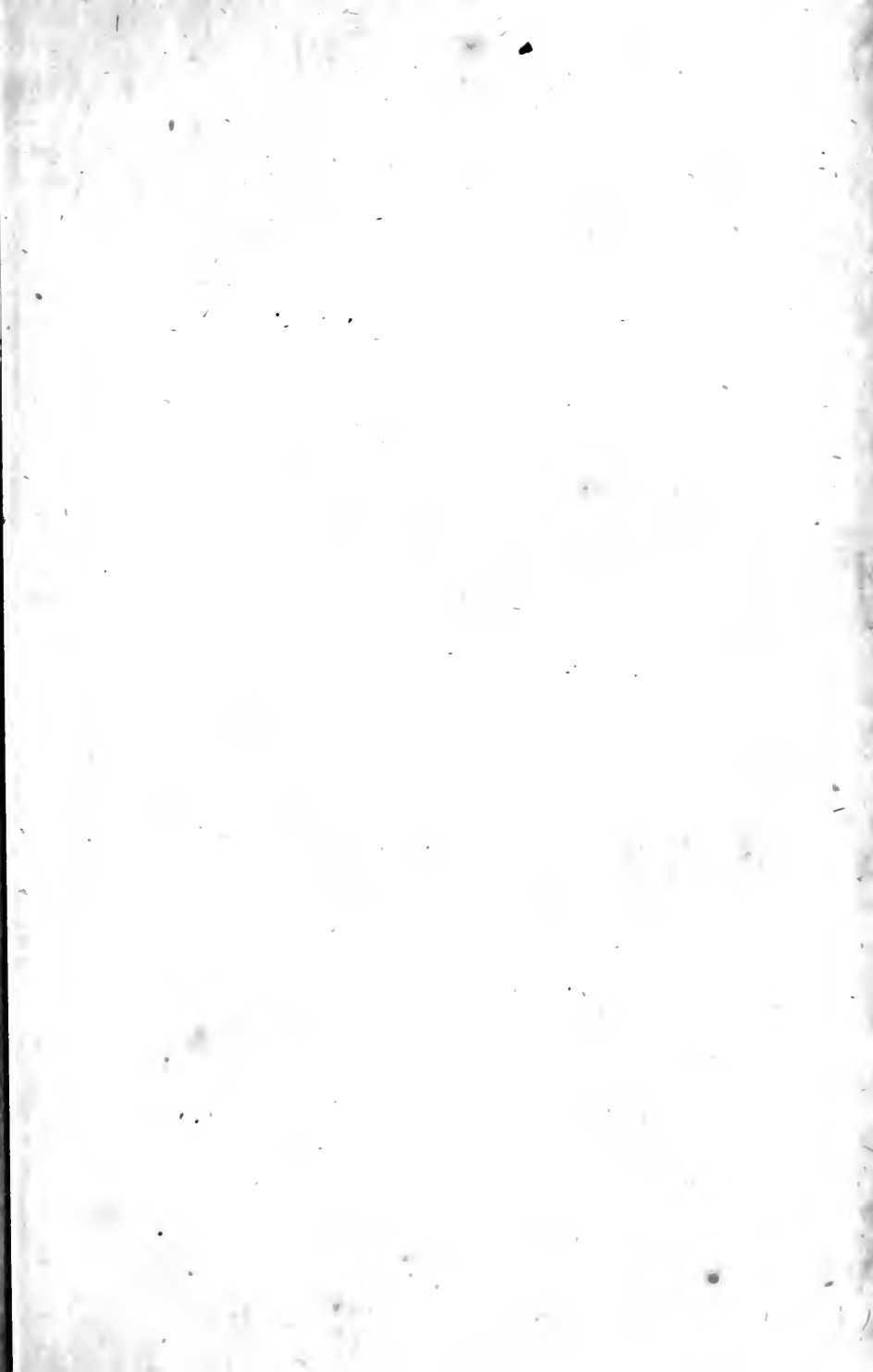




3 1761 06637717 7

UNIVERSITY  
OF  
TORONTO  
LIBRARY









OPERE  
EDITE ED INEDITE  
IN PROSA ED IN VERSI  
DELL' ABATE  
SAVERIO BETTINELLI

SECONDA EDIZIONE

*Riveduta, ampliata, e corretta  
dall' Autore.*

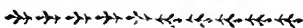
TOMO XIX.



VENEZIA  
MDCCC.  
PRESSO ADOLFO CESARE.



# TRAGÉDIE.



A' *Mr. L' ABBE*

DE BERNIS

CONTE DE LYON

AMBASSADEUR DE FRANCE A' VENISE.

**L**es bontés dont V. E. m'a honoré pendant son séjour à Parme, & l'interêt qu'elle a bien voulu prendre à mon proces littéraire m'obligent à tenir la parole, & à lui mander l'issuë trop heureuse pour moi de ces contestations, & de mes entreprises.

Non seulement Madame Infante est reconciliée avec le théâtre italien, mais elle favorise celui du Collegio, m'assûre de sa protection pour mes pièces, & m'a fait l'honneur de me donner son portrait. Je viens d'en écrire la nouvelle à Mr. le Marquis de Grimaldi à la Haye, d'où S. A. R. a reçu de ses lettres, & je ne tarderai pas de faire part de ma victoire à Mr. le Commandeur de Chauvelin.

Il a

Il a déjà écrit de Paris, & me faisant l'honneur de se souvenir de moi dans ses lettres, il ajoute à propos de nos disputes, qu'il n'a pas trouvé le P. la Tour jadis son principal au Collège de Louis le Grand non plus que Mr. le Prince de Conti, & qu'en conséquence il ne prend plus d'intérêt à l'éducation, qu'on y donne, pour me faire la guerre sur le Collège des Nobles. Vous savez cependant, Monsieur, combien étoit honorable pour moi cette guerre, autant qu'elle étoit divertissante pour l'assemblée.

Permettez, Mr. le Comte, que je vous rende un juste hommage de toutes mes prospéritez, aux quelles vous avez contribué plus que personne. Votre autorité en fait de littérature comme académicien, & comme auteur de tant de belles productions, ne trouvera jamais d'opposition devant quelque tribunal que ce soit. Pour moi si je vous admirois comme un beau Génie d'après la lecture de vos ouvrages donnés au public, quoique sans votre aven, & par des éditions imparfaites, je vous révére comme un génie du premier ordre après  
avoir

avoir vus vos chefs-d'œuvre manuscrits , que vous avez daigné me confier.

Je joins ici le plan de notre éducation & de nos études , que vous avez souhaité , & que je presenterai au premier jour à Madame un peu plus favorable aujourd'hui , & portée même à s'intéresser à nos travaux pour le bien de la jeune noblesse du College. J'espere , Monsieur , que vous serez de plus en plus convaincu , de cette vérité , que j'ai osé soutenir devant nos Princes , que si notre méthode n'est pas en général la meilleure , elle l'est assurément pour des italiens. Chaque nation a une constitution à elle , des usages , & des mœurs propres , & par tout il faut élever la jeunesse pour la patrie. Nous n'avons point de militaire , très-peu de magistrature ; & trop peut-être de gens d'Eglise , pendant qu'en France on fait un Collonel & des Présidens à quatorze ans , & le petit collet même oblige à faire beaucoup de diligence pour parvenir. Chez nous on tire les aînés des College pour les mâter aussi bien que les filles sortent du monastere pour s'établir. Les cadets  
pour

pour l'ordinaire n'ont d'autres ressources que les caffés publics, où ils passent leur vie dans l'oisiveté, & rencontrent trop souvent des amis qui les initient au jeu & à la débauche. Que ferions nous, disent souvent les parens, de nos enfans avant vingt ans? Nous avons été en pension assés long-temps, & il faut qu'ils fassent de même. Voilà, Monsieur, pourquoi nous gardons ces vieux garçons, dont Madame, & les courtisans françois se moquent souvent. Ces ont les parens eux-mêmes, qui nous obligent à traîner les études en longueur, & à en faire des docteurs latins, selon l'expression de Mr. de Crussol. Il m'est arrivé de leur entendre critiquer les changemens, que nous avons faits à l'ancienne méthode, comme des nouveautez dangereuses, & des torts faits à la latinité; dans la quelle ils se souvenoient avec complaisance d'avoir employée une grande partie de leur jeunesse, en avouant néanmoins, qu'ils ne s'étoient guères servis dans le monde de leur latin, & qu'ils l'avoient enfin oublié. Malgré cela toujours embarrassés de la présence de leurs fils à la mai-

maison, ils témoignent du zèle pour les méthodes de leurs vieux temps, & pour la commodité de leur ménage.

Cependant nous avons tâché de rendre les enfans plus utilement instruits que leurs pères depuis long-temps en dépit d'eux mêmes. Comme les sciences, & l'éducation en général a fait des progrès en Europe, nous faisons tous nos efforts pour suivre les lumières du siècle. Les ordres religieux sont très-respectables, mais il nous semble que l'ordre des séculiers l'est encore plus, parceque c'est des académies, & des universités qu'il faut prendre leçon dans les études. C'est là où sont nos maîtres en tout genre, & nous nous rendrions ridicules, en voulant nous ériger en modèles. Heureusement les Jesuites n'ont adopté aucun système, & ne forment aucune école, où secte, comme les thomistes, les nominales, & les scotistes, immuable & perpétuelle. On nous a voulu nommer molinistes, mais vous savez, Monsieur, qu'aucune obligation ne nous assujettit à ces opinions, & que l'on a quitté Molina souvent chez

nous sans difficulté. C'est pourquoi nous avons depuis long-temps donné la meilleure philosophie , & vous avez vû notre chambre des machines de phisque ; un cabinet d'histoire naturelle , & plusieurs professeurs de géometrie vous sont connus par leurs ouvrages. A plus forte raison les belles-lettres jouissent d'une liberté entiere dans nos Collèges ; la poesie & l'éloquence marchent en compagnie de la géographie, de la cronologie , de l'histoire sacrée & profane depuis les basses classes jusqu'à la mienne, dont vous avez eû la bonté d'approuver les exercices , qui n'occupent pas seulement la mémoire, mais disposent la raison des jeunes étudiants à démêler dans le récit des faits les causes, & les principes avec les mœurs & les usages des nations, & surtout de la nôtre , que j'ai preferé aux anciennes & aux étrangères, comme la plus nécessaire à connoître, & comme on préfère en France l'histoire nationale. Plût à Dieu que nous puissions parvenir à former des hommes instruits plutôt que des poètes inutiles , qui fourmillent en Italie, par notre faute, à ce qu'on dit, mais  
à vrai



à vrai dire par la faute de l'usage, & de l'oisiveté de nos villes, où les académies sans émulation, & sans objet sont réduites dans leur vieillesse à se glorifier d'un sonnet & d'une chanson.

Mais je laisse à V. E. à juger de notre plan pour toutes les parties de l'éducation impatient de profiter de vos lumières. Je vous ai écrit en françois, Monsieur, par déférence à vos insinuations, en protestant encore une fois, que je vous fais responsable à votre belle langue du tort, que je lui fais malgré moi, n'ayant pas même le loisir de corriger mes fautes. J'ai l'honneur d'être &c.



## A L'INFANT

## PHILIPPE DE PARME

## ALTESSE ROYALE.

**L'**heureux succès de Ionathas & de Demetrius qui est dû à la bonté dont V. A. R. les a publiquement honorés, & les questions qu'elle m'a faites en particulier sur le théâtre italien & sur mes ouvrages, m'en hardissent à joindre cet écrit à la copie de mes pièces, que V. A. R. a daigné m'ordonner de lui présenter.

Le théâtre italien, Monseigneur, est le plus ancien de l'Europe après la renaissance des lettres. Pour ne pas parler des représentations comiques où tragiques des mystères de la religion, qu'on faisoit sur les places, où dans les Eglises, & qui ne valoient gueres mieux pour cela, les premières lueurs de bon goût en ce genre parurent à Rome sous Sixte IV.

Le

(a). Le Cardinal Riario sonneveu vers 1473 fit ériger une sale magnifique pour les spectacles drammatiques & fit peindre des scènes avec quelque goût , quoique les pièces qu'on y joua n'ayent pas mérité de parvenir jusqu'à nous. Peu après , c'est à dire en 1520 , le Cardinal Bibiena donna sous les auspices de Leon X. *la Calandra* comedie dans toutes le règles , mais en prose ; & en même temps parut *la Cassaria* de l'Arioste en vers , qui fut bientôt suivie des autres comédies du même auteur très-bien entendues , & parfaitement bien écrites. Elles étoient dans le goût grec , & latin des grands maîtres , mais avec l'empreinte de ce sublime Génie par l'invention , la liberté , & la finesse de ses peintures.

*Giangiorgio Trissino* premier auteur du poëme épique régulier en Italie , le fut aussi de la première tragédie italienne vers 1524. *La Sofonisba* est dans toutes les règles des Sophocles

---

(a) Il fit couvrir de voilés la place de SS. Apostoli y elevant un palais de bois avec trois sales soutenues de colonnes ornées d'or &c. où l'on fit des representations magnifiques pour Leonore d'Arragona mariée a Hercule I. Duc de Ferrara. V.

cles & des Euripides , comme *l'Italia liberata* est dans celles d'Homere. *La Rosmonda* de Rucellai est sa rivale , & *l'Oreste* du même est la meilleure. A l'exemple de l'Arioste pour le comique , & du Trissino pour le tragique une foule d'auteurs se jeta dans la même carrière ; le siècle de Medicis , que nous appelons le *Cinquecento* , en fût très-riche , & toute l'Italie eût des théâtres magnifiques , sur tout à Rome , à Vénise , à Milan , & dans les cours ( si brillantes dans cet heureux temps ) de la maison d'Est à Ferrare , des Gonzagues à Mantouë , des Medicis à Florence , des Montefeltro à Urbin , & de tant d'autres petits Princes leurs rivaux dans le luxe , la politesse , & les divertissemens publiques.

Cependant le goût d'imitation dominoit dans toute notre littérature , & on ne vit que des copies de grecs , & de latins , qui furent plus foibles que les originaux , comme il est nécessaire , sur tout pour le stile. On y trouve la régularité du dessein , la vérité des caractères , la justesse du dialogue , de la sobriété dans les ornemens , point de beautez hors de place , mais on y chercheroit envain le jeu  
des

des passions, & de l'interêt, la force & la chaleur du stile, des beautez mâles, & ce vrai simple sur tout qui va au coeur, ce simple qui a tant de grandeur, & de vérité, ce simple qui n'est pas dans les paroles, où ils ne le mettoient que trop souvent. Il y a 40 ans que le célèbre Marquis Maffei piqué de rivalité prétendit montrer aux François les richesses théâtrales de ce siècle d'or. Mais malgré tous ses efforts il ne pût trouver que cinq ou six pièces de Giraldi, de Ruccellai, de Trissino capablés selon lui de soutenir le parallèle, & les publia en trois volumes avec le titre de *Teatro Italiano*. Le *Torrismondo* du Tasse, la *Cleopatra* du Cardinal Delfino, la *Merope* du Comte Torelli &c., qu'il unit aux autres, appartiennent à la fin de ce siècle, où au commencement du suivant. Il est vrai pourtant que la France eût des spectacles réguliers au siècle de 1500. en traduisant, où en imitant nos auteurs. Une gloire plus solide pour l'Italie, qu'elle ne partage encore avec aucun peuple, fût l'invention de la Pastorale

(a). L'*Aminta* du Tasso vers 1573. est un chef-d'œuvre, & n'a pas son égal, quoique le *Pastor Fido* du Guarini vers 1580, la *Filli di Sciro* du Comte Bonarelli, & quelqu'autre approchent plus où moins de leur original. Le beau stile toujours soutenu du Tasse, l'intelligence du cœur humain, la délicatesse des mœurs & des sentimens des bergers, le contraste, l'intrigue, la conduite, la gradation, le dénouement tout est de main de maître. Malheureusement il peche contre la première loix, qui est la décence, & les mœurs d'un théâtre chrétien, par trop de mollesse, dont on ne peut se défendre, en quoi le Guarini se rendit encore plus coupable. Dans le siècle suivant, dit le *Seicento*, le théâtre fût avili par les monstruosités; qu'on y introduisit. Un stile empoullé, des coups de théâtre foudroïans, des mœurs chimeriques, & romanesques, de la quintessence dans les phrases & les pensées dominèrent par tout, &

de

---

(a) Agostino Beccari Ferrarois auteur del *Sagrificio* vers 1550. inventeur du Dramme Pastorale.

de là est venu le mauvais goût, les faux-brillans, les *concerti*, dont on nous accusa trop long-temps. Ce fut le goût espagnol que nous reçûmes avec cette nation maîtresse dans le siècle passé d'une si grande partie de l'Italie. Le Marini imitateur & emule de Lopez de Vega (rendu célèbre par tout où la maison d'Autriche dominoit) arbora l'étendart, & tout son siècle le suivit aveuglément. (a) On ne vit que trop de tragedies, de comédies, de tragicomédies, de pastorales sur tous nos théâtres, mais il vaut mieux les oublier. Theophile auteur françois, & ami de Marini contribua aussi de son côté à ce mauvais goût.

Ce siècle néanmoins au milieu de sa corruption enfanta le spectacle, qui seroit le plus parfait, si on l'exécutoit comme il le mérite, je veux dire l'Opera. Au commencement il étoit bien entendu, & les princes, (aux quels il appartient par la magnificence, & la dépense

---

(a) Le beau théâtre dit de la Spolta à Modene (rival de celui de Parma) fait par le Vigarani sous François II., détruit en 1767.

pense qu'il exige ) le soutinrent quelque temps. Le grand théâtre. (a) de cette cour , digne de Rome & d'Athene , étoit alors le plus beau temple des muses & des arts , toute l'Italie , & même les nations étrangères y concouroient ; les plus fameux artistes , peintres , poètes , musiciens , danseurs , machinistes , & architectes étoient appelés pour embellir , & pour représenter les meilleures drammes ; on y voyoit des naumachies , des triomphes , des combats de bêtes , des batailles , & des décorations de la plus grande somptuosité , sa forme amphitéatrale donnoit place à un pergole infini ; & Parme devint le centre de l'Europe à cette occasion. Ottavio Rinuccini fût l'inventeur de l'Opera vers 1600 , d'autres la perfectionnerent , Metastasio l'a porté au sublime.

Mais

---

(a) Le grand théâtre de Parme achevé en 1618. le Marquis d'Orbessan l'a décrit dans ses *Melanges ... voyage d'Italie* 1768.

Algarotti lettere sopra la pittura . Livorno pag. 68. Leonello Spada fu chiamato a Parma da Ranuccio I. lavorò unitamente con Gio: Battista Magnani Architetto e ingegnere di quella corte . V. Malvasia nella vita di Leonello e del Dentone .



Mais peu à peu le caprice, la mode, les abus s'emparèrent des opéras; on en fit un négoce; on les abandonna à des entrepreneurs mercenaires, & on ne les reconnut plus. Cet admirable assemblage de la musique & de la mélodie, des instrumens & de la voix, de la poésie, & de la peinture, de la danse & du geste, des chœurs, des *comparses*, des machines & des décorations, qui font tous ensemble le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & l'enchantement de l'ame, du cœur, & des sens en même temps, n'est le plus souvent qu'un amas d'absurditez, & une bruyante assemblée de gens desavvrés, & sans goût. Le mélange heureux de l'Opéra françois & de l'italien introduit ici sous les auspices de V. A. R. nous fait espérer une réforme long-temps désirée, & le retour de l'ancienne gloire dans vos états, comme la tragédie, & la comédie françoises nous ont inspiré le vrai goût de les jouer & de les entendre avec un plaisir inconnu jusqu'à présent sur nos théâtres.

Pour revenir à la tragédie italienne nous nous reveillames enfin d'un long sommeil au commencement de ce siècle. Le théâtre françois

crée par Corneille, & perfectionné par Racine nous fit ouvrir les yeux ; on remit en honneur la scène vers 1700, & on vit des tragédies véritables sur tout par le stile, qui est toujours le point capital. Le Marquis Maffei donna sa *Mérope*, qui fut représentée jusqu'à quarante fois à Venise, & parut avec le même succès sur tous les théâtres d'Italie. Mr. de Voltaire en publiant sa *Mérope* en fait une critique & des éloges dans une très-belle lettre à Mr. Maffei, qui me dispensent d'en parler davantage. Mais le plus bel éloge c'est d'en avoir empruntées les beautés, & de les avoir transportées dans sa belle pièce en l'avouant. Elle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, & on la revoit toujours avec ravissement. Les deux comédies du même auteur *le cerimonie*, & *le Raguet* ne lui font pas le même honneur.

*Ulisse il giovane* de Mr. Lazarini est une belle imitation de l'Oedipe grec ; à cela près les connoisseurs lui donnent la seconde place. *Demodice* de Mr. Recanati gentilhomme Vénitien est comparée à l'Horace de Corneille par la conformité du sujet, & préférée pour l'uni-

l'unité. Les théâtres de Gravina , de Martelli , de Marchesi , en plusieurs volumes nous enrichirent de nombre de belles pièces. Mais celles de Marchesi sont trop foibles ; celles de Gravina sont d'un savant , qui suit les grecs , & ne les égale pas , celles de Martelli sentent l'effort d'un homme très-instruit du théâtre françois , & très-inférieur à Racine & à Corneille. Il renouvela les vers alexandrins parmi nous , composés de deux de nos vers de 7. sillabes pour les tragédies , mais on les trouve chez nous très-ennuieux par l'uniformité de la cadence , & de l'harmonie , & par le retour périodique de la rime. Il eût beaucoup d'imitateurs , dont le stile n'est jamais de la poésie.

L'*Ezzelino* e la *Giocasta* du Baruffaldi , la *Penelope* & les autres du Salio , celles du Marquis Gorini , de Zanotti , & de plusieurs autres publiées ou jouées dans l'espace de 50 ans ne passent pas la médiocrité ; mais celles de trois auteurs l'Abbè Conti , le P. Graneli Jesuite , & Mr. Varani font classe à part. Le premier dans son *Cesar* , & dans le *Brutus* a une force , & une grandeur digne  
de

de l'ancienne Rome ; le second malgré les entraves des théâtres des Religieux a rassemblé les qualitez les plus excellentes de Corneille & de Racine dans son stile , & dans lejeur des passions sans presque les imiter ; le troisieme a de la noblesse poétique avec beaucoup de pathétique ; tous les trois ont été goutés sur les meilleurs théâtres , & V. A. R. a honoré le P. Granelli , & ses pièces sur le nôtre avec beaucoup de bonté. Les comédies de Nicolò Amenta Avocat Napolitain , du Gigli fameux literateur caustique de Sienne , du Fagiuoli Florentin ont beaucoup de mérite .

Après 1750. on a publié des tragédies , & des comédies sans relâche , dont je ne dirai rien ; ni de Goldoni non plus devenu célèbre , & connu en France , & loüé par Mr. de Voltaire d'une façon extraordinaire. Le temps doit décider de leur mérite , & ils sont trop près de nous pour les juger librement & sans prévention. Il est sûr qu'on fait des progrès en Italie aujourd'hui plusquë jamais dans l'art drammatique. Les traductions excellentes des chefs-d'œuvre françois , & même des anglois , la bonne philosophie , & la connois-

sance du coeur humain, qui avancent toujours, les préjuges nationaux presque détruits, les bons écrivains en tout genre, & l'exemple de la noblesse, & même des Princes, qui ont joué eux mêmes quelquefois sur de beaux théâtres les meilleures pièces depuis 40. ans, tout cela contribue à ces progrès. Il n'est plus permis d'être médiocre ; Corneille, Racine, & Voltaire sont entre les mains de tout le monde, qui devient par là, juge compétant du théâtre, comme il l'est en France depuis long temps.

Si donc ces grands hommes, & Voltaire le premier, qui a couru tant de carrières & ouvert tant de sentiers à son génie tragique, ne les ont pas fermés en même temps ; s'ils n'ont pas moissonné tout ce qu'il y avoit de grand, & de touchant dans l'histoire, & dans la morale, dans l'homme & dans ses passions, comme je le soupçonne, il faut espérer, que nous verrons des productions dignes de ces modèles, & qu'on ne nous reprochera plus de manquer d'un véritable, & bon théâtre Italien.

Oserois-je parler après cela de mes foibles

essais? Mais vous me l'ordonnez, Monseigneur, & je dois repousser les attaques de Mr. le commendeur de Chauvelin contre le théâtre Italien, & contre le mién. Mr. le Marquis de Grimaldi est avec moi, & nous combattons *pro aris & focis*. Ne serons-nous pas assez récompensés, si notre juge (a) se réconcilie avec ces deux théâtres, comme il nous l'a promis, si nous lui donnons de bonnes raisons? Je comence par les théâtres de Collège, qui m'intéressent personnellement.

Il est vrai, Monseigneur, comme j'ai eû l'honneur de vous le dire, que les autres tragiques n'ont que les règles d'Aristote à observer, & que je dépends de plusieurs Aristotes. Ce qui est encore plus vrai, c'est qu'on peut impunément désobeïr au législateur, & philosophe ancien, quelque fois même avec honneur, pendant que mes législateurs, très-peu philosophes sur certains articles, ne me pardonneroient pas l'infraction de leurs loix. La première est contre le beau sexe. Point de  
fem-

---

(a) Madame eût de la conversation, & devoit juger le procès.

femmes dans nos tragedies, point de personnages & d'acteurs féminins sur nos théâtres. Une mere, une épouse, une soeur, une amante encore plus, fût-elle la plus sage, & la plus héroïque, n'y est pas soufferte, tellement que les Inès, les Zaïres, les Alzires, & jusqu'aux Andromagues, aux Méropes, aux Iphigénies, quoique Prêtresses d'un temple, où victimes d'une divinité, nous sont inconnues, & donneroient le plus grand scandale. Nous avons une espèce de serrail, dont toute femme est exclue, comme les hommes le sont du Turc. Nous voila cloîtrez même sur la scène, & obligez au célibat le plus rigide jusqu'au Parnasse; mais malheureusement voila la source des sentimens les plus naturels & les plus intimes à l'humanité, fermée pour nous. On nous donne à manier des passions, qui le sont à peine, & un cœur humain qui ne l'est pas. C'est un défaut de nos pieces, que je ne saurois justifier, & que je ne crois jamais pouvoir cacher malgré tous mes efforts. C'est par la persuasion intime de ce défaut, & par instinct, que j'ai fait entrevoir dans Jonathas une mere, & dans Demétrius

une épouse, & que je fait jouër un grand rôle dans une tragédie, que je médite, à une Reine, comme mere & épouse en même temps ; mais après sa mort (a). C'est son tombeau, qui la représentera, & heureusement mes Aristotes ne sont pas jaloux des femmes trépassées, quoiqu'il craigne peut-être les revenans. En tout cas les conseils, & les lumieres d'un supérieur Souverain protégeront la pièce ; & les morts non plus que les vivans n'auront rien à craindre de leurs scrupules. J'avoue cependant que les femmes m'embarrasseroient. Il est difficile de les bien peindre de loin, & si je réussis ne dira-t-on pas que j'en sai de trop ?

Je ne pretends par conséquent à aucune gloire par mes tragédies, & le succès même, qu'elles ont eû en plusieurs villes, & dans un théâtre public à Venise par un hazard singulier, ne m'ont jamais flatté (b) Je connois  
mes

---

(a) Xersés ; Tragédie que l'auteur préparoit, & dont le plan, & le fond étoient approuvés de S. A. R.

(b) Une copie de Demetrius dérobée à l'auteur fût vendue par un avtenurier à une troupe de Comediens, qui



mes forces, & après que le génie du P. Grannelli, mon maître & mon modèle, a parcouru cette carrière avec tout le bonheur possible, il ne me reste plus rien à espérer. Le P. Folard son rival en France, dont V. A. R. a trouvé si beau le Témistocle, & dont l'Oedipe fit tant d'impression (a), ne m'encourage pas plus; c'est pourquoi j'abandonne ce genre tragique à toute la sévérité des critiques, & de Mr. de Chauvelin. Nous le conservons seulement comme utile à la jeunesse pour la former à la déclamation, à la prononciation, & comme une école d'éducation approuvée de tout le monde.

Je passe à la justification du théâtre italien, & je ne mettrai pas plus d'amour propre, & d'esprit nationale à la seconde partie du procès, que j'en ai mis à la première. Il faut avouer d'abord, que nous venons un peu trop tard pour réformer notre scène tragique

---

après

qui le jouèrent sur le théâtre de S. Jean Chrisostome en changeant le titre en celui de *gli Eroi Ateniesi*.

(a) Les acteurs & les spectateurs se troublèrent au point de vouloir s'enfuir.

après les efforts, & les succès des grands auteurs de Cinna, & de Polieucte, de Britannicus, & d'Athalie, de Zaïre & de Brutus, de Radamiste, & d'Electre. Que pourrions nous faire dans une carrière, où leurs compatriotes & successeurs paroissent découragés? Quelles piéces voit on en France aujourd'hui, qui méritent d'être comparées à ces chefs-d'œuvres? & sans Mr. de Voltaire que seroit devenu le théâtre François? La Didon de Mr. le Franc est la seule depuis long-temps digne d'un certain rang, & le tragique où comique larmoyant de Cénie, de Nanine, & de quelque autre semblable, les tragedies bourgeoises, aux quelles on est réduit, font regretter les Racines & les Corneilles plus qu'elles ne consolent de leur perte. Les connoisseurs se plaignent toujours, & voudroient empêcher le mauvais goût de s'emparer de la scène, qui devient Angloise, disent-ils, tous les jours, malgré leurs clameurs patriotiques. On commence à voir des piéces, qui sont effrayantes au lieu d'être touchantes, les spectres & les damnés, des echaffauts, & des tombeaux font peur au parterre & ne l'attendrissent pas;

pas ; enfin la décadence est visible selon eux.

A plus forte raison les italiens seront embarrassés à trouver le moïen de faire des tragédies dignes de ces grands hommes. Les grandes passions, les grands coups de théâtre, les situations intéressantes, la peinture des mœurs, les maximes & les sentimens de la belle morale , & des cœurs honnêtes tout est limité dans la nature, tout est pris par les françois. Il ne nous reste , qu'à glâner après la moisson, & nous ne trouvons plus que des héros subalternes, des sujets tronqués, des imitations mal déguisées. Quelque grand Génie s'ouvrira peut-être de nouvelles routes, s'il y en a, mais comment les deviner ? Cependant je vais hasarder là-dessus mon opinion, puisqu'on le veût, & que le sujet le demande. J'en parlai a Mr. de Voltaire qui l'approuva d'autant plus, que ses ouvrages m'en avoient fourni la première idée, & qu'il m'avoit prévenu en partie. J'ai eû l'honneur d'entretenir V. A. R. des conversations, que j'ai eû avec ce maître de l'art.

L'Ita-

L'Italie a plus que les autres nations des droits sur un nouveau genre de tragédie , puisqu'elle a été la première à s'en emparer à la renaissance des lettres , comme je l'ai dit en son lieu. C'est le même genre , que la Grèce adopta , & cultiva toujours à l'exclusion de tout autre. Les tragédies grecques avoient toujours un but moral , une grande vérité à graver dans les cœurs , en faveur de la religion , de la patrie , de la vertu , & de la liberté. C'est par là que nous les admirons encore , & qu'elles devinrent un objet de la législation , & de la politique. On alloit au théâtre pour être bon citoyen , comme nous allons au sermon pour devenir meilleurs chrétiens . Les tragédies françoises au contraire ne paroissent destinées qu'à nous amuser pour l'ordinaire , & nous sommes très-contens quand elles nous effleurent l'ame pendant la représentation. N'est-ce pas le plaisir à Paris qui guide la plus-part des spectateurs au théâtre ? s'ils veulent s'examiner , & ont-ils d'autre but que leur amusement ? Or il me semble , que nous pourrions rouvrir l'ancienne route en Italie ,

lie, nous avons peut-être des dispositions propres à cela, & nous ne ferions pas des copies? Je m'explique.

L'amour introduit sur la scène françoise a triomphé par les chefs-d'œuvre de Corneille & de Racine; mais il a été inconnu à toute l'antiquité. Athene & Rome le laisserent à l'ode, à l'épique, aux églogues, aux romans même où les Grecs l'emploierent si heureusement. C'est l'autorité des anciens, je crois, qui a donné des scrupules aux françois mêmes au milieu de leurs succès les plus brillants. Corneille lui même, Racine, & Voltaire encore plus font entrevoir dans leurs ouvrages de la répugnance à s'écarter des exemples de Sophocle & d'Euripide; qu'ils regardent toujours comme leurs modèles, qu'ils tâchent toujours d'imiter, & dont ils se font gloire d'emprunter les beautés tragiques. Leur mépris pour ce goût efféminé, dont ils étoient entraînez par l'usage, perce à travers leur indulgence pour la nation & pour le goût dominant. Ce pathétique profond, qu'ils ont connu, & exprimé admirablement dans *Athalie*, *Phedre*, *Mérope*, &  
Semi-

Semiramis peut prouver qu'ils ne se prêtoient qu'à regret au ton galant & à la nouveauté. Mais Corneille fut obligé d'abandonner les Grecs, & leur tristesse sublime pour plaire dans le commencement à son siècle, & pour plaire après depuis à la cour d'un jeune Roi, où les femmes jouoient un si beau rôle, & où elles acquirent ces droits si brillans, & si flatteurs, dont elles jouissent encore dans toute l'Europe civilisée. Racine se trouva dans le fort de ces usages; la terreur de Sophocle, & la pitié d'Euripide étoient trop sévères & trop lugubres pour ces aimables juges, & l'on changea pour elles principalement les grands mouvemens en sentimens tendres, ou plaintifs, les situations fortes & terribles en rencontres romanesques, les chocs des passions en contrastes de tendresse, d'esprit, & d'antitheses. Ce fût alors que les héros amoureux succedèrent à ceux de l'Iliade, les discours & les recits au spectacle & à l'action, la galanterie à la morale & à la vérité. Racine rendit ce goût respectable par la beauté de son stile, & par toutes les qualités d'un vrai génie, & sans Crebillon & Voltaire on ne

ver-

verroit plus que des Céladons , on n'entendrait que des madrigaux & des héroïdes sur le théâtre. Ces deux grands hommes ont faits les plus grands efforts pour ramener le ton théâtral , & pour le faire goûter , mais toujours en se plaignant de trop d'obstacles , qui les gênoient , & qu'ils ne pûrent vaincre .

Il me paroît donc , que ce seroit à nous à tenter de parvenir , où ils n'ont pû . Notre nation plus sérieuse , où moins délicate seroit plus propre à mon avis pour former un spectacle parfait dans ce vrai tragique-genre . Nos théâtres infiniment plus commodes , plus grands , plus faits en tout pour la majesté de la tragédie , ressemblent à ceux de l'ancienne Grece . Nous connoissons aujourd'hui d'après les françois la force & la vérité des caractères , la noblesse & la précision du stile , la marche vive & suivie d'une action , qualités nécessaires , que par malheur les Trissino , les Rucellai , les Giraldi , & leurs successeurs ne connurent qu'imparfaitement . Les grecs nous fourniroient le fond des maximes , & des vérités capables de faire impression : notre sensibilité italienne , la vivacité

des

des sentimens, des passions, & des coups de théâtre : l'histoire nationale, les héros, & les belles actions. N'avons nous pas une patrie ? pourquoi donc aller chercher dans l'antiquité, où dans la fable des sujets incertains, usez, étrangers ? Par tout on trouve une religion, des vertus, des loix & de grands hommes aussi bien que des passions, des crimes & des malheurs pour faire contraster la terreur de la vengeance du ciel, de la punition des coupables, & des catastrophes des nations, & des rois, avec la pitié de l'innocence trahie, de la vertu opprimée, & malheureuse, de la justice & des loix violées. L'enthousiasme de la liberté, qui a enfanté de si belles actions en Grece, se trouveroit à Vénise, à Luques, à Gênes, où quelque époque récente offre un sujet très-intéressant pour la plus belle tragédie. Cette liberté nous donne une ressemblance de plus avec la Grece, que toutes les autres nations n'ont pas, où n'ont qu'imparfaitement.

Voilà ce que j'avois à dire sur notre théâtre. Si Mr. de Chauvelin au lieu d'une apologie des italiens trouve que j'ai fait une criti-



fique des françois, du moins il m'accordera que j'ai respecté, que j'ai même rendu justice à ses compatriotes. Il me suffit d'avoir montré, que nous ne sommes pas tout-à-fait sans goût, & sans merite en fait de tragédies, comme on le prétend. Nous avons été les premiers, & les maîtres en tout de nos voisins, comme Voltaire l'avouë, & s'ils ont surpassé leurs maîtres après deux siecles, ils auront cependant la bonne foi de reconnoître qu'ils se sont un peu écartés du bon chemin, & des traces de nos anciens modelles, que nous avons toujours suivies plus fidèlement, quoiqu'avec moins d'éclat, & de fortune. Comme Torelle & de la Perouse ont ouvert le théâtre françois en imitant Trissino, & Giraldi, nous pourrions à notre tour rendre au nôtre son ancienne splendeur en profitant des beautez de Corneille & de Racine, & en perfectionnant la tragédie pour reprendre la palme des mains de ceux qui nous l'ont ravie. On peut déjà voir aujourd'hui quelque avantage de notre cotè en comparant les piéces françoises avec les italiennes, qu'on publie chez les deux nations, malgré la grande

différence qu'il y a dans la constitution d'un royaume, qui réunit toutes ses forces au centre d'une capitale fameuse pour son théâtre, pour l'émulation des auteurs, pour les ressources & les récompenses des concurrens, & d'un assemblage de plusieurs provinces sans aucune réunion, sans un centre général, sans encouragemens, où plus-tôt de plusieurs peuples jaloux, & divisés de cent manieres différentes.

Pour moi je ne serai pas le dernier à prendre, où à donner l'exemple soit par mes travaux littéraires, soit par mes instructions à la jeune noblesse dans l'histoire, la poésie, & le théâtre, qu'on m'a confiées. J'ai imité Racine dans Jonathas, & je ne (a) rougis pas en avouant, que je dois les meilleures scènes à son Iphigénie. Dans Demetrius j'ai élevé le ton sur l'exemple de Corneille, & quelque scène me paroît digne non seulement de Cinna, avec le quel le dénouement a beaucoup de conformité, mais de toute la fierté de la ré-

---

(a) Est ce un larcin ? Voltaire ... notés aux sentimens de l'académie sur le Cid.

République victoriense de l'Asie, & de la Perse. Athène n'auroit pas desavoué dans ses beaux jours le langage de Timandre ; & la fermeté de Cleomène d'Ipparque & de Sénateurs, que j'ai mis sur la scène en contraste avec le conquérant Démétrius. Je ne suis pas encore content, mais je vais prendre Voltaire & Semiramis, où plus-tôt Sophocle & Euripide pour modelles dans une nouvelle pièce, dont l'importance, & la gravité répondra à l'idée de la scène grecque & italienne.

Je n'ai aucune difficulté de me déclarer imitateur, d'autant plus que dans mon état on a d'autres occupations très-génantes, & on ne fait des tragédies, que par quelque hazard extraordinaire. C'est pour cela, que je n'ai mis que trois mois à composer Jonathas, & que Demetrius est une espèce de phénomène, étant né d'une inspiration subite, qui me le présenta un matin tout a-coup à l'esprit, organisé presque entièrement, ayant comencé à traduire une tragédie du P. Valori ; & n'ayant eu que huit jours pour l'écrire, & la donner aux acteurs, comme V. A. R. en est informée. Mais c'est aussi par le sentiment  
 inti-

intime de ma foiblesse, aussi bien que du peu d'importance des pièces de College, que je n'ai pû m'y appliquer autant qu'une tragédie l'exigeroit. Cependant la nouvelle tragédie, que j'ai dessinée sous des auspices plus heureux, demande toute mon application, & la grandeur du sujet autant que les lumieres (a) supérieures, qui me dirigent, & m'animent, la rendront telle peût-etre, qu'on ne la regardera pas tout à fait comine une pièce de Collège. J'ai l'honneur d'être.

---

(a) S. A. R. daignoit entrer dans les details avec l'auteur, qui le consultoit sur sa tragédie.

## A L'INFANT

P H I L I P P E

ALTESSE ROYALE.

(a) Je n'aurois jamais osé faire une tragédie & la donner au theatre en aussi peu de temps que j'en ai eû pour achever, & faire jouër Xersés, après un voyage de six mois, pendant le quel je l'avois ébauché pour me désennuier en courant l'Allemagne. Mais trouvant à mon retour a Parme, que le plus beau spectacle de Paris y avoit été transporté, que Corneille & Racine, deux hommes, que j'admirois dès ma première jeunesse sans les bien connoître, estoient venus se montrer a cette Cour, & qu'on y voioit sous leurs traits naturels Athalie, Polieucte, Cinna, Britannicus, Zaïre & Brutus; mes idées tragiques se

re-

---

(a) Avendo i tre Principi desiderato d'avere in teatro una copia della Tragedia per ciascuno, l'autore lor fece presentare il libro con le dediche, e pose al fine della tragedia le riflessioni in francese.

reveillèrent & je voulus essayer mes forces,  
 Si je les avois consultées, c'étoit alors, que  
 je devois craindre & éviter un parallele; mais  
 je ne vîs que le profit de la jeune noblesse,  
 qui m'est confiée, qu'une nouvelle tragédie  
 auroit ranimée, & le spectacle du théâtre  
 françois auroit instruite. C'est ce qui est ar-  
 rivé, & le coup d'œil a produit plus d'effet  
 que toutes mes instructions, & mes efforts de  
 cinq ans. On a vû par expérience que rien  
 ne forme, & ne fixe d'avantage l'esprit &  
 le goût de la jeunesse que le théâtre bien  
 entendu. C'est un nouvel avantage que la  
 noblesse italienne reçoit de la main d'un Sou-  
 verain, dont le goût & la magnificence éga-  
 lent les lumieres & la bonté.

J'espere que ces motifs feront excuser ce  
 foible essai, & ma témérité. Ils me font é-  
 sérer de nouvelles marques de la bonté, dont  
 si souvent V. A. R. a honoré mes efforts,  
 comme des preuves du profond respect avec  
 le quel j'ai l'honneur d'être.

A' MADAME INFANTE.

*ALTESSE ROYALE.*

Cette tragédie n'a d'autre mérite que celui de présenter à V. A. R. quelque foible imitation du théâtre françois, & un tribut de la reconnoissance du poète. Le zèle qui l'anime pour l'instruction de votre collège l'a toujours accompagné dans son voyage d'Allemagne entrepris par vos ordres, Madame, & c'est en traversant les bois & les montagnes de la Souabe, & de la Franconie, c'est en descendant & en remontant le Rhin, que j'ai songé à Xersés. Dans toutes les Cours électorales, chez plusieurs Princes d'Allemagne, que j'ai vûs, je m'occupai de la Cour & des princes de Parme en travaillant à Xersés, & ce souvenir me soutenoit dans le travail. Il est vrai, que le même attrait m'ayant conduit en Lorraine, j'oubliai le Roi de Perse pour tourner mes regards sur le nouvel Auguste, qui fait le bonheur de ses sujets par les qualites de son cœur, & par les lu-

mieres de son esprit ; qui voit autour de lui une foule de savans , de littérateurs , d'artistes encouragés , où plus-tôt créés par sa protection , & par son goût , & qui s'appelleroit encore *Stanislas le bien faisant* s'il n'étoit pas Roi. Mais je n'en revins que plus pénétré de l'amour du travail , & de ma reconnaissance envers V. A. R. , dont le seul nom me valut une récomandation auprès de ce Monarque , & dont les lettres me rendirent le plus heureux des favoris de tous les Monarques.

C'est ce qui m'a donné assez de courage pour achever ma pièce , & pour l'offrir a V. A. R. comme un foible témoignage du profond respect avec le quel j'ai l'honneur d'être.





A MADAME

ISABELLE

ALTESSE ROYALE.

Le théâtre doit être l'école de la vertu , & le tribunal incorruptible , où les crimes sont punis , l'innocence vengée , & les passions tournées a notre utilité. C'est là l'objet de l'institution de ces spectacles , & c'est par là que l'on peut se flatter de ne pas déplaire a V. A. R. Nous l'espérons , Madame , malgré l'inexpérience des acteurs , & les défauts de la pièce , que j'ose vous présenter. Tout y respire la vertu par l'horreur du vice , tout y retrace la protection que le ciel accorde a l'innocence . Il n'y a donc rien qui n'intéresse de fort près votre coeur , & qui ne doive même vous plaire dans un tel sujet. Heureux si mon travail dans l'exécution peut mériter quelque indulgence de votre esprit , & de votre goût ce goût sûr & délicat , Madame , ce goût du vrai & du simple ,

ce

ce goût des beaux arts , que vous cultivez  
avec le plus grand succès , què vous aimez  
& honorez en même temps . C'est sous les  
auspices , & par la récommandation de ces  
beaux arts , & de la vertu , que Xersés ôse  
paroître devant vous , & que je suis avec le  
plus profond respect



## R E F L E X I O N S

## SUR CETTE TRAGEDIE.

*Présentées aux trois personnes Royales  
avec la copie de la piece.*

Comme la distance du théâtre, & la voix des jeunes acteurs laissent perdre bien des choses, on a crû devoir y suppléer par quelques éclaircissemens, qu'on donné ici. On se sert de la langue françoise comme de la plus propre aux matières de théâtre par une certaine précision, & par les termes de l'art, qu'elle fournit en abondance après les chefs d'œuvres, que la France a produits.

*Fond de cette Tragedie.*

Le sujet de cette piece est Darius fils aîné de Xersés mis sur le thrône de Perse à la place d'Artaxersês son frere.

L'action est la reconnoissance, & le couronnement de Darius préparé, & exécuté par Cléarque son gouverneur, & ambassadeur de Sparte, & par Amestris mere de Darius, que

Xer-

Xersés fit mourir, & qui se vange de la perfidie, & des crimes de son barbare epoux.

*Parties de l'action.*

I. Acte. Artaban prend la resolution de se défaire du roi, & d'en usurper le thrône. Il a fait venir le jeune Darius. Il a disposé les esprits a une révolution.

Xersés plongé dans la tristesse, accablé de remords, donne des instructions de bien regner a son fils Artaxercés. L'ambassadeur grec demande audience. Xersés se ranime, & rappelle son courage par un dernier effort pour paroître avec gloire à la fonction du couronnement de son fils, qu'il veut élire son successeur dans le même jour.

II. Acte. Cléarque amène Darius, & lui découvre en partie sa condition. Xersés vient pour couronner Artaxersés, & retombe dans ses inquiétudes quand l'ambassadeur lui annonce que Darius est en vie. Artaban pressé par le roi avouë qu'ila sauvé Darius.

III. Acte. Une vision funeste augmente les terreurs de Xersés. Il entend que l'ambassadeure amene un jeune homme avec lui; ses soupçons s'aigrissent, & il veût voir l'en-

fant

fant venu de Grèce . Cléarque consent à le présenter, & comme le Roi le veut voir tout seul, il prend ses précautions .

IV. Acte. Darius est amené . Il frissonne à l'approche du terrible Xersés ; qui sort l'examine , reconnoit les traits de l'enfant , qu'il craint , & doutant que ce soit Darius son fils l'interroge . Les réponses de l'enfant augmentent ses doutes , & son trouble : Il entre en fureur , & veût le tuer . Artaxersés l'empêche . Artaban fait donner des avis au roi par les quels il presse le couronnement d'Artaxersés , & la catastrophe .

V. Acte . Cléarque révèle a Darius sa condition , & ses droits au thrône . Xersés prévenu contre l'ambassadeur , & le regardant comme un imposteur veut couronner Artaxersés . Alors Clearque lui fait connoître Darius par une lettre , & un bandeau , qu'Amestris lui confia en mourant . La ville , & les troupes en même temps soutiennent les droits de Darius les armes à la main . Artaban est à la tête des séditions . Xersés veût les reprimier . Artaban exécuté ses projets . Darius est couronné , & reconnu .

*Acte*

*Analyse de la Tragedie.*

L'arrivée de Cléarque à Suze produit la résolution de Xersés de se donner Artaxersés son fils pour successeur, & par là l'empressement d'Artaban d'usurper le trône devient plus vif.

II. L'élection d'Artaxersés produit la découverte de Darius crû mort, & les nouvelles inquietudes de Xersés.

III. Les inquietudes de Xersés produisent l'effrayante apparition d'Amestris, & de Darius, la quelle produit la résolution de Xersés d'entretenir le fils de l'ambassadeur.

IV. L'entrevue de Xersés, & de l'enfant, produit le péril de la vie de celui-ci, & la nécessité de le faire connoître.

V. La reconnoissance de Darius produit la sédition préparée par Artaban, & enfin la catastrophe.

À MONSIEUR  
C O L L E T

*Secrétaire de Cabinet de S. A. R.*

MADAME INFANTE.

**A**près avoir , Monsieur , ouvertement protégé ma Tragédie , vous avez des droits sur l'auteur & voilà l'histoire de ma pièce puisque vous en êtes curieux après les bruits , qui sont parvenus jusqu'à vous . J'espère que vous me justifierez toujours avec la même bonté contre la mauvaise humeur des courtisans , & des jaloux de mon petit bonheur à la Cour .

Nous parlions souvent du théâtre dans le cabinet de Madame Infante au temps du carnaval , où j'avois quelque accès à l'occasion de nos pièces de collège . Un jour en parlant avec l'Infant dont la bonté vous est connue , je crus pouvoir Nazarder ces mots . Je ne serai content , Monseigneur , que je n'aye travaillé sous vos ordres , & sur un sujet donné

né par Votre Altesse Royale : Il me répondit avec cette modestie , qui lui est ordinaire malgré son rang & ses lumières , ou plus-tôt qui est digne , d'une âme supérieure à son rang par ses lumières . Une autre fois le discours tomba sur les dernières paroles de Louis XIV. adressées à son successeur encore enfant que celui-ci a gardées toujours écrites près de son lit . L'Infant en avoit une copie de sa main , il nous la montra , & je pris l'occasion de revenir à la charge en lui disant , que comme ces maximes étoient excellentes pour former un roi , elles pouvoient l'être à faire le fond d'une belle tragédie , le théâtre étant l'école des princes plus que de toute autre classe de spectateurs . Ce seroit , dis-je , du haut tragique , & même du plus sérieux ; mais j'ai envie de faire une tragédie à la grecque , les deux autres ayant une fin heureuse , inconnue aux anciens . Quel héros choisiriez vous , reprit l'Infant , pour mettre en oeuvre ces maximes ? P'y penserai , Monseigneur , repliquai-je , & il faut choisir entre un bon roi , & un méchant , pour en faire honneur à l'un , ou pour inspirer la

ter-



terreur par l'autre . Les grecs n'auroient pas balancé avec l'horreur qu'ils avoient pour les tyrans . Xersés , par exemple , fût précisément selon l'histoire le contrepied de ces vertueuses maximes . On feroit contraster la liberté avec le despotisme , les vertus républicaines avec la mollesse Persanne , & pour un plus beaux contraste je mettrois vis-a-vis de ce méchant monarque un aimable enfant , l'innocence aux prises avec le crime , situation très-intéressante , à ce qu'il me semble , & neuve en même temps , car Joas n'agit pas assez dans Athalie . Ah ah vous pensez toujours a votre Carli , n'est-ce pas , dit le Prince ; oui , Monsieur , après que V. A. R. a trouvé (a) ce garçon si bon acteur , je l'emploierois très-volontiers . Pensez donc a Xersés , poursuivit-il ; c'est un personnage que j'aimerois à voir sur la scène . Crébillon & votre P. Vionnet ne m'ont pas satisfait & sont au dessous de l'histoire , qui me l'a fait

---

(a) Le comte Alexandre Carli pensionnaire au Collège Veronois à l'âge de 15. ans.

fait regarder comme un monstre. Ce sera donc votre tragédie, Monseigneur ; & je la prends de vos mains, lui dis-je. Oüi, oüi, nous verrons comment vous vous y prendrez ; on prétend pourtant que les affaires de cour & de politique ne sont pas inconnues chez vous : nous verrons, dit-il en riant.

La première fois que j'eûs l'honneur de lui faire ma cour il me demanda des nouvelles de Xersés. Je pris la liberté de lui montrer le plan & l'ordonnance de la pièce avec les principaux caractères que j'avois dessinés, & il en fût content. Il daigna même faire quelque observation, & finit par m'encourager à poursuivre. Mais, Monseigneur, lui dit-je, les deux personnages de Xersés & d'Artaban ne sont-ils pas trop odieux ? J'ai de la répugnance à mettre sur la scène des caractères de cette noirceur. Que diront les courtisans ? Et si par malheur ils se trouvent un peu ressemblans au Grands de Perse ne me ferat-on pas un crime de dévouer un Roi à la haine publique ? Vous savez ce qu'on aime à nous émettre sur cet article.... Vains scrupules, dit-il tout haut, j'aime à voir les Artabans démasqués

qués, & flétris. Narcisse dans Britannicus doit être votre modèle, comme Semiramis l'est de votre Xersés. Je vous apprendrai moi même des choses que vous ne savez pas. J'ai eue occasion de m'instruire. La dessus il entra dans quelque détail des intrigues de la cour d'Espagne, & toucha certains anecdotes, dont des ministres d'état auroient pû profiter. C'est à quoi font allusion plusieurs discours d'Artaban dans ma pièce. Ainsi finit la conversation. Après ce temps ayant fait un voyage en Allemagne je n'eus gueres d'occasion de voir le Prince en particulier jusqu'au derniers jours du carnaval, que ma tragédie fut jouée. Je craignis même que ce ne fût une affectation de lui rappeler ces particularitez dans la dédicace de la pièce manuscrite, qu'on lui présenta. Vous avez été témoin, Monsieur, de l'heureux succès des représentations, & de l'intérêt extraordinaire que S. A. R. prit jusqu'à me combler de louanges devant toute la cour; & à vouloir envoyer des copies de Xersés à Versailles & à Voltaire. Je dûs assurément à sa bonté celles de Madame, qui auroit voulu voir ma pièce imprimée

sans

sans les instances très-vives , que je lui fis , pour ne pas en courir le hazard. Je me repens de cette modestie déplacée , car son nom à la tête auroit protégé l'ouvrage contre toutes les critiques ; & même les calomnies.

Je vous prié de faire valoir en temps & lieu ce précis historique , dont vous pouvez rendre témoignage en grande partie. Combien des tragédies présentent des tableaux plus horribles que les miens ! Mais mon habit & les circonstances me font devenir Artaban , après avoir été Cléarque , dont la vertu me fit tant d'honneur. Je ne suis plus le peintre de l'innocence , je suis . . . . mais je suis au vrai votre &c.



A' Mr.

## A' MR. DE VOLTAIRE

*En lui envoyant la traduction de  
Rome sauvée.*

Votre dernière lettre, Monsieur, ne me laisse plus de liberté, & votre indulgence pour mon stile m'encourage a vous obéir. Voilà une lettre françoise, & voilà *Rome sauvée* en vers italiens. S'il est possible à un disciple d'égaler son maître, à un médiocre littérateur de suivre le vol d'un génie, à un italien de se transformer en un françois; & si l'on peut devenir romain, parler comme Ciceron, Catons, & Cesar, on pourra écrire comme Voltaire. Je peux toujours vous assurer, Monsieur, que je n'ai garde de me flatter à ce point, & que j'ai eû dans mon travail toute la timidité, qu'on doit avoir en traduisant le premier poète de l'Europe & du siècle. Loin d'être en état de l'égaler, on ne peut pas même se flatter de l'entendre & de le connoître à fond. Si le mérite & la bonté de vos tragédies étoient seulement dans l'architecture,

re, & dans les matériaux, pour ainsi dire, où qu'il n'y eût que l'ordonnance, les pensées, les sentences à transporter, on parviendroit peut-être à organiser un corps d'après son modèle. Mais l'harmonie, l'expression, le stile, & toutes les graces & les finesses de la poësie, & de votre langue étant inséparables de vos productions, je suis persuadé que vous n'êtes pas traduisible. Je me suis étudié, je l'avouë, à concilier le génie des deux langues, de façon que sans choquer la mienne, je pûsse représenter non seulement vos pensées, mais le tour même qu'elles ont eû dans votre esprit, d'où elles sortent toujours accompagnées des termes, qui les expriment, & qui naissent avec elles. Il falloit donc m'élever infiniment au dessus de ma sphère pour arriver jusqu'à la votre, & pour faire une copie ressemblante de votre esprit, & de votre génie. Où est l'Apelle digne de peindre l'Alexandre du Parnasse, car je vous ai déjà reconnu comme le conquérant de l'empire des muses. (a)

Mais

---

(a) Vedi le mie lettere su gli epigrammi.

Mais j'ai rencontré une autre difficulté dans ma traduction, que je n'expliquerai pas avec assez de clarté dans une langue étrangère. En écrivant, Monsieur, dans votre langue naturelle vous pensez en françois, vos idées se présentent à vous revêtues d'expressions françoises, comme à tous les auteurs vous compatriotes. Je pense de mon côté en italien, quand j'écris de l'italien, & mes expressions suivent mes idées également selon la forme & le caractère de ma langue. Comment nous rencontrer, comment vous représenter au naturel avec des idées, & des expressions différentes? Il faudroit être françois & italien en même temps, où me transformer en françois sans rien perdre de ma forme naturelle. Ce qui est aussi difficile, que l'autre transformation.

J'ai connu toutes ces difficultés, & je n'aurois jamais osé mettre la main à vos ouvrages. Mais les désirs de l'Infant, qui sont pour moi des ordres, ne m'ont laissé aucune liberté. Il vous estime avec tous les Souverains de l'Europe, car vous êtes le poète des Princes aussi bien que le Prince des poètes, sans  
fai-

faire un jeu de mots, comme on le fit pour quelqu'autre. Il a souhaité de voir sur le théâtre votre tragédie & n'ayant pas encore une troupe de comédiens françois, il a fallu se servir de ceux du College. Je vous demande pardon, Monsieur, de tous les torts, que nous vous avons faits de plusieurs manieres, dont la seule pensée me fait rougir (a). Heureux si je ne les ai pas augmentées par cette traduction, quoiqu'elle ne soit pas capable, d'aucun changement considérable comme la représentation l'étoit. Du moins, Monsieur, j'ai fait tout mes efforts pour être fidele à votre original, tel qu'on a donné dans la dernière édition de Paris. Vos critiques, que vous m'avez promis, la rendront meilleure, & je les attends avec impatience, comme j'ai l'honneur d'être avec tout le respect.

ALL'

---

(a) Si levarono le donne secondo l' uso nostro, e però si sostituì un figlio di Catilina, e il padre di lei per supplir quasi con due personaggi per altro interessanti alla mancanza di un solo interessante.



ALL' ALTEZZA REALE

*Della Serenissima Principessa*

MARIA BEATRICE RICCIARDA

D' E S T E

ARCIDUCHESSA D' AUSTRIA .

ALTEZZA REALE .

(a) **L'** approvazione con cui V. A. R. degno onorare queste tragedie le ha fatte al pubblica uscire dopo molt' anni ch' eran composte, e che in Italia rappresentavansi or l' una or l' altra soventemente. E nel vero così approvandole ella ha loro ispirato un coraggio, che dai più lieti accoglimenti ne' teatri ottenuti non ebbero mai. Quale infatti occasione più propizia, e quai circostanze potevano meglio animarle? Il teatro esser deve la scuola della virtù, e l' incorruttibile tribunale davanti a cui la vendicata innocenza, i misfatti puniti, e le passioni rivolte ad utilità consolano ammaestrando lo spettatore. Questo si fu lo scopo del-

---

(a) Lettera premessa all' edizione di queste Tragedie fatta dal Remondini nel 1788.

della istituzione di tali spettacoli rinnovati la prima volta in Italia già da tre secoli per le nozze d'Eleonora d'Arragona con Ercole primo un de' più celebri vostri Antenati, Augustissima Principessa, ed è lo scopo pur questo delle tragedie mie a festeggiar tributate le vostre Nozze faustissime, onde rinnovasi a tutta Italia un secolo più felice. Esse ispirano la virtù con l'orrore del vizio, insegnan l'amor della patria, la fede al Sovrano, la protezione del Cielo a favore de' cuori innocenti, e virtuosi. Quante ragioni per cui piacciono l'umili mie tragedie al vostro cuore! Me fortunato, se piacer sanno altrettanto all'ingegno vostro, ed al gusto, a quel finissimo gusto, e delicato, a quel gusto del vero, del grande, del semplice, a quello infine delle bell'arti, che voi coltivate, e che su i chiarvi materni esempi amate ad un tempo, e onorate. Sotto gli auspicj pertanto delle bell'arti, e della virtù ardisco offerirvi benchè con molti difetti le mie teatrali fatiche, siccome un pegno di quell'ossequio con cui v'ama, e v'ammira l'italiana gloria e speranza, e con cui profondamente inchinandomi sono.

DEL

## DEL TEATRO ITALIANO.

**A**vevendo un grandissimo personaggio su la storia ed il gusto del nostro teatro tenuto ragionamento coll'autore nell'occasione, che le sue tragedie rappresentavansi avanti una splendida corte, fu questi obbligato a scrivere alcuna cosa in tal materia, e in lingua francese per ossequio inverso di quello. Eccone adunque la traduzione per servire di qualche trattenimento utile un poco a' suoi lettori, e di qualche onore e difesa a' suoi componimenti. Furon essi in diversi tempi dati al teatro. Il primo e più giovanile nel carnovale del 1747. in Bologna, gli altri in Parma tra il 1752, e il 1757, sì per giovare all'educazione de' giovani, come per corrispondere al favore del mecenate di quella, e del poeta educatore. Stamparonsi poi nel 1771. in ossequio ed omaggio verso la Principessa Reale Arciduchessa Maria Beatrice. Or ecco il discorso.

Il nostro teatro è il più antico d'Europa  
col

col rinascimento delle lettere e del buon gusto. Per nulla dire delle comiche o tragiche rappresentazioni, che ne' secoli si facevano decimoquarto e decimoquinto de' misterj di religione sulle piazze, o nelle chiese, de' quali altrove ho parlato, e che niun pregio aggiugneano al popolare spettacolo benchè sacri (a), ponno i primi albori trovarsi del gusto saggio in Roma sotto di Sisto IV. Imperciocchè il Cardinal Riario suo nipote fece al 1473. un teatro magnifico innalzare, come dissi ad altro luogo (b), dove il Sulpizio vantossi d'aver il primo insegnato a rappresentare e cantare de' melodrammi sul gusto antico: di che confermasi aver cominciato a mostrarsi col canto la poesia teatrale in Italia. Così pure a quel tempo fu recitato e in parte cantato in Mantova l'Orfeo del Poliziano, ch'io posi all'anno 1472. seguendo le patrie notizie, e che dee porsi certo tra il 1470. e il 1480. (decennio memorabile per grandi im-  
pre-

---

(a) Risorgimento d' Italia . Feste e Spettacoli . T. X.

(b) Ivi . Secondo il Quadrio non men dotto , che elegante Scrittore , da cui rutti prendono , e di cui pochi parlano .

prese delle bell'arti e per grand'uomini nati in quello) secondo ogni storia (a). Può dirsi l'Orfeo prima tragedia o pastoral regolata, siccome poi confermò dottamente il bel lavoro su ciò fatto da un prode ingegno (b). Due Sofonisbe si videro poco appresso l'una del Marchese del Carretto circa 1500. offerita ad Isabella d'Este Gonzaga, l'altra del Trissino a Leone X, poi la Rosmonda del Rucellai, seguita dall'Oreste, tutte vicine a quel principio dell'aureo secolo. Così la Calandra del Bibiena, la Cassaria dell'Ariosto, i Simillimi del Trissino apriron la scena comica italiana sulle tracce de' greci e de' latini, siccome io dissi in altri luoghi (c), e come poscia fu dimostrato più ampiamente da migliori penne ed istorie in tale argomento (d).

Il secolo d'oro era aperto, e tutte le belle imprese d'ingegno, e di mano pullulavano a

ga.

---

(a) Lettere ed Arti Mantovane, Tom. XI.

(b) Vedi l'opera del P. Affò. *L'Orfeo* ec. stampato in Venezia del 1776.

(c) Poesia, Spettacoli ec. Tom. IX. X.

(d) Vedi la Storia Letteraria dell'ab. Tiraboschi e quella de' Teatri del sig. Napoli Signorelli.

gara per tutto . Svegliaronsi in ogni parte scrittori, ed attori a battere la carriera dell' Ariosto nella commedia, e del Trissino nella tragedia, e specialmente le gran città, e le corti alzarono teatri sontuosi per bellissime invenzioni di scene, di macchine di gran pompa, e di buon gusto teatrale . I Papi a Roma, i Medici a Firenze, gli Estensi a Ferrara, i Gonzaghi a Mantova, e molr' altri minori Principi gareggiarono ne' più solenni spettacoli . Ogni altra nazione ben sa quali fossero i suoi a quel tempo, e quale il gusto de' regnanti fuori d'Italia . L'imitazione però de' greci dominò tanto tra noi anche in teatro, che que' drammi poteano dirsi traduzioni piuttosto, o copie al più dell' antiche tragedie; ma perchè portavano veste greca, oltre al sapor della novità, piacevano sommarmente alle colte, non meno che alle rozze persone . Noi che in tanto lusso viviamo di sceniche rappresentazioni troviamo insipide quelle copie, che in fatti esser doveano, come son sempre, assai fiacche, e languenti rimpetto agli originali . Regolato disegno, verità di caratteri, dialogo esatto,

sobrj ornamenti, stil puro, ed anche elegante, osservanza di regole principali, in fine i pregi della imitatrice diligenza non mancárono a que' primi scrittori . Ma le loro tragedie a dir vero non erano fuor che declamazioni in iscena, dissertazioni, composizioni rettoriche, in somma traduzioni inanimate, perchè il grande medesimo, il veemente, il patetico de' greci era senz' anima trasportato in versi volgari . Così i primi pittori, e scultori dieder nel secco imitando, e fecer l'opere loro diligentissime, ma senza vita . In vano però cerchiamo in que' tragici il contrasto delle passioni, l'impegno del cuore, la forza dell'eloquenza, il calor dello stile, quel vero semplice sopra tutto, che va al cuore, quel semplice, che ha tanta grandezza, e verità, quel semplice, che non istà nelle parole, nelle quali il mettevano essi troppo sovente . Volle già il marchese Maffei provare ai francesi, che eravam ricchi di belle tragedie, e pubblicò il suo *Teatro Italiano* in tre tomi con quelle di Trissino, Rucellai, Giraldi, Tasso, Torelli, ed altri . Ma nel vero l'amor della patria fu il solo, che gli facesse

ono-

onore in tal impresa. Meglio era mostrar loro qual teatro avesse la Francia nel cinquecento, cioè le loro imitazioni degl'italiani, che furono allor mal tradotti dai tragici francesi più che non imitati, facendo copie di copie, sicchè Giodello, e la Perosa sono tanto inferiori a que' nostri, quanto il son questi a Cornelio, e a Racine.

Vera gloria del nostro teatro fu allor l'invenzione del dramma pastorale, che niun'altra nazione ci ha rapita (a). Agostino Becari Ferrarese verso 1550. fu il primo autore di quella, e il *Sagrificio* divenne esemplare all'*Aminta*, che immortalò il Tasso poco dopo il 1570. imitato pochi anni appresso dal *Pastor Fido* del Guarini, e dalla *Filli di Sciro* del conte Bonarelli, e da altre dipoi. Ma il bello stile naturale del par ch'elegante, e sempre eguale del Tasso, l'intelligenza del cuor umano, la delicatezza non ricercata del costume, e degli affetti pastorali colla

tes-

---

(a) Il *Cefalo* del Coreggio non può dirsi tale, e l'*Orfeo* dir vuolsi tragedia più tosto.



ressitura, collo sceneggiamento, e colle vicende di quell' Azione lasciarono addietro tutti gli emoli suoi. Violò pur troppo la prima legge del teatro, ch'è consacrato sempre alla virtù, cioè la decenza, e onestà de' costumi per cagione de' più effeminati, e molli affetti, a' quali non può resistersi, e peggio di lui poscia il Guarini, che corruppe ad un tempo tra' primi anche il gusto, e lo stile in Italia, seguendolo tutti a gara tratti dal plauso immenso ottenuto dal *Pastor Fido* i nostri poeti drammatici, e dando in eccessi.

Così il seicento anche sulla scena fu pieno di licenza, e di mostruosità non vedute. Lo stile ampolloso, gl'incontri più strani, le romanzesche avventure, tutto vestito di frasi, e pensieri fuor di ragione, e contro natura stabilirono quel cattivo gusto di concetti, e di bisticci, di cui fummo accusati troppo a lungo dagli stranieri. Eppure un tal gusto ci fu portato dagli spagnuoli divenuti padroni di tanta parte d'Italia in quel secolo. Il Marini divenuto rivale, e seguace di Lopez de Vega, già famoso ovunque.

la casa d' Austria dominava (a), levò quelle insegne, e fu seguito dagl'italiani ciecamente. Il francese Theophile amico anch'esso di Marini incoraggillo a battere que'sentieri. Così divenne ogni scrivere guasto, e lezioso, soprattutto iu teatro, ove i vizj del gusto ingrandiscono come tutti gli oggetti.

Eppur questo secolo in mezzo al suo corrompimento produsse quello spettacolo, che sarebbe il più mirabile, e più perfetto, se fosse eseguito siccome conviene, voglio dir l'Opera. Da principio fu nobilissimo, perchè i Principi, a' quali esso dee più essere

rac-

---

(a) Gli spagnuoli dominarono, come ognun sa, sopra tutte le nazioni col gusto lor teatrale quando tutta l'Europa prevalsero coll'armi, e colla politica. Parlavasi il lor linguaggio in tutte le corti, e da tutta la colta gente d'Italia. e di Francia, come un secolo avanti parlavasi l'italiana, e un secolo dopo si parlò la francese; il che è gran pruova della superiorità tra le nazioni. Quindi noi, e i francesi prendemmo da loro quel gusto tragico-nico composto di gonfiezza, di romanzesco, e di buffonerie sulla scena anche seria, nè lo stesso Cornelio andò esente da tal contagio, e gl'inglesi lo conservarono sì lungamente.

raccomandato per cagione di sua magnificenza dispendiosa, lo sostennero qualche tempo. Ancor vediamo i teatri da loro innalzati a tal fine degni di Roma, e d'Atene anche in città non primarie. Quello di Parma è tuttora ammirato da' forestieri (a). Egli fu lungo tempo il più nobil tempio dell'arti, e delle muse in Italia. I più celebri poeti e pittori, musici e ballerini, macchinisti e architetti furon chiamati a quell'intrapresa da (b) Ranuccio primo. Vi si videro naimachie, trionfi, battaglie, e tutte le più sontuose decorazioni abbellire i miglior drammi,

---

(a) Forse più quel di Mantova per le Nozze del 1608 *V. Compendio delle Feste ec* Mantova presso gli Osanna 1608. in 4. opera di Gabriello Bertazzoli citato dal C. Carli tomo 17 sul Teatro. Vedi Voyage d'Italie du Marquis d'Ormesson dans ses Melanges. à Paris 1768. Può ricordarsi ancora il bel teatro di Modena, detto della Spelta, architettato dal cavalier Vigarani per ordine di Francesco II. d'Este, e distrutto nel 1767.

(b) Leonello Spada vi lavorò unitamente con Giambattista Mignani architetto, e ingegnere di quella corte. Vedi Algarotti Lettere sopra la pittura. Livorno pag. 68. Architetto del Teatro fu l'Alcotti d'Argenta. Affò vita' del Parmigianino.

mi, e chiamarvi da ogni parte stranieri in folla. Ottavio Rinuccini fu l'inventore dell'Opera circa il 1600., che dopo un secolo, e più giunse sì avanti per Metastasio. Ma intanto il capriccio, gli abusi, il pessimo gusto l'aveano guasta poco appresso il suo nascimento. Da gran tempo è divenuta un traffico, un appalto, una merce venale con gran vergogna della nostra nazione. Quell'ammirabil composto della musica e della melodia, della voce e del suono, della poesia e della pittura, della danza e delle comparse, delle macchine, e d'ogni decoramento, che tutto insieme farebbe la gloria, e l'incanto del valore e del piacere umano, l'anima, il cuore, l'ingegno, il buon gusto, e tutti i sensi dell'uomo nobilitando, e comprendendo di sue delizie, non è il più delle volte fuor solamente che una confusione d'ogni assurdità, e un'adunanza romorosa di genti oziose, e senza cultura (a). I  
fran-

---

(a) Frase spiacevole per uno straniero, che in più tomi dà la sferza agl'italiani ignari delle cose loro, e sin del Galateo teatrale, e patrio.

francesi, che la présero, come il resto, da noi non l'hanno a tal perfezione, nè a tanti abusi condotta, ed è a sperare, ch'ella risorga alla fine, se col prendere il meglio delle due nazioni si rappresentino dagli italiani molti drammi, come l' *Orfeo*, e tal altro con splendore e decenza.

Alla tragedia nostra tornando in particolare, ella giacque, può dirsi, fino al principio di questo secolo nello squallore. E a dire il vero siam debitori al teatro francese da *Cornelio* creato, e da *Racine* perfezionato, d'aver noi aperti alfin gli occhj, e d'aver in onore riposta la scena con vere tragedie, e soprattutto in bello stile, ch'è il punto sempre più rilevante. Il marchese *Maffei* diede al teatro la sua *Merope* sino a quaranta volte ripetuta a Venezia in un carnovale, e ognora applaudita sopra gli altri d'Italia. Per quanto la critica abbia tentato di rilevarne i difetti, (giacchè qual n'è senza?) pure ancor la sostiene, eziandio leggendosi, la verità dei caratteri colla bellezza dello stile sì bene a quelli adattato; e il miglior giudice in tal materia, anzi rivale del *Maffei*, cioè *Voltaire*,

non

non potea meglio esaltarla di quanto fece trasportandone le più belle scene; e i più bei detti nella sua *Merope* degna anch'essa di somme lodi. *Ulisse il Giovane* del celebre Lazzarini è una elegante imitazione dell' *Edipo* greco, ed ebbe gran plauso, e favore alla stampa dai moltissimi amici di lui, e del gusto greco, e poco amici del Maffei. Contro questi uscì alla luce il *Rutzvanscad* del signor Vallaresso, parodia tra le poche italiane saporitissima, e divenuta illustre per quel tempo di gara tra gli adoratori de' greci e gli altri. *Demodice* del signor Recanati gentiluomo veneto, come il Vallaresso, fu paragonata all' *Orazio* di Cornelio per la somiglianza dell' argomento, e antiposta a quello per l' unità dell' azione. I teatri di Martelli, di Graviua, di Marchesi ci arricchirono di molte tragedie; ma quelle di Marchesi son troppo deboli, quelle di Graviua si riconoscono fatica d' uom dotto, che copia i greci, ma loro non s' avvicina, quelle di Martelli mostran gli sforzi d' un uomo intendentissimo del teatro francese, e assai lontano da Cornelio, e da Racine. Egli mise in voga i versi detti alessandri.

drini in Francia, e per l'ui martelliani tra noi, composti di due nostri versi di sette sillabe; ma gl'italiani furon nojati da quella uniformità di cadenze rimate, e d'andamento legato a cesure. Ebbe anche più tardi molti seguaci in tal novità, lo stil de' quali non è quasi mai poesia.

Moltiplicaronsi dopo questi gli autor di tragedie per lo corso di quasi cinquant'anni; e si videro de' volumi interi, come que' del marchese Gorini più presso a noi dopo l'*Ezzelino*, e la *Giocasta* del Baruffaldi, molte del signor Salio, del chiaro poeta Giampietro Zannotti, e d'altri, ma non parvero levar grido, nè cercarsi dagli amatori della scena con gran premura. Tre tragici si son più distinti vicino a noi, ed hanno fama sopra gli altri, cioè l'abate Conti, il signor D. Alfonso di Varano, e il P. Granelli. Il primo ha nel *Bruzo*, e nel *Cesare* specialmente una grandezza degna di Roma antica oltre altri pregi; il secondo è più patetico, e insieme ricco di poesia, e di stile appropriato alle cose; il terzo tra i legami del suo teatro unisce le doti in gran parte di Racine, e di Cornelio senza

imitarli, fuorchè un poco nel *Sedecia*, e la tessitura ingegnosa, eguale, vivace delle sue scene, i contrasti delle passioni, la nobiltà soprattutto del suo scrivere. Tutti e tre hanno ottenuto plauso su i migliori teatri, e si leggono con piacere.

Dietro l'esempio loro entrarono nella carriera molt'altri dopo la metà di questo secolo, e seguono tuttoggiorno a tentarla, massimamente dopo che in molte città è divenuto un pregiato trattenimento della nobiltà il rappresentar sul teatro tragedie. Il tempo dee dar su queste sentenza, essendo essi ancor troppo a noi vicini, sicchè possano giudicarsi liberamente e senza pericolo. Chi può fidarsi al giudizio della passione o a favor prevenuta, o a danno d'un autore vivente, onde vengono i plausi, o le critiche delle prime rappresentazioni? Il tempo è il solo giudice spassionato, che giustamente decide dando comodo a' veri intendenti di dir loro opinione con autorità regolatrice del pubblico sentimento, e della opinion generale della nazione. Nulla dunque non ne dirò, e neppure delle commedie, che dopo quelle di Niccolò Amenta av-



vocato napoletano, del Gigli sanese famoso in più generi di letteratura, e del Fagiuoli fiorentino, ebber più fama. Il signor Goldoni medesimo sì celebrato anche in Francia, anche dal signor di Voltaire, non è abbastanza lontano da noi perchè possiam bilanciare il suo merito teatrale con la fama ottenuta da lui sopra gli emoli suoi. Quando Aristofane, Plauto, Terenzio, e Moliere saranno anche tra noi gli esemplari generalmente riconosciuti della buona commedia, allora decideremo.

Certo è che si fanno gran passi in Italia a' dì nostri più che non mai per l'addietro nell'arte drammatica. Le traduzioni eccellenti (a) dell'eccellenti tragedie francesi, e delle inglesi eziandio, la buona filosofia che ne discopre il cuor umano, i pregiudizj nazionali quasi omai vinti, i buoni nostri scrittori in ogni genere, e non servili, che vanno moltiplicando, l'esempio de' nobili, e de' principi ancora divenuti attori talvolta sopra il tea-

---

(a) Vedi i tre tomi stampati in Modena di queste traduzioni dal francese.

teatro, tutto fa sperar molto in questo genere agl'italiani. Non osa più alcuno essere impunemente mediocre essendo in mano di tutti Cornelio, Racine, Voltaire, e lo stesso teatro greco essendo omai conosciuto quanto fu venerato (a). Quindi ogni colta persona divien giudice competente anche tra uoi del teatro, come lo fu in Francia gran tempo. Se dunque questi grand'uomini, e Voltaire principalmente, che ha battuti tanti sentieri, ed apertine molti ancora al tragico genio più illustre, non hanno chiuse le strade ad un tempo stesso; se non hanno mietuto tutto il grande, e il patetico nella favola, nella storia, e nella morale, nell'uomo e nelle passioni, come io forte sospetto, egli è a sperar tuttavia di veder opere degne di tali esemplari in Italia, e che non le venga rimproverato omai più d'esser priva d'un vero, e buon teatro italiano.

Ar-

---

(a) La celebre opera del P. Brumoi, oltre le note opere degl'italiani, le molte prose di Voltaire sopra il teatro, e principalmente i suoi commenti a quel di Cornelio sono la vera scuola de' veri precetti teatrali.

Ardirò io dopo il detto sìn qua parlar delle mie tragedie? Almeno mi scusi il comando sovrano, a cui non m'è lecito disubbidire. Troppo è vero, che gli altri tragici non hanno a osservare fuor che le regole d'Aristotele, e che noi abbiamo ancora altre leggi, e legislatori assai più severi. Sono escluse le donne dal nostro teatro; una madre, una sposa, una sorella, e molto più le amanti, eziandio le più sagge, e più costumate sarebbono scandalo, e colpa. Ottime nondimeno, e secondo prudenza son le ragioni d'escluderle dalla scena destinata a' nostri giovani attori, e di non permettere a questi neppur di prenderne le sembianze, e le parti; ma certo è chiusa per noi così la sorgente più naturale degli affetti umani più dilicati, e ci restano a maneggiare delle imperfette passioni, e necessariamente fredde, ovvero più pericolose dell'altre, se troppo calde sono. (a)

E

(a) Io confesso il difetto massimamente pe' tempi nostri. Ma non fu sempre così. V'ha delle tragedie eccellenti de' classici greci senza donne, od amori. *L'amor paterno, e materno erano i tesori del teatro antico, e fanno la gloria di Voltaire*, dice sì bene mr. de Mar-

E chi può supplire a un tal mancamento, chi può scorrere in un campo così ristretto, e già trascorso da molti nostri tragici, rra' quali vi furono de' sommi talenti? Non altro che molta persuasione di tal difetto m'ha fatto tentar nuova strada, intravedendosi l'amor d'una madre nel *Gionata*, quel d'una sposa sperata in *Demetrio*, e dominando in tutto il *Sersé* la vendetta dell'amor conjugale tradito. Ciò solo a noi è permesso, nè possiam pur bramare nel nostro stato la libertà d'introdurre le femminili passiani, che o mal conosciamo, o che riuscendo a ben dipignere saremmo per poco accusati dal mondo di troppo bene conoscerle. Per tai motivi adunque io non pretendo alcuna vera gloria teatrale ottener colle mie tragedie, quantunque abbiano esse ottennto grazia, e fortuna sopra molti teatri

an-

---

Marmontel. Il Giulio Cesare, ed altre ne fan pruova, l'ab. Conti, e il P. Granelli non ebber bisogno di donne o d'amori. Quanto meglio ne starebbon senza e Sertorio, e Mitridate e il Bruto di Voltaire, che per sfuggire l'amor effeminato diè in altro estremo! Non è questo un furore un'insania piuttosto. Chi può compatir un figlio forsennato amante, o aver terrore d'un

casti-

anche de' più rinomati (a). Conosco le mie forze, e dopo che il raro genio del P. Granelli mio maestro, ed esemplare, e il P. Folard con altri molti valentissimi gesuiti hanno toccata la meta in tal genere, nulla restami da sperare, e lascio in mano a tutta la severità de' censori e le mie opere, e il genere loro. Noi lo conservammo soltanto come un esercizio utilissimo a migliorar la pronuncia, la recitazione, l'azione della gioventù bennata, e come una scuola d'educazione approvata dagli antichi, e da' moderni.

Venendo al teatro italiano de' tempi nostri convien confessare da prima che troppo tardi vegniamo in su la scena per concorrere a questa gloria dopo quella che ottennero gli autori di *Cinna* e di *Polieuto*, di *Britannico* e d' *Atalia*, di *Zaira* e di *Bruto*, di *Radamisto* e d' *Elettra*. Qual possiamo sperar vantaggio in un arringo, in cui sembrano scoraggiati i successori, e i compatrioti di que'

mae-

---

castigo pazzamente incontrato. La natura è alterata dal languore del pari, e dalla frenesia.

(a) Nel 1758. fu rappresentato a Venezia il *Demetrio*.

maestri? Dando un guardo alla Francia non vi troviamo più che l'ombra di Voltaire, ultimo sostenitore della scena francese, che fuor di lui da gran tempo giacerebbe deserta. I miglior critici di quella colta nazione deplorano tutto giorno tal decadenza, e invano gridano contro il gusto inglese, che domina sul lor teatro, senza aver gran conforto dai tentativi fatti dal signor di Belloy, dal signor Arnaud, dal signor Saurin, e da altri per ristorarlo. Noi vediamo, dicono que' zelatori dell'onor patrio, delle mostruosità continue o nel genere del tragicomico *lagrimante*, o in quello

---

*ario*, e stampato col titolo *Gli Eroi Ateniesi*, essendone stata tolta di soppiatto una copia. Altre volte fu altròve *Gionata* recitato da nobili attori; e nel 1767. fu rappresentato in Verona da que' cavalieri il *Serse* sul lor nobil teatro a ciò destinato, e il chiarissimo Signor marchese senatore Albergati onorollo sostenendo la prima parte con eccellenza.

Molti più potrebbero citarsi tra Collegj e Seminarij, che fecer uso di questi componimenti, e per loró servir potrà la stampa presente e migliore. Alcuni disse che le massime, e i sentimenti d'alcuna mia tragedia giovato aveano all'educazione come giovar velli col *Serse* ad una Corte.

lo del tragico furibondo, ed orrendo. [Mangiar il cuor d'un amante, disperarsi in un chiostro, o in un eremo per amore, gli spettri, e le prigioni, i sepolcri, e i palchi fan delle scene spaventose, e non passionate, fanno paura allo spettatore invece di toccarne il cuore.]

Or gl'italiani come potranno trovare argomenti migliori, o resistere a questi esempj avendo già l'uso d'imitar facilmente in ogni cosa i francesi, e traducendo, e rappresentando continuo que' nuovi drammi senza esaminarli? Il peggio si è, che le primarie passioni, i grandi incontri teatrali, le situazioni patetiche, la dipintura de' costumi, le belle massime della morale, e i begli affetti del cuor umano, e dell'anime delicate, tutto in fine ha de' limiti nella natura, quantunque ricca, tutto è stato maneggiato, e rimaneggiato dai classici greci, e francesi. A noi non resta adunque che cogliere dopo la messe qualche spica. Gli eroi secondarj, gli argomenti da lor trascurati, o imperfetti, a dir breve, le imitazioni mal colorite, e le copie troppo riconosciute ecco quello che ci lasciarono.

Al-

Alcun sommo genio per avventura saprà aprirsi nuove strade se (a) ve n' ha; ma chi può indovinarle? In questa incertezza mi son trovato, e parlo per esperienza, imprendendo il lavoro delle mie tragedie. Pur a ciò ripensando ho un'opinion concepita, che io dichiarerò, poichè m'è comandato, e che fu approvata dal signor di Voltaire, che a lungo trattenni su tal materia, qual maestro dell'arte, tanto più ch'egli, e le sue tragedie me n'aveano suggerita la prima idea. Ed ecco il mio pensiero.

L'Italia ha più diritto dell'altre nazioni sopra un genere di tragedie non usitato, poich' ella è stata la prima a darne esempio dopo il rinascimento delle lettere, come dissi a suo luogo. Egli è questo il genere dalla grezia adottato, e ad esclusione d'ogni altro esercitato da lei. Imperciocchè le greche tragedie avean sempre uno scopo morale, una gran verità da

---

(a) Questo sommo genio è già comparso, dopo ch' io ciò scrissi, nel Conte Alfieri, e i suoi difetti da me notati più volte a prò de' giovani imitatori nol tolgon dal primo seggio del teatro italiano.



da stampare ne' cuori per la religion, per la patria, per la libertà, per la virtù. Ciò gli rende a noi tuttavia sì pregievoli, ciò sì mirabili ne fa trovare quelle tragedie, poichè destinate erano anch'esse a pro della politica, e delle leggi. S'andava da' greci al teatro per essere buon cittadini, come noi andiamo alla predica per divenire migliori cristiani. In opposito le tragedie francesi non sembrano destinate fuor che ad occupar dolcemente quella piccola parte di gente, ch'è oppressa dalla noja dell'ozio totale, e di cui l'anima si contenta d'esser solleticata un poco alcuni momenti del giorno. Esaminando la cosa a Parigi ognun riconosce, che questo bisogno conduce al teatro gli spettatori, ovè non cercano che un trattenimento. Or a ciò sarebbe contraria la tragedia forte, grave; e seria sul gusto greco. Quell'amore introdotto sulla scena francese, e fattosi dominatore di quella per l'eccellenti opere di Cornelio, e di Racine fu sconosciuto a tutta l'antichità. Atene, e Roma il lasciarono all'ode, all'elegia, all'egloga, e in fine ai romanzi, in che alquanto più tardi sì felicemente i greci lo colloca-

rono. Tale autorità degli antichi dessa si fu, io penso, che mise in pensiero i francesi intorno al lor gusto scenico anche in mezzo ai successi più prosperi delle loro tragedie. Cornelio stesso, e Racine, e molto più Voltaire non cessano di scusare o di riprendere quell'abuso come lontano dagli esempli di Sofocle e d'Euripide, a' quali sempre si fanno gloria di tener dietro imitandoli il più che sanno. Il lor disprezzo della effeminata maniera, a cui l'uso gli assoggettava, chiaro traspare nelle lor prefazioni, ed esami, e le loro scene veramente tragiche d'*Attalia* di *Fedra*, di *Merope* e di *Semiramide* assai provano, che sapeano maneggiare gli affetti profondi del cuore, e preferivano volentieri gli argomenti più passionati, e patetici alla novità, e alla galanteria. Ma Cornelio dovè lasciare i greci, e la sublime loro tristezza per adattarsi al gusto del suo secolo prima, poi per esser grato alla corte d'un giovane re, nella quale facean le donne sì gran figura, ed acquistaron quella lusinghevole preminenza, di cui godono tuttavia in tutta l'Europa non barbara. Racine trovossi al colmo di queste usanze,  
e del

e del poter femminile anche in teatro, e nella letteratura. Il terrore e la pietà della scena greca erano troppo lugubri, e severe per giudici sì delicati, e sì gentili, e quindi cambiaronsi in favor loro i grandi affetti in teneri sentimenti, le forti e terribili situazioni in romanzeschi incontri, gli urti delle passioni in ingegnosi contrasti di galante spirito, e d'antitesi raffinate. Allora fu che gli eroi amorosi presero il luogo di que' dell'Iliade, i discorsi, e le dissertazioni succedettero all'azione, e allo spettacolo, la galanteria finalmente alla morale, e alla virtù.

La sovrana bellezza dello stile di Racine, e l'incanto de'suoi versi armonici sempre e sempre eleganti, e pieni d'un sentimento del par delicato che vero o naturale riscaldarono quelle scene di languido affetto o inopportuno, e quelle dicerie d'Antioco, di Xifare e Farnace, e d'Ippolito stesso: così egli tanto credito aggiunse a quel gusto infelice, che se non venivano Crebillon, e Voltaire, già più non si vedrebbero su quel teatro se non de' languenti amatori, non s'udirebbono fuor solamente che madrigali, e canzoni. Eppure  
que

questi due gran tragici dopo gli sforzi più grandi non han corretto il teatro francese per una parte, e per l'altra han prodotti degl' imitatori si serj, che sembran feroci, e sì nemici di decoro e di gentilezza, che dan nell' eccesso dell' orror, del furore, dell' atrocità.

Egli mi sembra pertanto, che agl'italiani rimanga un campo aperto d'onor teatrale, onde si volgano là dove i francesi non misero piede almen quanto poteasi far cammino. La nostra nazione secondo essi più seria, e men dilicata sarebbe forse più atta allo spettacolo grande, e maestoso della vera tragedia, poichè finora i nostri teatri han sempre avuta certa maggior maestà come i greci. Quella forza, e verità di caratteri, quella nobile forza di stile, quell'andamento sempre seguente, e animato d'azione, che ignorarono i Trissino, i Rucellai, i Giraldi, e che male imitarono i più recenti tra noi, già si conosce in Italia dopo tanta lettura e pratica de' francesi. Dai greci prenderemo le massime or politiche, ed or morali; dalla nostra sensibilità italiana i sentimenti vivaci, le forti

ti passioni, i contrasti animati, e dalla storia nazionale gli eroi, e le azioni più illustri. Abbiain pure una patria; perchè dunque accattar sempre argomenti dall' antichità o dalla favola? V' ha per tutto una religione, delle virtù, delle leggi, e degli uomini grandi non meno che delle passioni, de' delitti, delle sventure per mettere insieme a cimento il terrore della celeste vendetta, delle catastrofi de' Re, e de' regni colla pietà dell'innocenza tradita, della virtù oppressa, delle leggi, e della giustizia oltraggiate. L' entusiasmo della libertà, onde nacque tanto eroismo tra greci, non si troverà a Lucca, a Venezia, a Genova, ove un' epoca non lontana darebbe campo alla più bella tragedia? Per tal libertà ancora noi somigliamo tuttoggi più che molte nazioni alla Grecia (a).

Facciansi adunque gl'italiani all'impresa, che non son già, come pensano i pregiudicati stranieri, senza gusto di scena, e senza

csem.

---

(a) Il conte Alfieri adempiè il mio voto dappoi, e più ch'io nol bramava.

esempi preclari. Noi siamo stati i primi, e i maestri in tutto, dice Voltaire, e se i francesi ne han superati in teatro dopo due secoli, riconoscano insieme, che deviarono alquanto dal buon sentiero, e dall'orme de' nostri primi esemplari, le quali seguiremo noi più fedelmente, benchè con minor fama, e fortuna. Siccome Giodello, e la Perosa apriron la scena francese imitando Trissino; e Giraldi, così noi rimetteremola in maggior luce approfittandoci degli esempj di Cornelio, e di Racine, e ripiglieremo la penna di mano a chi ce la tolse perfezionando la nostra tragedia. Vero è che i francesi hanno grande vantaggio su noi dalla costituzione del regno loro, la quale unisce tutte le forze sue nel centro d'una gran capitale ognor fiorente pel suo teatro, per l'emulazione degli ingegni, per le ricompense magnifiche fatte a' concorrenti in quell'arringo, mentre noi siam senza un tal centro, e tra molte provincie divise, e governate diversamente. Ma omai Parigi non dee troppo vantarsi del suo teatro, cui la nazione stessa accusa di gran decadenza, e noi ristoriamo per tutto la sce-

na

na con rappresentazioni di nobil gara in molte città, e col concorso aperto con regia protezione in Parma ai bei talenti, e alle lor opere teatrali. E che possiam dunque bramar di più dopo un sì nobile incitamento, e dopo tanti e tali esemplari?

Nè dee già prendere chicchessia quasi a vergogna l'imitazione de' grandi esemplari antichi o moderni. Quelli imitarono tutti Omero, e questi si fecer gloria di spogliar Eschilo, Sofocle, Euripide a gara, e bastine un sol esempio tra mille. Finisce il gran maestro Brumoi le sue riflessioni sopra l'Ippolito di Seneca dopo aver confrontate con esso la Fedra d'Euripide e di Racine con queste parole: *non resta dunque a Racino quasi altro che l'episodio d'Arícia, che tutto è suo. Ma una tale imitazione nulla gli toglie della sua gloria, e s'egli ha superato di molto Seneca, e in qualche luogo Euripide prendendo i lor pensieri, quest'arte di ben trascegliere ciò che s'imita non può volgersi fuor che a gloria del greco poeta senza far danno al francese: Or se la Fedra di Racine è pur immortale al par d'Attalia, d'Ifi-*

genia, e d'ogni altra delle sue migliori per universale consentimento, chi può temere la taccia d'imitatore? Chi non imita non è imitato, disse un saggio.

Molto anzi di lode allor ne viene che imitando in qualche parte un autore sa il poeta correggerne i vizj, e cavar gemme dal fango, siccome d'Ennio facea Virgilio. Somma è la gloria però de' francesi, (a) e principalmente del gran Cornelio, che sì belle cose trar seppe da Seneca e da Lucano, dal de Castro, dal Vega, dal Calderon e da altri spagnuoli. Basta vedere l'Eraclio di lui confrontandolo dietro al Voltaire con quella mostruosità del Calderon intitolata: *in questa vita tutto è verità, e tutto menzogna*. Lui felice se sapea fuggir in tutto i falsi pensie-

---

(a) Moliere, i due Corneli, la Mothe, e qualche altro, mentre gl'italiani presero i vizj col resto. Seneca invece guastò co' suoi vizj le più belle tragedie de' greci sì male imitandole, alterandone la semplicità e verità della natura, e corrompendo, io direi, quel vin greco sì sano, e sì grato colla sua mordente, e sforzata acquavite. Chi crederebbe, che uno storico de' teatri fosse un ghiotto bevitore di questa?



sieri, lo stile affettato, i giuochi di parole de' due latini, e il gonfio, il romanzesco, il trivial gusto degli spagnuoli profanatori d'ogni decoro, e regola teatrale, contro a' quali indarno alzarono la voce i più saggi e più dotti di quella sensata nazione. Ma troppo già dominava anche in Francia a' que' giorni la scuola nuova, cioè la massima deformità de' gusti di Lopez de Vega, e de' suoi seguaci, siccome v' erano in uso assai mode spagnuole nel linguaggio, e negli scrittori ancor di teatro, come vedesi nelle prefazioni di Voltaire, che ben sapea la storia patria, poste al Clitandro, al Cid, all'Eraclio, e come ne dieder prova anche Malherbe, Balzac, Theophile, Voiture, e tant'altri in altro genere di componimenti. Sembra strano un tal predominio di sfrenatezza letteraria su tutte le altre nazioni, e sin sopra gl'inglesi meno amici di Spagna, e men facili a seguire gli esempj altrui. Parve una cometa di maligno influsso quel Lopez de Vega in tutta l'Europa, tanto più che vantavasi impudentemente di sprezzare gli antichi, di crear nuove leggi, di aver composti sino a due

due mille drammi, e a centinaja averne fatti passare in ventiquattr' ore dal tavolino al teatro (a). I quai vanti doveano appunto farlo deridere ed abborrire, s'egli è pur vero, come oggi niun savio non nega, che chi ha fatte mille tragedie e commedie certo è che non ne ha fatto una buona, come dice Voltaire, e che una buona tragedia può far uno immortale, come la Merope sola ha fatto Maffei, ed altre molt'altri, e che molte cattive come quelle del Vega e de'suoi, quelle dell'Hardi, e d'alcun altro francese, quelle dello Scala, e d'altri italiani quanto più numerose tanto più rendon colpevoli i loro autori. Dicansi pur grand'ingegni, (b) prodigi,

---

(a) Vedi risorgimento d'Italia, e Linguet Annales tom. 10. num. 76., ove contraddice al suo teatro spagnuolo con queste parole. *Des conjectures singulieres avoient fait prévaloir en France la langue, & la littérature espagnole. Les courtisans auprès du trône, les petits-maitres dans la société étoient espagnols, les héros le furent tant sur le théâtre que dans les romans. Corneille lui même le grand Corneille comença par porter la cappe, & la golille.*

(b) Sebben talora tre s'univano a far peggior dramma,

digj, dominatori, per me il sanno come Attila in guerra, Cromvello in politica, (del qual sarebbe Marini l'Ireton), e saran sempre paradossi e capricci iugegnosi que' del signor Linguet, sempre acuto sofista non men che grande scrittore, e que' degli altri encomiatori di tanta depravazione d' un nobil teatro, com'era prima di Lopez lo spagnuolo, benchè ancor lontano dal greco e dal nostro. Son pertanto scusabili i difetti di Cornelio e di Moliere per cotal fonte infetta, ove bevvero da principio, e son essi tanto più ammirabili, e chiari scrittori, poichè seppero aprire quelle gran vene di nuove bellezze teatrali attraverso dell'acque fangose, ed immonde, che per tutto inondavano.

Ma pochi sanno così ben vincere i rischi di tali imitazioni, e meglio fanno gl'imitatori de' classici riconosciuti, benchè con minor gloria. In quanto a me protesto d'aver tentato seguir queste tracce, ben conoscendomi assai fiacco ne' miei talenti, come il

sono

---

ma, intitolandol perciò *de' tre ingegni* con nuova stravaganza. Vedi Risorgimento ec.

sono in sanità di temperamento. Nel Gionata è molto di morale, come nell' *Ifigenia* (a) d' Euripide, e in alcune scene di lui e di Racine. Quest' era pel primo un argomento sacro non pel secondo, onde questi usò meno della morale, che non il primo, ch' io dovea seguire nel Gionata. E perciò presi uno

---

(a) La scena 3. atto 4. del Gionata ha la morale d' Euripide in bocca d' Agamennone; la spedizione del messo incontro alla regina è la stessa in Euripide e in Racine, quegli nell'atto 2. scena 3., questi nell'atto primo, scena terza; i rimproveri tra Saule e Abnero son que' di Menelao, d' Agamennone, ed Ulisse in Euripide e in Racine, come pure i contrasti di Saule con se medesimo trovansi in Euripide sin dal primo atto, e in Racine in più luoghi. La scena 4. dell'atto 3. tra Gionata e il padre è la famosa dell'atto 3. d' Euripide, e di Racine nell'atto 2. e così altre. (\*) Una traduzione del Bruto in 3. atti del P. Valori da me incominciata fe nascere il Demetrio in 5. atti, quali voleansi in quel teatro, e questo divenne argomento capace di una grande azione, e d' uno scioglimento magnifico e passionato, ajutandolo la storia con uno spettacolo de' più maravigliosi unitamente al Cinna di Cornelio, al Bruto

(\*) Vedi pure l' *Ifigenia* del Dolce a confronto.

uno stile più grandioso e poetico su la scorta dei greci, e d'Eschilo principalmente. Nel Demetrio poi men poetico è lo stile, ma più rinforzato a dipignere la grandezza degli animi ateniesi simili ai romani di Cornelio. Infine il Serse è più greco dell'altre, e quella del Prometeo d'Eschilo, colla quale ha simiglianze, fu secondo M. Dacier una tragedia allegorica sopra i Re, e forse sopra Serse medesimo, o sopra Dario, come dice Brumoi. Ma più d'appresso seguj la Semiramide di Voltaire, nella quale egli stesso è più greco nel patetico, nel politico, nel morale,

---

di Voltaire, al Manlio de la Fosse. Così pel Serse giovò molto la Semiramide di Voltaire, e un poco l'Attalia di Racine per la scena 3. dell'atto 4. di Serse col figlio, benchè a dir vero mi par vedervi gran differenza nella situazione tutta nuova e diversa de' due personaggi. Non così nell'altre scene citate, ove dovendo dire le stesse cose, nè sapendo dirle meglio de' greci e de' francesi son traduttore più che imitatore talvolta: *laonde avendo io composte le presenti tragedie, togliendo le invenzioni, le sentenze, la restura dagli antichi ec.* Vedi la dedica delle tragedie del Dolce.

rale, onde ho procurato adattarci lo stil più tragico e più robusto. Se tutte queste imitazioni, dopo gli esempj addotti poco avanti, son biasimate, io non ho altro a rispondere che quel di Voltaire *il tradur le bellezze d'una opera forestiera, arricchirne la patria e confessarlo, è forse ciò un furto (a)?* E se pur lo fosse, temo assai che a questi giorni sien pochi gli esenti da questa taccia. Quante son le moderne tragedie le più pregiate, che non sian (b) composte di pezzi riportati, tolti i quali ben poco rimarrebbe all'autore di suo? Sfidò i tragici e i comici tutti recenti a poter dirsi creatori di nuovi intrecci, e situazioni, e catastrofi, poichè abbiám veduto Voltaire il più fecondo, e più chiaro tragico di questo secolo dopo incredibili sforzi e studj e sperienze ridotto a cercar novità nei costumi, nella filosofia, nei culti de' popoli, disperando di ritrovarla nelle passioni del cuor umano, e ne' lor contrasti. Ma di ciò par-

---

(a) Nelle note al *parere dell' Accademia sopra il Cid*.

(a) Non c'era il teatro del Conte Alfieri.

parlato ho di sopra abbastanza. Basti riflettere, che non meno difficile è a ritrovarsi la sincerità ne' poeti di teatro in palesare spontaneamente gli occulti lor ladronecci, come chiamali chi non sa quanto ardua impresa sia far tali prede con destro modo e opportuno all' intento. Il solo stile quanto non costa! Aggiugniamo alcuna breve riflessione su ciò, come ne feci promessa.

Io parlo di quello stil tragico veramente, cioè vicino all' epico, del quale è un ramo, di quello usato da Eschilo, da Sofocle, da Euripide, i quai discepoli d' Omero riconobbero, che la tragedia nata da un poema, e poema ella stessa non altro linguaggio usar dovea che quel degli dei e degli eroi; perciò i versi furono sempre da loro usati, e benchè non epici affatto nè sempre, dovendo scostarsi da Omero nel dialogo tra persone di varj gradi, pur sempre nobili, ed armoniosi per colpir vivamente l' orecchio a un tempo ed il cuore de' sensibili spettatori. Tal fu il giambo, e tal è il nostro sciolto, non mai quel barbaro martelliano di quattro emistichj saltellanti, uniformi, e per la rima strozzati,

de'

de' quali dovremmo pur vergognarci in una lingua come la nostra, poichè metton lai sotto un giogo sì grave i francesi poeti più illustri. Lo sciolto è degno ei solo per la varietà, libertà, e armonia di tutto esprimere il costume, il carattere, i pensieri e gli affetti degli eroi messi in azione, de' Ciri, degli Alessandri, de' Mitridati, degli Scipioni e di tali, che al sol mostrarsi ci promettono un parlare corrispondente all' idea sublime, che n'abbiamo, sebben temperata da quel delle tenere Ifigenie, delle amanti Giunie, delle Meropi, delle Andromache appassionate, e d'altre tali, ma sempre illustri, e regal donne. Così venne addolcito lo stile di Eschilo da Sofocle, detto perciò ape, ma senza avvilirsi, così da Euripide fu perfezionato accoppiando colla grandezza del primo la grazia del secondo, e sempre sostenendo quel nobile e decoroso portamento di matrona, qual disse Orazio la tragedia, e quel *magnum loqui* che secondo lui da Omero presero i tre primi maestri. Dietro loro ogni tragico insigne, Cornelio, Racine, Voltaire, Maffei, Conti, Granelli gran caso fecero del-



della nobiltà, dell'eleganza, dell'armonia ne' lor versi, e i nostri cinquecentisti allor ci diedero più belle scene quando uscirono dalla soverchia semplicità, che parve loro veder nei greci, (perchè scambiarono in quelli il semplice degli affetti e de' costumi nel semplice della elocuzione e nella eleganza) come si vede nella Sofonisba, nell'Oreste, nel Torrismondo, anzi nell'Aminta stesso e nel Pastorfido ove alzansi alquanto. E pur troppo anche qui provasi la verità dai falli stessi e dagli eccessi, essendo giunto Seneca per l'idea dello stil grande, e proprio del tragico ad essere concettoso, declamante, sempre lungi dal vero e dal naturale, come il sono Torelli, Bracciolini, Bonarelli, Dottori, ed altri più nel dicadimento venutoci dagli stranieri in gran parte (a). Ma se questi dieder nel  
liri-

---

(a) I tedeschi ci accusano del lor cattivo gusto per quei Gryphicus e Lohenstein principalmente, che segulrono il Marini anche nelle tragedie lor gonfie dopo quelle di Opitz..

lirico per falso amore di bello stile, sempre  
 è pur vero, che questo bello è richiesto alla  
 tragedia, e che poetico esser deve sostenuto,  
 elevato, corretto, e con giusta armonia. Mal  
 dunque l'intende e chi non cura eloquenza,  
 ed eleganza nei versi teatrali, e chi la con-  
 dannà. E' ver che talora un felice accoppia-  
 mento d'affetti, d'intreccio, di condotta fa  
 riuscire un dramma anche scritto incoltamen-  
 te, per caso raro, come vediam nell'Ines de  
 Castro del signor la Mothe, ma in cento al-  
 tre lo stile è quel che prevale. E basta pa-  
 ragonare le tragedie d'uno stesso argomento,  
 e spesso di scene e di pensieri eguali, ma di-  
 versamente espressi, e dimandare a se stesso  
 e perchè questa mi cava le lagrime, e quel-  
 la non posso per noja finir leggendo? La  
 Merope di Maffei, e quelle del conte To-  
 relli, e del Dolce; la Berenice e la Fedra  
 di Racine, e quelle di Cornelio e di Pra-  
 don; la Marianna e l'Edipo di Voltaire, e  
 quelle di Tristano e di Follard perchè son-  
 tanto diverse in tanta rassomiglianza? Tal  
 differenza non d'altro viene, che da buon

ver-

versi o malvagi , e questa parola comprende tutto, dice Voltaire (a) . Togliete un tal pregio alle georgiche , e al quarto dell' Eneida , alla pazzia d' Orlando , ai sonetti e alle canzoni del Petrarca migliori , e all' Ugolino del Dante , già non son più quelli , son come gli altri poemi e poeti , e lo stesso dite delle tragedie . Andate al teatro , e sarà come alla lettura . Qual fremito e plauso a certi passi meglio scritti , ai versi armonici qual diletto ! Direte forse che anche i trionfi e sonori detti con enfasi , e con gran gesti riscuotono applausi . Ma riflettete voi che questi vengono dalla platea , e quei dai palchi , che il volgo è commosso dalla materiale impostura , e la culta gente dall' intima bellezza , e naturalmente espressa del verso ? Ciò fu da me spesso , e da altri osservato , e parmi ancora udir gli *oh bello ! oh bravo !* impetuosi e forti , onde tutto fremeva il teatro a que' bei tratti e versi del Sedecia , del Manasse , del Dio-

---

(a) Vedi Fragment sur D. Pedro al sig. d' Alembert .

Dione. Ed erano i più commossi e piagnenti di gioja i Manfredi, i Fabri, gli Zanotti, dietro a quali il resto era tratto (a). E crediam noi che questi distinguessero il vero bello dei versi, la differenza del nobil giro, della giusta frase, del suono conveniente da quella dell'ampoloso, dell'ardito, del rimbombante? Mai non cadde loro in pensiero ancor molt'anni dopo parlandone pacatamente, come spesso vegl'invitai, che quel fosse stile lirico, e non proprio al coturno, come a certi orecchj, a cert'anime impotenti potè forse parere. Ma un'anima come quella di Granelli parlava il proprio linguaggio, cioè il più illustre, elevato, coltissimo ne' suoi personaggi. Io non nego parer talora un po' uniforme quella stessa nobiltà, ma nelle due sacre è ben piccol neo sendo noi preparati dal profetico e scritturale linguaggio a tal gran-

---

(a) Vedi l'Elogio da me fatto al P. Granelli al tomo 13. delle sue Sacre Lezioni, e la lettera mia posta avanti al sedicesimo e lo Sciolto al P. Granelli nel mio tomo de' versi sciolti.

grandezza. Oserem noi tacciatle pel sacro argomento dopo il Polieuto, l' Attalia, la Zaira ec.? Ma qual taccia daremo al Dione per non riporlo tra le prime italiane? Ove ritroverassi un maggiore sforzo d'ingegno in tanta chiarezza e profondità d'invenzione, d'intreccio, e di scioglimento, uno stile più naturalmente bello, e poetico, con più ricchezza di frase, più purità di lingua, che è pur sì necessaria al teatro, e che sì di rado s'incontra? Il qual pregio è pur della Merope del Maffei, di quelle del sig. Varano, e d'altri pochi più recenti, e non degnamente ancora distinti da chi profana il nostro teatro con prosa incolta, o con incoltissima versificazione. Ma nelle tre granelliane mancano le donne. Non è dunque maggior gloria compier l'impresa mancando de' miglior mezzi e stromenti?

Tornando allo stile da scena io vorrei vederlo non men poetico ed illustre ne'drammi, e non sì prosaico, popolare, e scorretto, com'esser suole. Perchè sacrificar l'eleganza, la nobiltà, la lingua poetica all'ignoranza del musico o del compositore? Chi vieta al dram-

matico il parlare da tragico, se l'opera non è altro in sostanza che una tragedia recitata per musica com'erano appunto l'antiche tragedie secondo Algarotti (a)? Forse che meglio esprime gli affetti e colpisce l'anima quel parlar per incisi, per sentenze, per antitesi, e con rime sol destinate a coprir quel tessuto di pura prosa? Levatele, e scrivete in righe seguite quei versi, e ditemi qual poesia vi rimane, come tutto è snervato, triviale, o gonfio quello scrivere, come que' Regoli, que' Catoni, quegli Ezj divengon millantatori e paladini vantando lor gesta, affettando sentenze, esagerando in gran parole per farsi ammirare invece di spiegar lor virtù e valore nell'azioni, dalle quali esce il vero eroismo in sobrij detti, ma gravi, giusti, ben espressi. Confrontate tante scene di Cornelio, e di Racine, che tanto commovono, come divennero fredde, o gonfie nel dramma. Quel dialogo sì vivo e stretto, quella semplicità degli affetti naturali in poche parole, in una  
sola

---

(a) Vedi il *Saggio sopra l'Opera* di lui, che segue altri molti in tal opinione onai certa.

sola talora, che qual maestra pennellata fa tutto un quadro, come svengono in quel prosaico o lirico o ancor mezzo comico avvilupramento di versi rotti, di periodi tronchi, di rime oziose e da pompa! Così corrono, è ver, meglio per le mani de' giovani e delle donne ( da me non s'aspetti qui l'esame del gran danno a que' teneri cuori (a) venuto ), e per le gole de' musici. Rara gloria in fedemia, e bella prova di bello stile simile a quella dell'aver i drammi nostri gran credito pres-

so

---

(a) Chi crederrebbe, che pongansi in mano dell'educande ne' monasterj non che delle figlie in casa i drammi di Metastasio. Il linguaggio d'amore avvivato dal verso, dal dialogo, dallo stil seducente oh come nel cuor s'insinua a svegliarvi gli affetti, che dormono in lui, e vi dormirebbono forse per sempre, come il fuoco nella pietra focaja, che non è percossa, affetti che poi fanno tante infelici tra pochissime, che nol sono affetti, che poco a poco divengono incendj, affetti più pericolosi perche sembrano innocenti sotto un velo di frasi oneste e non sospette di malizia, per cui fuggirebbersi la lettura, se fossero più sfacciate, affetti.... ma ciò basti a chiamar qualche riflessione in chi professi educazione in tempi, e costumi congiurati a rompere per tanti modi la gioventù.

so gli stranieri, che l'altre italiane poesie non san gustare, di che nasce anzi sospetto di una popolare ed incolta facilità in quello scrivere. E la lingua, la misera nostra lingua come ci sta, poichè sempre è dèssa il fondamento de' buoni stili (a)? Già ripeter non giova ciò che ho detto altrove della poesia, dell'armonia, dell'eleganza ne' poemi epici, ne' lirici, e in tutti gli altri, e che ai versi e allo stil di teatro pur si conviene. E chi non sente gran nojà con quell'idee leggendo i drammi spogliati del canto, e recitandoli a guisa di tragedia, come talor si fa? Allor sì che sentesi la prosaica, e trivial maniera di quello stile. Tornan le stesse parole, le stesse frasi, le figure stesse continuamente all'orecchio, e farsen potrebbe un piccolo dizionario di qualche centinajo, quale uno scrigno di monete, che sole han corso in tal commercio drammatico, e sole ponno spendersi dal poeta a ciò legato dal lor suo-

no

---

(a) Senza la lingua in somma il più divino autore è sempre checch'ei facciasi un pessimo scrittore, dicea Boileau, e ridice spesso Voltaire.



no di vocali più atte al canto, più care al musico, escluse e bandite quai monete false e calanti altre mille bellissime, eleganti, espressive, e non volgari nè trite per troppo uso, dal qual son l'altre ignobili fatte, e familiari, quai monete corrose, a dir così, e senza impronta, onde basso o insignificante vien lo stile, non più degno d'eroici personaggi. Ov'è allora la poesia, ove il linguaggio degli Dei? Prendasi un po' la pietra di paragone, cioè leggansi queste e quelle a confronto, notinsi e modi e frasi e versi di qua e di là pesando appunto cotai monete al non fallevole bilancino, e vedrete di qual diversa lega metallo, e di quanto peso diverso riescane a chi ha gusto non grossolano. Nulla dirò delle ariette ancor più mal composte e scritte per ordinario, perchè più schiave del musico, e più soggette al lusso de' suoi gorgheggi. Di che bastantemente altri han parlato con ottimo discernimento, e gusto finissimo (a).

Le

---

(a) *Dell'opera in musica* del Cavalier Planelli un de' pochi moderni scrittori egregj. Vedi Sez. 2.; come

Le quali cose tutte per due ragioni precipue da me son dette sinora: l'una per disinganno de' giovani autori, che dall'incanto sedotti dello spettacolo, o dalla dolcezza nel legger i drammi prendono quello stile scrivendo tragedie: l'altra per far sentire la difficoltà grandissima di questo scrivere, qual la provano i più gran tragici, i quali avvisaronsi d'aver fatto il meno col tracciar il disegno e la tessitura spendendo assai più tempo e fatica nello stendere e colorir collo stile e col verso le scene ed il dialogo non mai contenti. Il che deve a proporzione applicarsi alle commedie. Certo non ho in animo di censurare i nostri drammatici ammirator come io sono de' sommi maestri Apostolo Zeno, e il gran Metastasio maggior poeta ancor di quello, sebben più indulgente all'impero de' musici. Io lo rispetto come la gloria d'Italia presso l'altre nazioni accordandomi

---

me par è in quelle bellissime Lettere sue il Sig. Matteo Borsa. Vedi negli Opuscoli di Milano del 1781. *Saggio filosofico sopra la musica imitativa teatrale*. Così pure il Quadrio, che sì bene rileva i difetti del melodramma Vol. cit. 1. 3. dist. 4. cap. 2.

mi di buon grado con Algarotti in quel suo bellissimo sciolto a lui diretto , col sig. Napoli-Signorelli nel dotto libro già rammentato , e in parte ancora col sig. Calsabigi in quel suo panegirico stampato coll' opere Metastasiane , per non parlare de' lodator forastieri Voltaire , Eximeno ec. per la ragione più volte addotta . Così pur altri drammi ho in pregio , come que' del sig. Calsabigi meglio scritti , e più tragicamente , e difficilmente dietro a Quinault suo modello (a).

Or venendo a me stesso rinnoverò la protesta sincera di non pretendere l'alta gloria de' tragici colle poche, e deboli mie tragedie fatte soltanto per concorrere alla miglior educazione della gioventù secondo mio debito e

im-

---

(a) Il difficil tragico nello stile de' drammi io l'ho provato alle occasioni , e ne' Cori del Gionata , e nella Cantata qui ristampata specialmente senza lusingarmi d'aver colto nel segno , non però senz'aver ottenuta grazia presso i musici , e i compositori , che non mi chiesero mai di cambiar per lor comodo alcuna parola o sentimento . Rara fortuna , che mai fa andar superbo ,

impiego , senza il quale chi trovar può tempo , libertà , e voglia per calzare il coturno tra le più strette occupazioni , e gli studj gravissimi del mio stato ? La brama stessa di ben servire all' educazione fa pubblicare queste tragedie , che già moit' anni resisterono agl'inviti d'amici cortesi , e debbon oggi ubbidire a quelli , onde ricevono insieme difesa e gloria.

Per concludere questa prosa secondo un tal fine di pubblica utilità porrò quì la risposta per me ad un giovane nobilissimo fatta , il qual volendo por mano ad una tragedia m'ichiese il parer mio . Voi siete appunto , io gli diceva , all'età propria di tale impresa , poichè Racine intorno ai trent'anni cominciò ad essere un gran tragico . I giovani ancor freschi ho sempre animati a tentar delle scene , una pastorale , un dramma , non mai una vera tragedia , e gli ho sempre distolti dal darla al pubblico prima d'aver fatto di loro forze esperimento . Ma in gran dubbio voi mi mettete col dimandarmi qual utile trar possiate dalla lettura dei tragici del cinquecento . Per una parte sono essi di gran rispetto degni , padri del nostro , e de' teatri tutti d'Europa ,

risto-

ristoratori delle lettere, e del buon gusto. E certo il pregio dell'eleganza, e della purità dello scrivere niuno loro lo ha negato. Ma forse fu vero di loro eziandio, che l'osservanza delle regole, lo studio delle frasi, e delle parole, l'assoggettamento all'imitazione impediva l'impeto degli affetti, e la forza scemava delle passioni. Queste vogliono libertà, nè ponno lasciar alla mente altra occupazione fuor quella d'esprimere i sensi ardenti del cuore. Fu però sempre il secolo dell'eleganza anteriore a quello dell'eloquenza, e convenne sempre dar prima forma ai linguaggi, e arricchirli, perchè potessero poi dipignere francamente, e muovere, e persuadere. Il Petrarca, e il gran Cornelio diedero forse l'unico esempio del creare ad un tempo stesso la propria lingua, e del condurla a dir cose grandi, e belle. Troppo sappiamo quanto vengano gli uomini lentamente nella carriera del vero, del buono, e del bello alla semplicità, cioè alla forza natural dello stile, e alla pugna degli affetti per quel solo stile degnamente espressa; in che sta finalmente il pregio, e la bellezza della tragedia. Al toc-

car-

carsi una tal meta tutte trovansi l'altre doti: intendesi allora la necessaria unità di tempo, e di luogo, perchè accresce questa d'assai l'impressione degli affetti, e degli accidenti: si lasciano i superflui ornamenti di stile: si va al cuore, onde ha tutto il resto anima, e vita: non vengon, nè vanno i personaggi senza ragione ogni scena ha un perchè, e produce suo effetto, e va a legarsi col tutto: hassi riguardo al decoro, al costume, al verisimile: l'autor sempre mira ad impegnar il cuor dello spettatore, e questi va al teatro per esser commosso, e impegnato. Ma lo stil soprattutto, lo stil vibrato, evidente, e passionato, cioè naturale con nobiltà, cioè dir quello che dee dirsi in tale, e tal circostanza, e dirlo bene, tutto ciò fa il tragico veramente degno di questo nome; e per mancanza di ciò, dicea Voltaire, *gl'inglesi hanno tragedie sì sregolate, i tedeschi, spagnuoli, e portoghesi non hanno ancora una vera tragedia.*

Ed eccovi il gran segreto, per così dir della scena in due parole compreso: grandi affetti, e stile. Affetti però naturali, e stil naturale, perchè a lungo andare distingue ogni

udi-

uditorio il vero dal falso, il grande dal gonfio, l'elegante dall'affettato, le premure del cuore dagli artifizj dell'ingegno, e giudica in fine senza inganno paragonando insieme le tragedie, che veramente lo appassionano con quelle che tentan di farlo. Perciò vide la Francia tutte quelle cadere a terra dei Mairer, dei Tristan, dei Rotrou, dei Pradon, quando sentì per Cornelio la possanza di *Cinna*, del *Cid*, degli *Orazj*, e delle belle scene di *Rodoguna*, e della *Morte di Pompeo*; e seppe ella dipoi giudicare lo stesso Cornelio sdegnando la sua *Sofonisba*, l'*Ottone*, l'*Attila*, l'*Agésilao*, quando ebbe gustata la *Fedra*, l'*Andromaca*, l'*Ifigenia*, l'*Attalia* di Racine. Noi non abbiam forse per anco tante, e tali tragedie da poter farne un sì util confronto, e un sì retto giudizio definitivo de' tragici nostri. Le lunghe declamazioni, i versi pomposi, e sonori, gli strani accidenti, le sorprese, gl'incontri più strani piacciono ancora al più della gente, e danno trattenimento a molti lettori, e uditori, benchè sia confuso l'intreccio o triviale, i caratteri mal sostenuti o miseri e bassi, le passioni sforzate o languenti.

Il popolo poi è già in possesso d'applaudire alle stesse deformità quando han sembianza di grandezza, di fasto, d'orgoglio, piacendogli sempre l'esagerato, e ogni eccesso. Ci vuol lungo uso nell'uditore, e continuo esercizio (onde giova il costante teatro aperto ai parigini) per acquistare un delicato senso, un fino orecchio, una pronta accortezza, per cui sappia distinguere l'impostura, ed il fascino d'una bella recita dalla forza intima dell'azione teatrale. Se questa per se ti scuote tra timore e speranza, e t'agita di pietà, e di terrore; se ti trasporta a sentire nell'animo i grandi infortunj, le pugne di cuore, i contrasti d'affetto; quella è la pietra del paragone. L'amor di romanzo, l'amor d'idillio o di dramma furono sempre l'infamia della tragedia (a).

Eppur non basta, se non dici quel che hai a dire, e nol dici nel miglior modo che dir  
si

---

(a) *Il linguaggio puramente amoroso ha sempre disonorato il teatro francese, dice Voltaire nelle note alla Teodora di Cornelio, e in tante altre sue opere, dalle quali son presi questi precetti, come pur da migliori autori di teatro, non da Poetiche.*



sì possa; che questo, io ripeto, nè mai ripeterò abbastanza, questo è lo stile della tragedia e non altro; cioè uno stile di nobile semplicità qual si conviene a persone d'alto stato, alle quali tanto disdice l'ampollosità e la bassezza, l'affettazione e l'oscurità. Lavora molto i tuoi versi insinchè pajano non essere lavorati, torna lor sopra, e ti persuadi, che certa grazia, e contento dà loro quell'energia per cui restano nella memoria stampati dell'uditore, e si ripetono come sentenze, e proverbj. Tal vanto ottenne la *Merope* del Maffei in Italia, come in Francia ho uditi citarsi naturalmente quasi proverbj i versi di Cornelio, e di Racine a centinaia. Con la loro armonia accoppia una lingua corretta, ma sì che l'una nè l'altra nulla non tolgano al sentimento. Confesso che queste regole son difficili ad osservare, ma son pur queste e non altre, per cui si può giugnere meglio che per lo studio de' tomi, e de' precettor magistrali a far vere tragedie, cioè tragedie capaci di piacer non solo in teatro, ove la recita copre molti difetti, ma di contentare un lettore di gusto severo, che tutto esamina chetamente

Per le quali ragion tutte io sempre esorterrò ognuno a mettere lungo studio, e por sotto il giudizio di saggi amici le sue fatiche prima di darle alla luce. Per tali ragioni ricusai lungo tempo di pubblicare le mie, nè usciranno alla stampa fuor che per necessità; nel qual caso potranno almeno servire alle lettere, ed alla nazione, poichè come sopra ho accennato, molto numero giova di quelle a far gli utili paragoni, a rinforzar quindi i giudicj, a promuovere in fine il gusto tragico del teatro italiano.





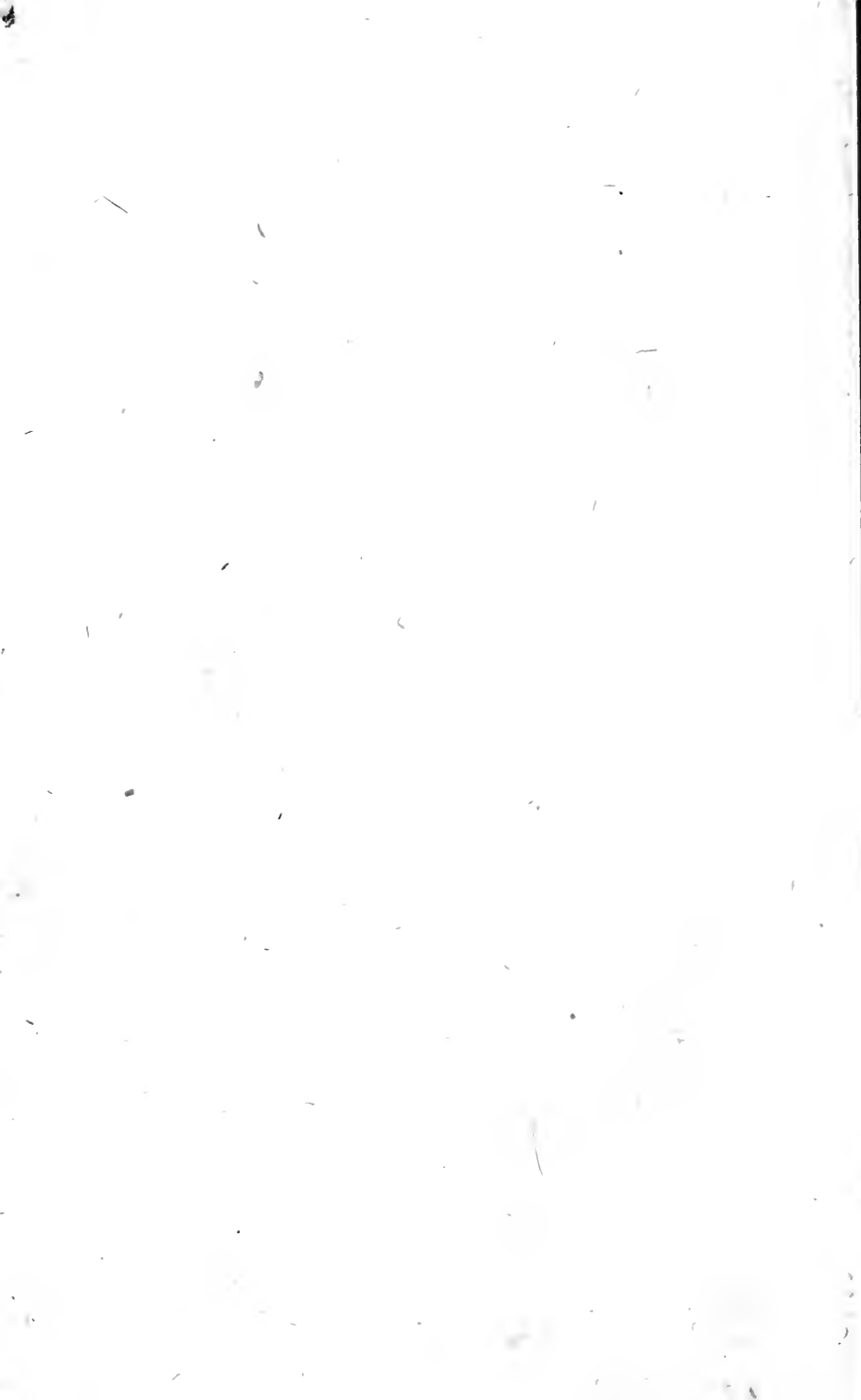
S E R S E .

R E D I

P E R S I A

T R A G E D I A .





## A R G O M E N T O.

*Un re grandissimo, ma per brutali passioni e per grandi sventure infelicissimo, sconfitto più volte da poco numero di nemici; furioso nell'ira non meno, che nell'amore, sfrenato, superbo, crudele contro al suo sangue medesimo, e quindi a' suoi sudditi venuto in odio, ai nemici in dispregio, a se stesso in orrore; tale fu Serse. Artabano però primo tra i grandi di quella corte pensò di togli il trono, e lo scettro che sì debolmente reggeva, opprimendolo insieme co' due figli reali Dario, e Artaserse (a). Nella quale intrapresa pensò al tempo stesso Artabano di prevenire il Re adiratissimo contro di lui; perchè non aveva ucciso il real primogenito Dario, come Serse gli*

---

(a) Serse Re di Persia, terribile prima ad ogni gente, poi divenne spregevole a' suoi sudditi per avere infelicemente fatta contro Grecia la guerra. Perchè Artabano suo generale vedendo ogni giorno cadere l'autorità del Re, lusingato dalla speranza di regnare, trucidò il Re stesso, e con fraude rendè delusi i due regj figlj, che gli si opponevano. *Giustino l. 3.*

gli aveva imposto (a). Su questo fondo di storia la tragedia posa, e si stende (b).

Quanto il poeta v'aggiunse del suo tutto giova all'oggetto, e alla verità presentataci dalla storia. Verità, che posero in chiara luce i tragici più famosi. Il Prometeo d'Eschilo, la Semiramide di Voltaire, che furono i miei esemplari, ed altre assai tragedie antiche e moderne sembran rivolte ad inculcar agli uomini più potenti quel celebre detto di Virgilio:

At sperate Deos memores fandi atque nefandi. *Æneid. l. 3.*

e quell' altro:

Di-

---

(a) Aristotile nella Politica, e citato da M. Rollin Tomo 3. Storia antica.

(b) Dopo tanti infortunj Serse alla mollezza diedesi in preda e alla lascivia. Noi copriremo d'un velo gli omicidj e i sacrilegj suoi, che furon cagione della sua morte, e pei quali quanto il principio del regnar suo fu puerile, tanto ne fu scandalosa la fine. I suoi sudditi irritati da' suoi delitti l'uccisero, e non ardirono i suoi successori volger più l'armi contro de' Greci.

*Histoire de Grece de Temple*

*Haynan l. 2.*

Discite justitiam moniti, &c. *Æn.* l. 6.

*Il qual prospetto di tutta l'azione espresso al vivo dalle situazioni più tragiche, dagli avvenimenti più terribili, e dalla opposizione dell'innocenza, e della virtù, dovrebbe rendere quest'argomento pien di passione, d'impegno, e, come dicesi, interessante al sommo, per riguardo allo spettatore. Eppur trattandolo M. de Crebillon, e il P. Vionnet tra gli altri sembrano aver dato il primo luogo all'eloquenza, ed all'ingegno; laonde si crede esser rimasto libero un altro sentiero per chi correr volesse dopo sì chiari autori nella stessa carriera.*



## PERSONAGGI.

SERSE.

ARTASERSE

DARIO Sotto nome d'Idaspe

}  
} suoi figli.

CLEARCO Ambasciator di Sparta, e con-  
duttore di DARIO.

ARTABANO Ministro.

MEGABIZO Ufficiale.



*La Scena è nella Reggia di Susa.*



# ATTO PRIMO

## SCENA PRIMA.

*Artabano, Megabizo.*

Gran Mausoleo nel fondo.

*Artab.* **N**o, Megabizo, chi rivolge in mente  
Pensier di regno, non all'ozio serve,  
E non al sonno. In questo luogo io venni  
Prima del dì, perchè a compir l'impresa  
E' destinato. O morte n'abbia, o trono  
Poco mi cal, ma vivere soggetto  
E' troppo grave a chi per altro nacque.

*Meg.* Teco, Artabano, ardo d'onor: ma dimmi  
Perchè aspettar a tanta impresa un giorno  
Solenne tanto, in cui più fia difeso  
Serse, e noi men sicuri?

*Artab.* Amico, al core  
La tua virtù richiama. Ecco la tomba,  
Che Serse accusa, e forse a se l'appella:  
Larve notturne, urlo funebre, e verme  
Sempre rodente, che nel cor gli siede,  
Faccian pietoso altrui, me fanno accorto;  
Che o tra l'ombre è aspettato, o certo è indegno  
D'esser mio re, se del timore è servo.  
Le glorie d'Artaserse, e la corona  
Di Persia, ond'oggi ei spera andar superbo  
Oggi per me gli fia cagion di pianto;  
Oggi pace con Grecia? Ah non mai tanto  
Temistocle, e Milziade a Persia furo  
Cagion di lutto, e di terror, quant'oggi  
Un

Un greco sol per me le fia funesto.  
 S'apron le stanze ... odi in disparte, e Serse  
 Solo intanto disfoghi il furor primo. (a)

## S C E N A II.

*Serse solo.*

**S**orgi omai, lento Sole, o nume un tempo  
 Al re sacro, ed al regno, ora nimico,  
 E autor di mali, e spettator crudele.  
 Mi fugge il sonno, in seguemi il rimorso,  
 Vecchiezza, e infamia, e orror sempre mi preme.  
 Dove son? Chi mi chiama? O cener sacro (b)  
 Della tradita sposa, ombra del figlio,  
 Tacete omai, datevi pace, il giorno  
 Già vien, ch'io cedo, e a vendicarvi basti  
 Serse in odio a se stesso, al regno, al cielo. (c)

## S C E N A III.

*Serse, Artabano.*

**Ser.** **E** tu pur mi deludi, e tu sì tardo  
 A me ne vieni?

**Artab.** E come, o re? Non surse  
 Il giorno, e tu di tardità m'accusi?  
 Tu in tenebre ognor vivi, odii la luce,  
 E notte eterna ti son giorni, e mesi;  
 Tu nimico a te stesso, e grave altrui:

Ah

---

(a) *Si ritirano.*

(b) *Appoggiasi al Mausoleo.*

(c) *Siede.*

Ah mi perdona, a che cagion di lai  
 Cercar altronde, se nel cor la porti?  
 Deh sorgi al fine, il dì rivedi, scuoti  
 L'orror da te. Pensa, che in questo giorno  
 Ritorna il regno allo splendore antico.

*Sers.* (Questa corona, ohimè, m'opprime, fuggi  
 Dalle mie man lo scettro.)

*Artab.* E tal vuoi dunque  
 Che ti rivegga oggi la corte? Tale

L'ambasciador, che dalla Grecia è giunto?

*Sers.* Grecia odiata, detestabil monti (a)  
 Di Termopile, oh visto non gli avessi!  
 Infame stretto d'Ellesponto, e come  
 Pur ti rammento, e di furor non muojo?  
 Io di sangue persian tinsi quell'onda,  
 Mille navi assorbite, ad arse mille,  
 Innumerabil gente al ferro in preda,  
 Ai flutti, al fuoco, fuggitivo Serse  
 Solo per mare immenso; e son pur queste  
 Queste son opre mie.

*Artab.* E queste in mente  
 Volgi a tuo strazio ognor. Pon fine a tante  
 Memorie amare, oggi nuov'ordin sorge  
 Di lieti eventi a vendicar l'avversa  
 Fortuna antica. Oggi, signor, tuo figlio  
 Ti farà lieto, e fortunato padre.

*Sers.* Misero, che dicesti? Infausto nome  
 Osi di ricordarmi. Iniquo, un figlio,  
 Una sposa mi hai tolto, e ancor ten vanti?

*Artab.* Io vantarmi? Sa il ciel quante fiate  
 La man ritrassi, e il piè, quante pentito

Il

---

(a) Levasi agitato.

Il mio cor ricusò quel dì fatale  
 Di porger la mortifera bevanda,  
 Di cui l'ira tua sola, e le minacce  
 Mi fer ministro.

*Sers.* Oh mia diletta Amestri (a)  
 Sì cara un tempo, e poi tradita! Ahi troppo  
 Io per empio furor, per cieca rabbia  
 Di novo amor fatale, io solo, io fui  
 Perfido sposo, e dispietato padre.  
 Nè valse tua innocenza, e'l cor pudico,  
 Nè'l tuo fedele amor, che già beato  
 Far mi soleva, e le vie tutte in questo  
 Cor ricercando a suo voler sapea  
 Di superbo, e crudel cangiarlo in pio!  
 Qual ti rendei mercè!.... Ma già la pena  
 Sento, sento la man de' giusti Iddii  
 Che mi flagella, e te vendica, e loro.  
 Già vengo; già si vibra, e veggio il ferro,  
 Che tanti sogni ognor mi fan presente.

## S C E N A IV.

*Megabizo, e detti.*

*Meg.* Sire, il legato dell'amica Sparta  
 Chiede vederti, e al primo albor già tutta  
 La piazza inonda il popolo di Susa  
 Impaziente del gran giorno.

*Sers.* Intendo;  
 Intendo sì: di questo popol fiero  
 Assai conosco l'indole, e l'abborro.  
 Al

---

(2) Verso il Mausoleo.

Al novo astro si volge, e l'odio antico  
 Contro di me lo rende amico altrui.  
 Ma quest'odio m'attizza, e il freddo sangue  
 Entrò le vene mi raccende, e forse  
 Pria ch'ei s'allegri di mia morte, io tristo  
 Il farò sì, che Serse ancor conosca.  
 Sì la mia gloria ora mi parla, ascolto  
 Sue voci ancor, veggami e Persia, e Susa  
 Anch'oggi re, m'adori ancora, e tema.  
 Tu mi chiama Artaserse, e tu mi guida (a)  
 Al primo cenno lo Spartano innanzi.

## S C E N A V.

*Serse.*

**I**ndarno, il so, di richiamarmi io tento  
 All'impresè d'onor. Vittime mille,  
 E incensi, e voti non placar quell'ombra,  
 Nè placarla mai puote altro che morte.  
 Ma poich'altro non resta, almen la lunga  
Infausta vita illustre fin ristauri.

## S C E N A VI.

*Serse, Artaserse.*

*Sers.* **F**iglio, il dì giunse, in cui del cor paterno  
 Ti fia palese ogni pensiero occulto.  
 Quella è la tomba, il sai, che il cener chiude  
 Della prima mia sposa; ma non sai  
 Per-

---

(a) *Ad Artabano e Megabizo, che partono.*

Perehè vicino a me, perchè sia sempre  
Quel cener sparso del mio pianto. Oh figlio,  
Se tu da me virtute, e se fortuna  
Imparar non potesti, almen del cielo  
A temer l'ira da me stesso impara.  
Io fui che preso da novello amore  
Verso colei, che ti fu madre, il sacro  
Nodo primier contaminar potei  
Di marito fedel fatto tiranno,  
All'arti, ahimè, d'ambiziosa donna  
Sacrificando un'innocente sposa  
Col caro figlio dell'amor suo pegno.  
Ella col tenerel Dario fu preda  
Di cruda morte. Oh d'infedel ministro  
Man troppo fida, e a far dei re più pronta  
Sempre le inique, che le giuste voglie!  
Da indi in qua non ebbi pace mai,  
Nè la letizia delle nuove nozze,  
Nè il tuo natal potè, nè l'amor tuo  
Altro che giugner peso al mio delitto.  
Turbato ognor, trafitto ognor da mille  
Affannosi rimorsi invan quell'ombra  
Con gran pompa funebre, e con regale  
Tomba onorai, e a qualche ammenda io volli  
Presente ognora il cener sacro, e l'urna,  
Perchè il perpetuo inconsolabil pianto  
Del perpetuo dolor segno facesse.  
Tutto fu vano, e vani furo i lunghi  
Infiniti miei lai, vana la morte  
Di tua madre immatura, e vani i mille  
Disastri miei, le mie sconfitte, e vano  
Del fatal regno mio l'obbrobrio eterno.  
Sento, che d'altra vittima, ed intendo  
Di quale, ingorda è morte. Or sin che è tempo,  
Sin che vivo, ai venturi incerti casi

Prov.

Provveder debbo almeno . A questo fine,  
Come usanza è di Persia , in solenne atto  
Oggi del regno successor ti creo .

Così tu sia d'altra fortuna erede ,  
Come sarai d'altre virtùd' esempio  
Di me migliore , e serba in cor costante  
L' orror , ch' io veggio nel tuo volto espresso  
Alla memoria de' delitti miei .

*Artas.* Orrore , è ver ma sol de' mali tuoi ,  
Padre , mi turba il seno , orror del lungo  
Insaziabil tuo dolor ; deh padre ,  
Deh regna , e vivi ognor .

*Sers.* Non è più tempo .

*Artas.* E fia tempo per me , quando in sì tristi  
Augurii al trono tu m' inviti ?

*Sers.* Un lieto

Miglior destino , e più felici augurii  
La tua virtù dal ciel placato aspetti .  
L' indole , ch' hai dal ciel , la virtù rende  
Cara e gradita a te , te caro ai Dei .  
Deh non travia : temi il paterno esempio ,  
E gli estremi miei detti in cor scolpisci .  
Figlio sarai gran re , ma non t' abbagli  
Della real grandezza il falso incanto :  
Titoli , e pompe , e diadema , e fasto  
Idoli son del vulgo , e nomi vani ;  
La virtù sola è gloria vera , e regno .  
Ahimè che sotto all' apparente luce ,  
Sotto il sembiante di regal fortuna  
Profondo abisso di miseria , e vasto  
Di cure , e di dolor gorgo s' asconde .  
Per prova il so , che troppo ancor conobbi  
Di questo mar tutte le sirti , e i scogli ,  
E ne vidi i naufragj appunto allora ,  
Che all' infido spirar d' aura seconda

Al-

Alla calma credei: così deluso  
 Lasciai le briglie del governo in mano,  
 Oh cieco! a' servi miei per correr dietro  
 A un'ombra di piacer vano, e di gloria.  
 Tu sai quel che n'avvenne; i miei nemici  
 Per le perdite mie si fer più grandi,  
 Mentre la Persia desolar non meno  
 Le lunghe guerre, che i ministri avari.  
 Oh se al governo del mio regno in vece,  
 Se a rendere i miei popoli felici  
 Volgeami allor, quale avrei gloria, e quanto,  
 In placida vecchiezza illustre impero!  
 De' miei sudditi padre oggi sarei,  
 Sarei d' esempio alle straniere genti  
 Ed il mio nome ognor di padre in figlio  
 Alle più tarde età sacro n'andrebbe.  
 Ma per vile ozio, o militar furore,  
 Per consiglieri adulator malvagi  
 Andrò nel ruolo de' tiranni. Oh figlio,  
 Figlio, se il ciel ti fe' clemente, e giusto,  
 Un Artabano solo, un solo iniquo  
 Adulatore ti può far tiranno.

(a) Chiudi l'orecchio alle lusinghe, e l'apri  
 Al-

---

(a) *Parole di Luigi XIV. due dì prima di morire al Delfino che tenea in braccio* --- Mon fils je vous laisse un grand royaume à gouverner. Je vous recommande sur tout de diminuer les maux & augmenter les biens. Je vous demande avec instance de conserver la paix avec vos voisins & d'éviter soigneusement la guerre. Je ne vous ai pas de ce côté-là donné de bons exemples: soulagez vos peuples des impôts, que la nécessité m'a fait multiplier; écoutez la vérité, ne croiez jamais d'être un grand roi dans un royaume appauvri &c. *Tali parole mi furon date dall' Infante di Parma D. Filippo, come molti altri pensieri della Tragedia per cui S. A. R. degnava prendere impegno quand'io la scrivevo e a lui la leggeva.*



All'incorrotta verità: la pace  
 Coi vicin serba, dai tributi oppresso  
 Il popol sgrava, nè credi esser mai  
 In regno impoverito un re possente.  
 Grande sarai, se giusto sei, felice  
 Se per te molti son felici: in questo  
 Sta il destino dei re: così potrai  
 Coprir l'obbrobrio mio con la tua fama,  
 E consolar, se consolar si possa  
 Giù negli abissi alcun, l'ombra paterna  
 Della memoria dolorosa e grave,  
 Che son presso a portar meco alla tomba.  
 Artabano dov'è? (a)

## S C E N A VII.

*Artabano, e detti.*

*Sers.* **F**a che tra poco  
 Qui venga il Greco al mio cospetto: i grandi  
 Tutti raguna al tempo stesso, e nuova  
 Per regio atto solenne in questo loco  
 Pompa s'appresti; qui risposta avranno.  
 Tu pur qui, figlio, a'miei voler sii presto. (b)  
 (c) Perdona Amestri, ombra gentil perdona,  
 Se tardo ancor la tua vendetta alquanto,  
 E se in sembianza di letizia, e pomp  
 Anco per poco il mio squallor nascondo. (d)

*Art.*

---

(a) *Verso la scena.*

(b) *Ad Artaserse.*

(c) *Verso il Mausoleo partendo.*

(d) *Parte.*

*Art.* Padre...ma non m'ascolta. Ahi qual corona,  
Qual trono oggi m'è offerto, intorno a cui  
Di tristi cur tanto orror s'aggira! (a)

## S C E A A V I I I.

*Artabano, poi Megabizo.*

*Artab.* **V**anne pur, de' tuoi mali ancor non sai  
La minor parte, avrai corona, quale  
Vittima suol, quando è all'altar condotta.  
In punto giungi, amico mio fedele;  
La gioja, che m'innonda, in me non cape  
Vien, ch'io ne versi in te la miglior parte;  
La mia vendetta in questo giorno è certa.  
Ti perdono oggimai, sorte nemica,  
Tanti disastri miei, con tal favore  
Tutti gli vinci. Oggi, o fedele amico,  
Vedrai di Serse un nuovo figlio in Susa.

*Meg.* Come, che narri? Un altro figlio ha Serse?

*Artab.* De' miei vasti disegni, onde t'instrussi,  
Quest'è la base. Or che ne son per prova  
Fatto sicuro, e per non dubbj segni,  
Te chiamo a parte del mio gaudio; ascolta.  
Quel Dario, che fanciul Serse m'impose  
Di dar a morte, quegli vive. Il core,  
Anzi l'utile mio non mi permise  
L'opra crudele. Infin d'allor leggea  
Nell'avvenir l'odio fatal, l'infida  
Volubil mente verso me di Serse.  
Io di sangue regal, come potea

Ol-

---

(a) *Parte.*

Oltre un' indegna servitù, ben mille  
 Torri soffrir, ben mille affronti, ond' egli  
 Fermo nell' oltraggiarmi emular parve  
 La nemica fortuna? Il cor presago  
 Salvar mi fece quel fanciullo, il diedi  
 Ad alleviar in strania terra ignoto  
 A se come ad altrui, E' giunto il tempo  
 Di corre il frutto de' presagj miei.  
 Giorno aspettato, giorno fausto, in cui  
 Vedrò per l' arti mie l' un contro l' altro  
 I figli, il padre, ed i fratelli armarsi.  
 Per me le gelosie, per me i sospetti,  
 L' ira, l' ambizione in questa reggia  
 Oggi accampate il lor veneno amaro  
 Distilleranno in ogni core. Io stesso  
 L' un coll' altro struggendo i miei nemici  
 Su i cadaveri lor salendo al trono  
 In mezzo al sangue m' apritò la via,  
 Tu sarai meco ne' felici, come  
 Fosti ne' casi avversi. Io già gran tempo  
 Della sedizion nutro, e diffondo  
 I semi nell' esercito, ed in Susa  
 Già per se stessa per disastri tanti  
 Contra Serse irritata. Aggiugni il nome  
 Di Dario invendicato, ond' io ne' cuori  
 Già per lui caldi la memoria avvivo  
 D' Amestri, e speme, e desiderio accendo,  
 Ch' ei salvo sia, che a' fidi suoi si mostri.  
 Má questo è nulla ancor, il crederai?  
 Il più fermo sostegno, il più sicuro  
 Stromento, appoggio, fondamento, ajuto  
 Sai chi sarà de' miei disegni? Sparta.  
*Meg.* Sparta? che ascolto? la nemica, infida,  
 Abbinata Sparta, a Persia tutta,  
 A Serse, a te d' ogni gran mal cagione?  
*Artab.*

*Artab.* Non v' ha nemico, che giovar non possa,  
E quando giovì egli è il migliore amico.  
A Sparta sì Dario fidai con tutti  
I suoi diritti, e accorta in un la feci,  
' Che con tal pegno a Persia può la legge  
Più che con cento sue vittorie imporre.  
Pensa se la superba a cotal esca  
Non corse avidamente. Ella gran frutto  
Per se già spera, ma non sa che quanto  
Si promette a suo pro tutto le tolgo.  
Clearco ben conosci; egli Legato  
Per lei si manda, e il giovin Dario ha seco.  
Benchè persiano, io tanto oprai con Sparta,  
Cui già molt'anni ei comprovò sua fede,  
Che in suo nome l'invia, certa, ch'ei puote  
Certe di Dario avendo prove in mano  
Meglio d'ogni spartan compier l'impresa.  
Tutto così serve a' miei fin, Clearco  
Da me dipende, e Sparta ancor con lui;  
Con lor Susa, l'armata, il re, la reggia  
Stringo, e reggo a piacer. Ma tutta, amico,  
In te riposta è la mia speme, un core  
Dell'usato maggior oggi n'è d'uopo.  
*Meg.* In me lo trovi, tu la mente adopra,  
Io la man ti prometto, insieme abbiamo  
I perigli comuni, e le speranze.

*Fine dell' Atto Primo.*

AT-

## ATTO SECONDO

## SCENA PRIMA.

*Clearco, Idaspe.*

*Cle.* **Q**uesta è la reggia, o figlio, a cui n'invia  
 Più il voler degli Dei forse che Sparta.  
 Ecco le stanze del superbo Serse,  
 E la barbara pompa, e 'l lusso ignoto  
 A Grecia ancora, e agli occhj tuoi. Lo guarda  
 Attento pur, lo riconosci: in questo  
 Pon sua gloria la Persia, ed il monarca.  
 Noi nella libertà, nella virtude  
 Posta l'abbiamo, e se va Serse altero  
 Di vincerne in ricchezza, assai contenti  
 Siam noi d'averlo in valor vinto, e in fama..  
 Gli atrj marmorei, le dorate volte,  
 E i purpurei tappeti ornin la corte;  
 Noi la frugalità, noi la fatica,  
 L'innocenza, e le leggi ornano assai.  
 Ah figlio, ah quante volte in queste sale  
 Portò lutto, e squallor, fremito, e pianto  
 La vincitrice povertà di Sparta!  
 Oggi il vedrai. Per me spartan Legato,  
 Per me dome vedrai l'altre menti,  
 Ed il fasto persiano. In te, garzone,  
 Ben lo veggio, diletto e meraviglia  
 Desta il fulgor dello spettacol nuovo;  
 Me non abbaglia, che conobbi un tempo  
 Quai la porpora, e l'oro invidie e cure  
 E tradimenti e pentimenti, e guai  
 Coprano'a chi non sa. Oh Idaspe, oh figlio  
 Trop-

Troppo il saprai; chi sa? forse gran parte  
Di questo di nelle vicende avrai . . .

Ah i miei detti ricorda, e l'amor mio,  
Tu sia degno di me, degno di Sparta.

*Idas.* Padre che parli, e di che temi? Io sento  
L'alma turbarsi a questi novi oggetti,  
E più all'oscuro tuo parlar. La prima  
Volta ti veggio intimorito.

*Cle.*

Eppure

Temer dobbiamo: tra perigli, e strane  
Vicende, o figlio, siam venuti: indarno  
Volli celarti la cagion finora  
Del mio viaggio, e tuo: uopo è, che t'armi  
De' miei consigli omai, d'ardir novello  
Incontro al rischio, e all'imminente assalto.

*Idas.* Non mi dicesti mille volte, o padre,  
Che l'innocenza nulla teme, e sola  
Di se sicura in guardia sta del cielo?  
Dunque di che temer? Forse in oblio  
Posi i precetti della patria, e i tuoi?

*Cle.* No, figlio, no ... ma ... la tua patria è questa.

*Idas.* Come, che parli?

*Cle.*

Tu non sei spartano,

In Persia tu sei nato.

*Idas.*

Oh Dei che ascolto?

Misero così perdo il più bel fregio,  
Il più famoso in terra? In Persia io nacqui?  
Non son spartano? Così dunque a un tempo  
Mi togli, o ciel, tutta la gloria mia!

Oh padre, e poi non sarò più tuo figlio?

*Cle.* Anch'io nacqui persian, nè di ciò punto

Arrossir noi dobbiam. Non dal nativo  
Suol, nè dal clima, ove si nasce a caso,  
Vien disonor, ma dai costumi soli:  
Serbiam nel cuore la virtù di Sparta,

E

E saremo spartani, e vedrà Persia

Di se stessa maggiori i figli suoi.

*Idas.* Ma perchè sino ad or me nell'inganno

Lasciasti, e perchè in Persia or mi conduci?

Che far pensi di me?

*Cle.* Tutto saprai,

Quando fia tempo: il cor prepara intanto

A novi affetti, a nove idee la mente.

Non la Persia in dispregio, in odio Serse

Aver dobbiam: sudditi al re siam nati,

Cittadin della patria, all'uno, e all'altra

Riverenza, ed amor per noi si debbe:

Così Sparta n'intima, e me Legato

Scelse, e spedì, perchè più saldo nodo

Spera per me strigner col re di pace.

Tu pur sarai di questa util stromento,

Tu pegno ne sarai, sarai, mio figlio,

Più necessario, che non credi, a Sparta,

A Serse, a me: volgon gli eterni Dei

Gran cose in tuo favor, chi sa?... non posso

Più dirti. In cor nascondi intanto, e premi

Questa parte d'arcano, onde io ti possa

Fidar di poi sicuramente il resto.

Ma perchè sì inquieto il guardo volgi?

Di che temi, e ti turbi?

*Idas.* O ciel, ch'io sento

Mille affetti nell'alma, e non gl'intendo.

Il tuo novo parlar, gli oscuri sensi,

Questa reggia medesima, e il non usato

Aspetto d'una tomba, io non so come

M'agita sì, che mi conosco appena.

*Gle.* (Oh Dei, voi certo un tal tumulto in core

Voi gli destate: il voler vostro io seguo:)

Quella è la tomba, ove la prima sposa

Giace di Serse la regina Amestri,

Di

Di cui sovente ragionar m'udisti.  
 Or sappi, o figlio, poichè giunto sembra  
 Il tempo di parlar, sappi, ch'io fui  
 Tra' più cari, e fedel servi d'Amestri,  
 E quindi spettator misero, e parte  
 Degl' infortunj suoi. Come poss'io  
 Ricordar senza lagrime que' giorni?  
 Ma tu apprendere potrai qual nelle corti  
 Abbiasi la virtù fine, e mercede;  
 Oh delitto, oh perfidia! Ella dannata  
 Fu a morte, e seco il suo tenero figlio,  
 Che Dario nome avea. Suonanmi ancora  
 Quelle voci all' orecchio = oh mio fedele,  
 Salvami il figlio mio = ... Come? Tu piangi?  
*Idas.* Le tue parole come dardi acuti  
 Mi trafiggono il cor.

*Cle.* ( Oh di natura  
 Inevitabil forza, o sacri nodi! )  
 Hai cor ben fatto, e sì funesti casi  
 Ben mertano pietà.

*Idas.* Ma perchè, o padre,  
 Lei stessa non salvar prima che il figlio?  
 Parmì che tutto avrei tentato, e come  
 O nol potesti, o nol volesti?

*Cle.* Indarno  
 L'avrei voluto, che l'estreme voci  
 Erano queile, e già morìa: l'atroce  
 Veleno al cor era venuto, quando  
 Si palesò. Chi può ridirti il lutto,  
 L'orror, la doglia, che all'orrendo caso  
 Empiè la reggia; anzi pur Susa, e Persia?  
 Eccone un segno ancor, questo silenzio,  
 E questa solitudine, che vedi,  
 Ma più quel monumento, onde ii re volle  
 Il suo dolor far manifesto, e eterno,  
 Di



Di tanta crudeltà fanno memoria.

*Idas.* Nè fu bastante ad impedirlo Serse?

Chi fu il barbaro autor di tanto eccesso?

*Cle.* Fu la perfidia, fu l'amor, fur l'empie  
Sfrenate voglie, che han qui regno, e albergo,  
Quindi però fuggii cercando altrove  
Esule volontario angolo alcuno  
Alla virtù sicuro.

*Idas.* E il regio figlio  
Non salvasti tu pur?

*Cle.* Te sol compagno,  
E dolce incarco a queste braccia, o figlio,  
Ebbi nella mia fuga allor bambino.

*Idas.* Egli dunque perì, nè quest' uffizio  
Potesti in morte all'infelice madre  
Almen prestar? Perchè non meco allora  
Lui pur recarti al tuo fuggire in braccio,  
O perchè nol potendo, a lui più tosto,  
Ch'era in periglio; e non a me dar scampo?  
*Cle.* (Dei mi reggete il cor) ... Egli fu salvo  
Per soccorso del ciel, fu d' Artabano  
La man pietosa, che campollo, ed io  
Tanto non l'obbliai, ch'oggi qui debbo  
I dritti suoi con Artabano unito  
Di Sparta in nome ricordare a Serse.

*Idas.* Oh ch'io ne godo, e parmi aver per lui  
Pietade, e amor; come ver te fia grato  
Servo così fedel? Ma dove vive?

*Cle.* Ignoto a se come ad ogni altro ei vive  
Nel sen di Sparta, c di sua fede all'ombra.

*Idas.* Ed io nol vidi mai?

*Cle.* Ben ti dicea,  
Che occulto vive e sconosciuto. Ascolto  
Romor di chi s'appressa. Assai mi piace  
Scoprire in te verso il regal garzone

Sì degni sensi, e potrai forse, o figlio,  
Utilmente per lui meco adoprarli.

*Idars.* Oh ch'io il vorrei!

*Cle.*

Ma dell'udite cose

Motto non far, se non vuoi anzi danno.

A lui recare, e a me.

## SCENA SECONDA

*Artabano, e detti.*

*Artab.*

Quanto mi piace

Di rivederti, amico mio Clearco,

Dopo sì grave lontananza, e dopo

Vicende tante! E' dunque questi, è questi

Il tuo diletto Idaspe? Io'l riconosco,

O riconoscer parmi all'aria, al volto,

Al nobil portamento: almo garzone,

Io nell'amarti appena a lui non cedo.

In me, signore, un altro padre avrai,

Non che un amico, e un servidor fedele.

*Cle.* Troppo, Artabano, inverso noi cortese

La tua grandezza, e il nostro stato obblii.

Nodrito in Grecia, ed allevato Idaspe

Severamente alla virtù spartana

Gli usi di Persia, e della corte ignora.

E' questi, o figlio, quel sì fido amico,

Di cui ti dissi, e che il regal fanciullo

Meco salvò: meco l'onora, e pensa,

Che in tal amico ogni mia speme è posta.

Matu intanto, Artabano, infin ch'io adempia.

Le parti di Legato, e la solenne

Udienza abbia dal re, prendi d'Idaspe

Cura, e pensier: alcun de' tuoi l'occulti

Nelle tue case al curioso sguardo

De'

De' cortigian d'ogni stranier gelosi.  
 Benchè me occulti il mio cangiato aspetto  
 In ben tre lustri d'affannoso esiglio,  
 Pur tutto è da temer, nè mostrerommi  
 Fuor sol che a pochi, e conosciuti amici  
 Già d'Amestri con noi servi fedeli.  
 Serse ben so, che ricordar non puote  
 Se non che il nome mio, quando il palesi,  
 Però che appena egli mi vide mai,  
 O veder mi degnò tra la sdegnosa  
 Nebbia di maestà, che i re persiani  
 Sempre circonda, e agli occhj altrui li celsa.  
 Ma Idaspe ove occultar?

*Artab.* Senza dimora  
 A te l'amico Megabizo io chiamo,  
 Cui fidarlo possiam, come a noi stessi.

## S C E N A T E R Z A.

*Detti, partito Artabano.*

*Idas.* **P**ERchè debbo lasciarti, ed in quai mani,  
 Padre, mi resto? Io senza te sicuro  
 Esser non so: quell'Artabano istesso,  
 Cui rivolto l'affetto avea pur dianzi,  
 Già più non amo; i lusinghevol modi,  
 Ch'io non conobbi mai, che in odio a Sparta  
 Fur sempre e alla virtù, l'aria del volto,  
 E gli atti stessi, non so come, in core  
 Ogni fiducia m'hanno spenta a un tratto:  
 Oh padre, oh come a te poco somiglia!

*Cle.* No, non temer; ben cautamente è d'uopo  
 Adoprar nella corte, e ad Artabano  
 Non credo sì, che all'amicizia eguale  
 Non abbia avvedimento anche con lui.

Ma

Ma le maniere inusitate, e i novi  
 Costumi della reggia, onde se' ignaro,  
 Son de' timori tuoi sola cagione.  
 Ma convien pur, che tu incominci, o figlio,  
 Del patrio suolo ad avvezzarti agli usi.  
 Fa core, Idaspe, e il tuo timor ti giovi  
 Ad oprar via più cauto, e più sospeso;  
 In man sarai d'amico, e me più a lungo  
 Attender non dovrai di quel, che chiegga  
 L' esporre al re la volontà di Sparta.

### SCENA QUARTA.

*Artabano. Megabizo, e detti.*

*Artab.* **E**cco, Idaspe gentil, chi ne' suoi tetti  
 Assicurarli, ed ubbidirti ad ogni

Tuo cenno al par di me puote, e desia.

*Cle.* Vanne Idaspe, e tra poco ivi in'attendi.

*Idas.* Cedo a' voleri tuoi, ma ti sovvenga,  
 Che noverando andrò tutti i momenti,  
 Sinchè l'amato genitor non torni.

### SCENA QUINTA.

*Artabano, Clearco.*

*Artab.* **N**on lungi è Serse: or di tua fede invoco  
 E della nota tua virtù la forza.

E' questo il tempo, in cui di tante cure

Poste in salvar, ed in nodrir per noi

Della Persia l'erede il frutto abbiamo.

Già sai qual Serse ignobil vita oscura

Tragga a' suoi mali, ed ai rimorsi in preda.

Se non sappiamo accortamente il tempo

Usar

Usar a nostro pro , tutto fu vano.  
 Dario si dee portar al solio , e seco  
 Levarci in alto , e impor le leggi al regno .  
 La plebe già di nove cose amante ,  
 E Susa tutta inimicando a Serse  
 Io del nome di Dario , e de' suoi dritti  
 Ho fatta instrutta per miei fidi , e grande  
 Surse favore in verso lui repente  
 Per la memoria dell'amata Amestri ,  
 E per l'orror del tradimento antico .  
 Tu col terror dello spartano nome ,  
 E con l'autorità di suo Legato  
 Darai l'ultima scossa al re colpito  
 Da tanta novità . Come potrebbe  
 A tal assalto resistenza opporre  
 Egli , o Artaserse , a cui già stanno a fianco  
 Da me sedotti , e dalle mie promesse  
 Consigli e consiglieri Prega , minaccia ,  
 Usa l'ardir misto all'ingegno , e accoppia  
 L'arti persiane alla virtù di Sparta ,  
 Sicchè si compia la sperata impresa .  
 Difensor della patria , anzi pur padre  
 Te chiameran le genti , a cui ritorni  
 Per te sottratto al ferro parricida  
 Il legittimo re sul patrio solio .  
 Qual sperar non potrai premio , e mercede  
 Dal monarca , dal regno , e da' tuoi meriti ?  
*Cle.* L'ufficio adempirò , nè tu d'indugio ,  
 Nè di lentezza ad accusarmi avrai :  
 Nacqui persiano , e fui fedel d'Amestri ,  
 E del regio garzon servo , e custode :  
 M'è sacro il nome suo , sacri i suoi dritti ,  
 Nè men sacro m'è il carico , ed il nome ,  
 Ch'io porto qui d'ambasciator spartano .  
 Doppio è però vincolo in me di fede

Al

Al primo mio signor, come al secondo;  
 E doppio in me sento l'ardor fedele  
 Per sostener della giustizia i dritti.  
 Nulla bramo per me, nulla, Artabano,  
 Fuor di questo ti chieggo, o ti prometto;  
 Ecco il re, de' miei detti ecco le prove.

### SCENA SESTA.

*Serse in trono, Artaserse, Satrapi, e detti.*

**Cle.** **R**E di Persia, per me salute, e pace  
 Sparta r'invia. Degli odj antichi omai,  
 Poichè tu'l brami, e dell'antiche offese  
 Al lungo corso oggi por fin le piace;  
 Anzi, umana ch'ell'è, gode d'offrirti  
 La mano amica a sollevar dai lunghi  
 Mali la Persia, e a consolar tuoi giorni  
 Con nodi d'amistà saldi, e di fede.  
 Assai di perso, assai di greco sangue  
 Più campagne inaffidò, tinse più mari:  
 Cessino l'ire omai, cessin le stragi,  
 E questa gloria ancor tante coroni  
 Lacedemonie, e Ateniesi imprese,  
 Che per tal gente sia Persia felice,  
 Peu cui provò più la fortuna avversa.  
 E poichè Sparta il tuo desir conobbe  
 Di darti un novo successor al trono,  
 A me Legato il grand'uffizio ha imposto  
 D'assistere al solenne atto in suo nome  
 Per afforzar con più tenace nodo  
 Della giustizia, e della pace un pegno,  
 Che d'entrambe le genti il voto adempia:  
 E certa ell'è che tu del gusto amante,  
 E del

E del pubblico ben , sol di natura ,  
 Sol d'equità consulterai la voce ,  
 Nè vorrai nulla , che le leggi offenda ,  
 Le leggi sempre sacre anco ai monarchi .  
*Sers.* Grati di Sparta i buon desir mi sono ,  
 Grata l'opera tua : sopra sicuri  
 Fondamenti appoggiar voglio del regno  
 Quella felicità , che mi fer sempre  
 Le lunghe guerre desiare indarno ;  
 Sparta però pacificata , in cui  
 Ho i nemici più fier , lasciar confido  
 Al successore un più tranquillo impero .  
 Dunque la pace , e l'amicizia accetto ,  
 E teo giurerò secondo il rito .  
 Altro da te , nè dalla Grecia io voglio .  
 Reggan le genti lor Sparta , ed Atene ,  
 Della giustizia , e delle greche leggi  
 Prendan pensiero , hanno le loro i persi ,  
 Ed hanno un re , che le conosce , e puote  
 Senza i consigli altrui reggere un regno .  
 Non fu Solon , non fu Licurgo solo  
 Saggio legislator , altri lo furo  
 Prima di loro , che poter d'entrambi  
 Esempio farsi , e magistero all'opra .  
 Quando l'isole vostre , e 'l breve lido  
 ( Nè molti a richiamar secoli avete )  
 Di pochi pescator erano albergo ,  
 Quando non anco avevan nome al mondo  
 Atene e Sparta , era la Persia un regno ,  
 Che leggi dava all'Oriente tutto ;  
 Questo puoi rammentarti , e non ricuso  
 Che lo ricordi ancora al tuo senato .  
 Satrapi , e duci , che raccoltri siete  
 A udire i miei voler , ecco quel giorno ,  
 Ch'io destinai per dar a Persia un segno  
 Di

Di quell'amor, che tra i perigli, e l'armi  
 La vita offrendo in van mostrar tentai  
 Per l'odio ingiusto della sorte avversa.  
 Veggano i regni miei, che dopo mille  
 Fatiche, e cure, e militari imprese  
 La mia gloria, il mio solio, e infin me stesso  
 A pro di lor sacrificar non temo.  
 Un più caro agli Dei, un più felice  
 Monarca a norma delle patrie leggi  
 Me vivo ancora, e me presente eleggo.  
 Così qual ha del sangue e di natura  
 Tutti i diritti, abbia pur anco i doni  
 Di fortuna, e del ciel ond'egli possa  
 Le paterne speranze, e i chiari esempi  
 Compier degli avi, e ridonarvi un *Ciro*.  
 Figlio t'accosta. (a)

*Cle.* Sei nemico a Sparta,  
 Al tuo sangue nemico, alle tue leggi,  
 Se *Artaserse* fai re.

*Sers.* Tanta baldanza  
 Innanzi a *Serse*, e che pretendi audace?

*Cle.* Il legittimo erede, il regal primo  
 Tuo figlio, o re, che morto credi, ei vive:  
*Dario*, sì *Dario* vive.

*Sers.* ( Oh Dei che ascolto?  
 Possibil fia? come mai ciò?... Che un greco?  
 Che Sparta?... deh ch'io creda a Sparta mai?)  
 (b) E quest'uffizio a' suoi Legati impone  
 La sapienza, e la virtù di Sparta?  
 Sollo ben io, se *Dario* viva, insano,  
 E se dopo tre lustri escon dall'urne  
 Le cener fredde, o dall'averno l'ombre:  
 Pon

---

(a) *Ad Artaserse.*

(b) *A Clearco.*



S E C O N D O .

345

Pon freno ai detti, o ch'io lo sciolgo all'ira,  
Onde il mio solio a rispettare apprenda.

*Cle.* Se inganni ordisco hai la mia vita in pegno,  
Ma se ti parlo il ver fammi ragione,  
Che delle leggi in nome io te la chieggo;  
Sparta or ti parla, e mai non parla in vano.  
„ Dario tuo figlio a morte tolto in fasce  
„ Io già raccolsi, e nel mio sen nodrii:  
„ Certi indizj n'avrai, quando tu il voglia,  
„ Io difendo i suoi dritti, e l'armi ho pronte.  
Or pensa, o re, che il mio dover compiuto  
Risposta attendo, scoprir potrai  
Forse anche in mezzo alla tua corte il vero.

*Sers.* Implazabil destin! parta ciascuno;  
Artabano rimanga.

S C E N A S E T T I M A .

*Serse, Artabano.*

Serse dopo lungo silenzio, e agitazione.

Ahi me infelice!  
Appena un raggio di propizia luce  
Sperai veder, eccomi ancor nell'alta  
Profonda notte, e tra i rimorsi antichi.  
Ma tu che pensi? E' questo un novo inganno,  
Con cui l'infida, e non placabil Sparta  
Mi perseguita ancora, ancor-m'insulta?  
O questo è un novo de' nimici Iddii  
Crudo voler per lacerarmi il core  
Insaziabilmente in strane guise?...  
(Dario ancor vive? Ho a rallegrarmi, oppure  
Hommi a doler? Racquistò un figlio, o un fiero

Tomo XIX.

K.

Ser.

Sorge vendicator? Padre o nemico  
 Esser degg'io? Sarò ludibrio a Sparta,  
 O alla Persia in orror? Misero Serse,  
 Che d'onde altri ha conforto, indi tu traggi  
 Sempre all'anima rea dubbio e tormento)...  
 (a) Ma tu non parli, e impallidir mi sembri?...  
 Dunque, sì dunque non inganna Sparta;  
 Ma dunque tu, tu mi tradisti: e bene  
 Dì, che festi di Dario? a cui lo desti?  
 Perchè tradir il mio comando espresso?  
 Neppur fedel nel mal oprar mi fosti?  
 Qual fin ti mosse, qual cagion, qual frode?  
 Barbaro, e a me del parricidio tutta  
 Lasciar volesti in pria la colpa, e poi  
 Tutto l'orror di rivedermi avanti  
 L'accusator del mio delitto atroce?  
 Narra, parla crudel.

*Artab.*

(b) Sire, che posso  
 Addurti in mia difesa? Ecco a' tuoi piedi  
 Artabano infedel, ma che sperava  
 Serbando un figlio tuo, recarti un giorno  
 Della sua fedeltà pegno più certo.  
 E' ver: disubbidii, ma la pietade  
 Verso quell'innocente, orror dell'opra;  
 Ed amore al regal sangue mi furo  
 Consiglieri a ciò far; in Grecia occulto  
 Recar lo feci ad un mio fido in salvo:  
 Timor dell'ira tua sempre mi tenne  
 Dall'iscoprirti il gran secreto, e sempre  
 Almen sperai di ritrovar momento  
 Atto a svelarti senza rischio il vero;  
 Ma

---

(a) *Ad Artabano.*

(b) *Gittandosi in ginocchio.*

Ma troppo veggio...

*Sers.* Io veggio chiaro, e aperto  
Che Artabano pur sei: oh de regnanti  
Misera sorte, alla perfidia in braccio  
Stretti d'abbandonarsi; ed alla frode!  
Ma tu da me più non sperar perdono,  
Del greco ambasciador sopra il tuo capo  
Come di Dario renderai ragione;  
Pensa, che il filo sol, che il vincol solo  
Di complice al delitto ognor sospese,  
E raffrenò dell'ira mia l'effetto;  
Or questo nodo ancor questo si rompe;  
E nulla più ti resta onde salvarti.

*Fine dell' Atto Secondo.*

SCE-

## ATTO TERZO

## SCENA PRIMA.

*Serse solo.*

**T** Arresta ombra crudel ... lasciami ... ancora  
 M'incalzi, e segui orrido spettro? ... ah torna  
 Nell'abisso profondo ... o alfin m'uccidi.  
 Nemici Dei dell'implacabil ombre  
 Prendete omai la vittima, o cessate  
 Di suscitar dal muto regno i morti ...  
 Misero in che v'offesi? e a voi che importa  
 Che un mortal spiri, o che tra voi discenda? ...  
 Se tu estinto mi vuoi, ombra nemica,  
 Che non mi traggi al tenebroso abisso,  
 O che non chiudi la vorago aperta  
 Sotto a' miei piè? ... Deh respirar mi lascia  
 Ombra, o Dio che tu sia ... Morte a che tardi?  
 Son io tra vivi ancor? ... Niuno m'ascolta,  
 Niun mi conforta. (a)

## SCENA SECONDA.

*Artaserse, Serse.**Artas.*

L'orecchio m'intuonar

*Sers.***Q**uai lugubri vociFiglio soccorri,  
 Tu

---

 (a) *Si gitta su una sedia.*

Tu solo il puoi, tu sol rimani al padre.

*Artas.* E tu sei dunque, e non m'inganno? Oh caro

Padre, sì tosto al tuo dolor ritorni?

Ah gli spiriti richiama, apri alla luce

Gli occhj omai senza orror... (a) Padre, ti sento

Tra le mie braccia palpitare, sul volto

Pallor mortal, freddo sudor ti scorre;

Ove co' guardi incerti attonito erri?

Qual veder sembri, e rifuggire obbietto?

*Sers.* Troppo sei vendicata ombra d'Amestri,  
Datti pace oggimai.

*Artas.* Pace t'invia,

Poichè ti rende in questo giorno il figlio.

*Sers.* Artaserse, che parli?

*Artas.* Io bramo, e spero

Di racquistar con un fratello il padre,

Di buon grado gli cedo e scertro, e regno,

Purchè tu pace n'abbia, e lieto viva:

Sì, caro padre, non è senza l'alto

Voler de' Numi, e senza fausto augurio,

Che Dario a te si rende, Amestri è paga,

E col ciel son placati i Dei d'Averuo.

*Sers.* Se il mio profondo orror qualche potesse

Raggio sgombrar, se non gravasse almeno

Virtù sì rara i miei rimorsi, e i falli,

Qual non avrei da te conforto?... Ascolta,...

E vedi che sperar da Dario io possa.

Pren di sospetto contro Sparta, e d'ira

Contro Artabano, i miei pensieri incerti

Consultando alle mie stanze remote

E più oscure tornai, nel più profondo

Mio meditar di sì dolente stato

Un

---

(a) Abbracciandolo.

Un lamentevol suon parmi improvviso  
Da lunge udir, che più s'appressa: a un tratto  
Scroscia la porta, e si spalanca: io veggio  
Fra una pallida luce in quel momento  
Terribile apparir mesto fantasma:  
Bende funeree, e vedovili panni  
Tutto lo ricoprian; celava il volto  
Lugubre velo: per le man traeva  
Tutto sparso di lagrime un fanciullo:  
Io tento di fuggir, ma non so dove . . .  
In quella un pianto, un gemito dolente  
Mi raddoppia il terror, odo, o udir parmi  
Il fatal nome risuonar d'Amestri:  
Mi volgo, e la ravviso; ella era, dessa,  
Che squarciatasi il velo ancor le belle,  
Ma confuse sembianze a me scopriva . . .  
Io correr voglio a lei, ma ignota forza  
Or mi trattiene, or mi respinge, e miro,  
Ch'ella strigneva insanguinato ferro,  
E al garzone il porgea: parmi vederla,  
Parmi ascoltarla ancor, che tra i singhiozzi  
Ignoti sensi mormorava, è il nome  
Di Dario ripetea . . . Parla, che vuoi, . . .  
Dissi tremando, annunzi pace, o morte?..  
„ La pace troverai sulla mia tomba:  
„ Ivi t'aspetto, ivi l'avrai dal figlio . . .  
Così nell'atto di fuggir rispose,  
E sparve .... Atri serpean lampi strisciando  
Lungo la via, che rimanea di sangue  
Cosparsa, e lorda: risuonò frattanto  
Per ben tre volte un infernal lamento,  
Che fin nel fondo de' più cupi abissi  
Ripetendo seguì *Dario*, ed *Amestri* . . .  
Estremi mali il diel minaccia, o figlio,  
Forse della vendetta è giunta l'ora.

*Artas.*

*Artas.* Tenga lontani i rei presagj il cielo.

Ma quante volte non t'illuse il sogno,

E la turbata fantasia con mille

Fiere minacce di p'senti mali,

Che tutti, o padre, riuscir poi vani?

E poi di pace non ti parla Amestri?

*Sers.* Io l'ho veduta ... Non un sogno è questo,

Non del sonno un ludibrio, appien vegliava,

E ad occhj aperti, e in conosciute forme

Tutto vidi, ed udii: l'orrida imago

Ognor mi segue, e l'ho davanti ... Oh figlio,

A che vaglion lusinghe? Il core è quello,

Che co'rimorsi, e col furor mi parla

Più chiaro assai, che non l'inferno, e il cielo ...

Qual pace mai promette Amestri, e quale

Figlio m'annunzia su la tomba? ... Intanto

Tartareo foco io sento entro le vene,

Sento la face delle furie ultrici,

Che il disperato cor m'arde, e divora ...

Tutto è finito, e nulla più mi resta,

Che l'impeto seguir, che mi trasporta

Con invincibil forza al mio destino ...

Voglio Dario veder, voglio di Sparta

Deludere le frodi, o accender l'ire

Anco una volta, e poichè i Dei di sangue

Son sitibondi io non saronne avaro ...

Sia primò il greco traditor Legato

A provar l'ira mia ... Perfido, è questa

L'amistà, che tu m'offri? ... In mia possanza

Lasci quel Dario, o vada a morte, corri

Artaserse, e di lui fa t'assicuri.

*Artas.* Signor che parli? E tu vorrai la gloria,

E il nome tuo macchiar? [T'uscì di mente

Come il protegge, e l'assicura il dritto

Inviolabil delle genti? E' sacra

La sua persona anco ai monarchi, oñ padre,  
Ti saria l'oltraggiarlo infamia eterna.

*Sers.* Chi alla pubblica fè manca per frodi,  
Perde ogni dritto.

*Artas.* Ah ti ritorna in mente  
La virtù, la clemenza, onde pur dianzi  
Da te precetti udii.

*Sers.* Ah che clemenza,  
Che virtù per un Serse?

### SCENA TERZA.

*Artabano detti.*

*Artas.* Ecco Artabano,  
Che giovar ne potrà del suo consiglio.

*Sers.* Tolgami agli occhj l'odioso aspetto,  
E lontano da me ... Ma no ... del greco  
T'assicurasti, siccom'io t'imposi?

*Artab.* Egli è in tua man, come potrebbe in Susa  
Sottrarsi al tuo poter? Sol che tu 'l voglia,  
Per me l'avrai ad ogni cenno.

*Artas.* E come?

Tu ministro dei re, tu delle genti  
Serbi così le sante leggi immuni?  
Non perchè lo lusinghi, e lo seduca,  
Ma perchè di giustizia, e di clemenza  
Retti consigli al tuo monarca ispiri,  
Tu se', Artabano, ai primi onor levato,  
E da me dunque il tuo dover sì tardi  
Apprendere dovrai?

*Artab.* Principe, ammiro  
La tua virtù, ma mio pensier non era  
La fede violar: altro consiglio

Nè



Nè da virtù, nè da equità lontano  
Venìa recando a tranquillar le cure  
Nel regio petto; poichè tutta io vidi  
Turbata, e scossa da terror la corte.  
Posso della mia fè dar certe prove  
Senza oltraggiar la pubblica: il Legato  
Liberò sia, nol vieto, altri per esso  
Potrà dell'oprar suo render ragione,  
E stringerlo a scoprir, se frodi ordisca.  
Un giovin figlio ha seco; io per lui posso...

*Sers.* Un giovin seco? di che età, di quale  
Abito, e volto, e come, e d'onde il trasse?  
Il nome suo?

*Arta.* Chiamarlo Idaspe udii;  
Di Grecia venne il genitor seguendo.

*Sers.* Ah che desso sarà... (Ma perchè dunque  
Ardo d'ira al pensarlo, e amor non sento?  
S'egli è pur Dario mio, perchè non l'amo?  
Sebben!...) nol vidi con un ferro in mano  
Di parricida in atto? E s'egli fosse  
Un traditor, con cui m'insidia Sparta?

*Arta.* E come Sparta insidie ordir potrebbe  
Con un garzone disarmato imbellè  
In tua mauo già posto e in questa reggia?  
Se del Legato è figlio, e quai sospetti?

*Sers.* Chi ch'egli sia, si vegga. Orsù, brev'ora  
A te lascio, Artaban, perchè dal greco  
O l'ottenga, o 'l rapisca; e qui soletto  
Ostaggio, o prigionier condotto ei sia.  
Parmi da ciò venirmi tregua al core,  
Che altronde aver non so... Pensaci, e trema.

## S C E N A   Q U A R T A.

*Artabano, Artaserse.*

*Arta.* **D**eh principe, se il ciel tanta virtude  
 Ti pose in regio cor, pietà ti preuda  
 D'un innocente a sì gran rischio esposto.  
 Sì torbido al semblante il re mi sembra,  
 Ed io trovai sì conturbati i servi,  
 Che narravan di lui strani trasporti  
 Di terrore, e furor, che omai ne temo  
 Qualche funesto effetto. E perchè solo  
 Vuole il greco garzon, perchè cotanto  
 Di qui vederlo ardor?...

*Artas.* Sogni, e portentosi  
 Ei narra, ond'ebbe a sospettar di lui.  
 Ma perchè tu medesimo hai del garzone  
 Parlati al re, se del suo rischio or temi?

*Arta.* Tutto rivolto ad impedir l'oltraggio,  
 Che minacciava lo spartano, e tutto  
 A calmar Serse inteso un mezzo esposi  
 Certo a trar dal Legato il vero in luce.  
 Forse que' sogni indovinar potea?  
 Deh, principe, deh corri, e il padre irato  
 Con quanti sai più acconci modi accheta,  
 Fa che non trema d'un garzon straniero,  
 Che a Dario omai non pensi.

*Artas.* Ah! che non feci,  
 E sempre in van finor? Dario pur fosse,  
 Che lieto a costo comprerei d'un regno  
 La pace al padre, ed al fratel la vita,  
 E vedrei con piacer l'ira del cielo  
 Tutta cader sui scellerati autori  
 Di tutti i nostri mali.

*Arta.*

*Artab.*Oh ciel chi fia?...  
*Artas.* S'appressa il greco ambasciador, da lui  
 Potrei forse saper...*Artab.*

Principe, ah pensa,  
 Che senza te Serse al furor ritorna,  
 Che di tutto ha sospetto e di te stesso  
 L'avria, se te con lo spartano odiato  
 Star sapesse a colloquio, a me pur lascia  
 La cura di trattar, ch'io gli son noto;  
 Di Serse un figlio in lui destar potrebbe  
 Gran sospetti, e pensier; soccorri al padre,  
 Ch'ogni ritardo esser potria funesto.

*Artas.*

Misero me! tra tanti varj affetti  
 Il consiglio miglior prender chi puote?  
 L'amor di figlio in me preval pur sempre...  
 Oh Dei vi prenda àlmen di me pietade,  
 Se pur non vuol in me forse vendetta,  
 Doppia vendetta Amestri far di Serse,

## S C E N A   Q U I N T A.

*Artabano, Clearco.**Artab.*

**A**mico, a' tuoi desir la sorte arride;  
 Serse al nome di Dario in cor più vivi  
 Sente i rimorsi, e già fantasme, e sogni  
 Gliel fan presente alla turbata idea.  
 Creda egli pur alle notturne larve,  
 Al ritorno dei morti, e dei sepolti;  
 Utili a noi saranno i suoi terrori,  
 E la credulità degna d'imbelle  
 Alma qual è la sua. Noi dispregiando  
 I van timori il vero Dario, e vivo  
 Inviti sosteniam. Giova frattanto  
 Anche per poco, e sin che tutto è in pronto  
 Le

Le furie temperar del re feroce .

Ei, non so come, udì, che teco hai tratto  
Un giovine di Grecia, ei vuol vederlo,  
Poichè, mira suo ingegno, in mente ha fisso  
Fanciullo non so qual, che i vapor densi  
Gli figurar nell'atra fantasia.

*Cle.* Non io 'l ricuso, ed offrirollo io stesso  
Al suo cospetto, e con gl'indizj certi  
Fede farò di lui. [Sempre trionfa  
Giustizia, e verità, che nulla teme.

*Artab.* Questo il miglior saria, ma di sospetto  
Pieno la mente, e d'ogni cosa incerto  
Serse iu disparte, e solo il vuol con seco,  
Così sperando discoprir più chiaro  
Il ver per bocca del garzone istesso.  
Ma non temer, che in guardia a'miei soldat  
Egli sarà mentre col re si tenga;  
Anzi Artaserse è del garzone un certo  
Mallevador: la sua virtù l'impegna,  
E la parola a me giurata.

*Cle.* E come  
Serse dubiterà sol ch'io gli mostri  
L'indubitato testimonio espresso  
Di man d'Amesrri, e a me lasciato in morte

*Artab.* Qual pro di ciò se non matura il tempo  
Se non è Susa all'armi pronta? Io prima  
Cadrei vittima il so del regio sdegno;  
Ma tu con Dario andar credi impunito  
Dall'ira insena, che l'accieca, e spigne?  
Te stesso or or volea stretto in catene.  
E s'io con fermo petto i sacri dritti  
Non implorava delle genti, ah forse  
Tu pur eri perduto; il suo furore  
Più non conosce alcuna legge.

*Cle.* Indarno  
Ciò

Ciò vuoi da me. Non dee per altri a Serse  
Darsi, che per mia man. Ceder nol posso,  
Sparta mel vieta.

*Artab.* E di che mai diffidi?

*Cle.* Di tutto in Persia; assai conobbi, e vissi  
Nella corte.

*Artab.* T'intendo. E così dunque

All'amicizia, e alla mia fè rispondi?

Dario perciò serbai, perchè funesto

Divenisse a me stesso? Almen foss'egli

Salvo, ed immune, ma chi può salvarlo

Dal furibondo re? Serbalo almeno

Con pronta fuga, finchè io posso ancora

Giovarti a ciò, ti seguirò d'appresso,

O almen per lui darò fedel la vita.

*Cle.* Nè questo lice: e se Artaserse intanto

Sale al solio non suo? Come un amico,

Anzi un devoro re, quale il pretende,

Sparta otterrà per me? Come d'Amestri

Il sangue, le ragion, gli ultimi voti,

E i giuramenti miei compio, e difendo?

## SCENA SESTA.

*Megabizo, e detti.*

*Meg.* **A**rtaserse, signor, per me ti prega,

Se a' danni estremi avventurar non vuoi

L'onor di Sparta, e la tua vita, e il figlio,

Di cederlo per poco alle sue brame,

Egli ti giura sua regal parola,

Ghe veglierà sopr'esso, che altrimenti

Più non sappia come frenar del padre

L'impotente furor, l'odio, i sospetti,

Che furibondo insanamente il fanno,

E sor-

E sordo ai prieghi, alle ragion rubello:  
 Ciò mi dicea con sì turbato volto,  
 E con voce d'aneliti sì rotta,  
 Che tutto è da temer, se più si tarda.

*Artab.* E ben t'arrendi ancor?

*Clé.* Sì, che m'arrendo:

A ritrovar corro volando Idaspe,  
 Ed a munirlo de' consigli miei.  
 (Veder giova Artaserse.) (a) A te fra poco  
 Consegnerollo, e perchè Sparta il guarda,  
 De' fidi miei verrà sotto la scorta,  
 Ed io farò che sia difeso altronde.

### SCENA SETTIMA.

*Megabizo, Artabano.*

*Meg.* **E** Mentre ogg'un di te diffida, hai core  
 D'affrontar solo tanti rischj? Io tremo

Per la tua vita ad ogni istante. Serse . . .

*Artab.* Serse, nol vedi? egli è, che trema: ei tardi  
 S'avvede omai che le sue forze ho in mano;  
 Che del suo fiacco, e conturbato regno

Io trassi nerbo, e ardir, ch'ogni suo fido

Gli tolsi, e più non ha chi contrappormi;

E tu il suo diffidar temi, o l'altrui?

Ah ben sei novò nel saper di corte,

Se non iscòpri che son io l'autore

Del vicendevol sospettar d'ognuno:

Io son che gelosie verso ne' cuori,

Io che le menti con dubbiezze infosco,

Perchè incerti tra lor sempre, e discordi

Non mi possan far fronte i miei nemici:

Se

---

(a) *A Megabizo.*

Se il re non mi temesse, io temerei,  
Io temerei, se in me fidasse il greco;  
Ma temendomi Serse, egli pur teme  
Del greco ambasciador, teme d'Idaspe,  
Chè meco vede, o almen sospetta uniti:  
E temendomi il greco, egli pur teme  
Di Serse, che per me gli chiede Idaspe;  
Teme il regio furor, le insidie mie;  
E la discordia lor fa il mio trionfo:  
Voglio che il suo Artaserse il re coroni,  
E a questo scopo ogni disegno io volgo;  
Perchè Clearco così più s'irrita,  
Più l'esercito freme, e freme Susa,  
Che di Dario a favor ardono a gara,  
E con l'odio di tanti io son più forte,  
Per dar l'estremo assalto a Serse, e al figlio.

*Meg.* E come dunque intercessor ti festi  
Perchè Clearco al re cedesse Idaspe?

Se il vero Dario in lui Serse discopre,  
Con lo spartan riconciliarsi ei puote,  
E la concordia loro è tua ruina.

*Artab.* Serse placarsi? Ah lo conosci male:  
Che ai greci ei creda, che s'affidi ai greci  
Il vinto, il fiero, l'implacabil Serse?  
Che Serse un figlio, un successore al trono  
Prenda di man dell'odiata Sparta,  
E che per lei della corona ei privi  
D'infamia copra il prediletto figlio?  
Ma ciò non fia, che palesar l'arcano  
Senza di me non oserà lo stesso  
Clearco mai, nè vorrà Dario esporre  
Senza difesa in man di Serse irato.  
Sai che avverrà? Quel, ch'io sperai, che Serse  
Inferocito da sospetti, e sogni,  
E dall'aspetto dal gatzon presente

Giun-

Giunga... chi sa? Già quella destra è usata  
Al suo sangue, e allor sì la mia vittoria  
E' certa senza più, che alla vendetta  
Sorgerian meco e Susa, e Persia, e Sparta:  
Ecco perchè sì destro, e fermo oprai,  
Perchè il fanciullo in man del re venisse.  
Tu vedi come i varj miei consigli  
Al variar d'ogni successo oppongo:  
Dunque fa cuor, ma veglia attento insieme  
Sull'orme di Clearco, in cui di Sparta  
La sognata virtù scema la fede  
Che aveva in me, tu quanto puoi lo placa,  
E fa che tutto io sappia; ad Artaserse  
Volgi non men l'occhio sagace: intanto  
Io vo a destar in ogni cor più vivo  
L'amor di Dario con l'orror di Serse,  
Gli amici a ragunar, Susa a disporre  
Per aver pronto ajuto, o scampo. Addio.  
*Meg.* Stupendo ardir, che ad ogni passo vede  
Senza temerlo un precipizio aperto.

*Fine dell' Atto Terzo.*

ATTO



# ATTO QUARTO

## SCENA PRIMA.

*Megabizo, Idaspe.*

*Meg.* **I**noltra, non temer, prendi coraggio,  
Idaspe mio, fa miglior volto.

*Idas.* E dove  
Mi guidi? Ohimè! tutto mi fa spavento:  
Il silenzio, e l'orror sono tra questi  
Inabitati, e solitarj luoghi.

*Meg.* Qui dentro non osò mortale alcuno  
Senza incontrarvi una presente morte  
Sino ad ora inoltrar: sempre è l'albergo  
Dei re di Persia inviolato, e sacro,  
Oggi a onorare il successor del trono  
Aperto è sol.

*Idas.* Ma perchè v'entro io dunque?

*Meg.* E non l'udisti da Clearco? Serse  
Ti chiama innanzi a se, da quelle stanze  
Uscirà tosto.

*Idas.* Ed io temer non deggio?  
Oh ciel che non udii di sua ferezza  
A Sparta raccontar, come crudele,  
E a tutti in odio ognor mi fu dipinto;  
Come potrò senza timor mirarlo?  
Che potrò dir!

*Meg.* Pietà mi desti in petto..  
Rammenta i buon consigli, onde Clearco  
T'armò poc' anzi a render Serse umano;  
Studiati di piacergli, umil gli parla,  
Fa d'amarlo, e ch'ei t'ami.

TOMO XIX.

L

*Idas.*

*Idas.* Ah il cor turbato  
Più non ricorda altri consigli.

*Meg.* Ascolto

Romor, ti lascio . . .

*Idas.* Ah non lasciarmi, io solo  
Resto col fiero Serse? Ah ferma.

*Meg.* E questa  
E' la virtù, ch'hai tra spartani appresa?  
Eh via fa cor, non oltraggiar Clearco,  
Presto lo rivedrai, per lui men vado.

## SCENA SECONDA

*Idaspe solo.*

**D**unque ognun m'abbandona, ed allo scampo  
Ogni adito m'è tolto? Ove mi volgo,  
Misero, a cui m'affido? Io raccapriccio  
Solo senza difesa in mezzo a questi  
Silenzj, a questa solitudin muta  
Dal terrore abitata, e dai sepolti.  
Che vuol Serse da me? Che dir gli debbo?  
Oh padre, e come lasciar me potesti  
In tanto rischio? A che i consigli tuoi  
Ponno giovarmi senza te? Con quale  
Volto sì umil, con quai sì dolci modi  
Placar potrò quel sì terribil Serse?  
Già sentirlo mi par, se pur non sento  
Fremite d'ombre, e ceneri commosse  
In quell'orrenda, e lagrimevol tomba.  
Oh Numi, oh Amestri, se il paterno ufficio  
In voi destar può senso di pietade . . .

SCE-

S C E N A   T E R Z A .

*Serse, Idaspe.*

*Sers.*(a) **C**he intesi? ... Amestri egli ricorda? e quelle,

Son quelle, io non m'inganno, le sembianze  
Del veduto fanciullo... Oh cielo, ei dunque  
Sarebbe Dario, il figlio mio sarebbe?

Conturbato mio cor di che diffidi?...

Tacete furie omai, sol pochi istanti

M'accordate di tregua onde il ver sappia...

Avrete sì la vittima, di sangue

Vi sazierò;... ma s'egli fia mio figlio?

No ch'io stesso non giungo a tanto eccesso.

T'appressa, chi se' tu, qual patria avesti,

Qual padre? parla... dimmi.. (ei si confonde,

E non so come io mi confondo seco... )

Non temer no, dimmi, garzon, chi sei?

*Idas.* Idaspe io sono di Clearco figlio.

*Sers.* Idaspe di Clearco? ... onde venisti?

*Idas.* Di Sparta io venni in compagnia del padre.

*Sers.* Ma sempre a Sparta, e con Clearco sempre

Fosti, siccome suo? Narrami il vero, (b)

Sei tu suo figlio?

*Idas.* Oh Dei, sì che lo sono.

Qual dubbio è questo, e risaper nol puoi

Da lui medesimo?

*Sers.* Io vò da te saperlo.

*Idas.* Che posso io dirti? Ei come caro figlio

M'ebbe, m'amò, mi nudrì sempre, e istrusse

Alla

(a) *A parte.*

(b) *Sedendo.*

Alla virtù colla diletta madre.

*Sers.* Tu hai madre? ... il nome suo?

*Idas.* Tespila, e oh quanto  
Misera pianse al mio partir! Ben ella  
Previde i mali miei ... ma d'onde mai  
Questi sospetti, e i minacciosi sguardi  
Onde tremar mi fai? ... Signor, ti giuro,  
Che non ha loco in me colpa, od inganno...  
Io sempre fin ad or fedel mi tenni  
Alla virtù di Sparta, e di Clearco ...  
S'io mento, s'io nulla commisi, o seppi  
Contro di te, sian testimonj i Dei,  
I Dei vendicator dello spergiuro.

*Sers.* Ei mi disarmo, io non resisto a queste  
Voci, che in fondo all'anima mi vanno:  
E qual non più sentita ignota forza  
Mi calma in seno la ferocia antica? ...  
Ma tuo padre egli pur teco è innocente?

*Idas.* Ah perchè no? Giammai non venne manco  
Fede, e virtude in lui, onde fu sempre  
Altrui specchio, ed esempio.

*Sers.* E qui non venne  
Egli a tradirmi?

*Idas.* Oh cielo, e perchè mai?  
Ei mi dicea, che a strigner pace teco  
Sparta l'invia, nè Sparta sa d'inganni.

*Sers.* Ma perchè seco t'ha condotto in Susa?

*Idas.* Per suo conforto, e dell'amor paterno,  
Che senza me star non potea, mi disse;  
Ed oh m'avesse amato egli pur meno,  
Ch'io non sarei con lui ....

*Sers.* Già già son vinto ...  
Tutti i miei dubbj ... e m'assicuri, *Idaspe*,  
Che nulla udisti da Clearco mai  
D'insidie contro me, nulla che possa

Per

Per te turbar il regno mio?

*Idas.* Ma come?

Ti giuro, o re, ch'ei nutre ossequio in core,  
Che sempre in me fede, ed amor nudrìo  
Verso di te, come a fedeli tuoi  
Sudditi si convien.

*Sers.* Sudditi? come? ...

*Idas.* (Ahimè che dissi? ah che il timor mi vinse!)

Sì tuoi sudditi, il sai, ch'ambo persiani  
Siam nati, o re.

*Sers.* Cielo! ... Persiani entrambi? ...

Ed io sperai? ... come ciò fia? ma quando,  
Come Sparta v'accolse, e d'onde il sai?

*Idas.* Oh Dei, perchè ti turbi? ... Io dirò aperto

Quanto n'udii, signor; narra Clearco,  
Che Persia a lui fu patria, che da lei  
Lungi il cacciaro i suoi disastri, e seco  
Me pur bambino ...

*Sers.* E che terrore è il mio? ...

Intendo, intendo, e tu t'ingigli ancora? ...  
Hai tu pur dianzi rammentato il nome  
D'Amestri al mio venir.... Parla....tu dunque,  
Tu sai d'Amestri, è tu l'invochi .... Parla ....

*Idas.* Io non so più che dir .... io mi confondo

Di spavento, e d'orrore a te davanti ....  
Oh re qual ira? ....

*Sers.* Non temer .... no .... segui ....

*Idas.* D'Amestri il nome da Clearco udii,

E del suo cener nella tomba chiuso  
Dall'amor tuo per lei; fu già d'Amestri  
Servo mio padre, e lei perduta altrove  
La sua sciagura, e'l suo dolor lo trasse.

*Sers.* Ah tutto è chiaro, e tu sei Dario adunque,

Ed io debbo morir ....

*Idas.* Deh che mai parli?

oI

Io no Dario non son, chiedi a Clearco,  
Ad Artabano chiedi, essi sapranno  
Darti di Dario indubitata fede.

*Sers.* E tu m'inganni ancor? ..: deh, perchè, figlio,  
Vuoi tu nel sangue mio tinger le mani?...

*Idas.* Che inganni, o re, che sangue? Il mio tu puoi  
Spargere a senno tuo, se frodi ordisco.  
Io te l'offro, signor, ma credi almeno,  
Che come veritier sono innocente...  
Credi, che Dario non son io, che salvo  
Ei fu per Artabano, e in sen di Sparta  
Raccolto un dì quivi nascosto ei vive,  
Me sol Clearco, a me piangendo il disse,  
Me sol nella sua fuga ebbe compagno.

*Sers.* Clearco ti salvò, non Artabano?  
A Sparta è Dario, e tu, tu non se' quello?  
Sei dunque un traditor (1), dunque Clearco  
Ministro è sol della nimica Sparta,  
Macchinator delle spartane frodi,  
E teco insidiator della mia vita ...  
Sì perfidi; su via traggi, e palesa  
Quel ferro omai, ch'io t'ho veduto in mano,  
Disvela omai .... Se no quel sangue infido ....

*Idas.* Io traditor, ed omicida? ... un ferro? ...  
Che ferro, e quando mi vedesti armato? ...  
Certo tua mente, o re, calunnie, e frodi  
Hanno ingombrata ... (2) Eccomi a' piedi tuoi,  
Vedi se ponno queste mani un tanto  
Compier misfatto ... Per gli eterni numi ....

*Sers.* Importuna pietà sordo mi trovi....  
Gli è questi sì, che del mio sangue ha sete;  
Da-

---

(1) *Levasi in piedi.*

(2) *S' inginocchia.*

Dario non è, dunque per man di Sparta,  
 Dunque per lui mi vuol estinto Amestri....  
 La pace adunque, ombra nemica, è questa,  
 Che m'hai fatta sperar sulla tua tomba?...  
 Ahi che pace crudel piena d'orrore,  
 Ond'ardo, e fremo, e alla vendetta anelo  
 Per non morir tradito anco, e deriso ....  
 Chi trattienmi? ... Oye son tue furie usate  
 Troppo lento mio cor? ... Ma se innocente  
 Egli si fosse mai? .. Quale innocenza,  
 Se nel mio sangue di lordarsi agogna? ...  
 Il vidi, è desso, e perchè forse Sparta  
 Io prevenissi, a me mostrollo il fato;  
 (1) Muori fellow ....  
*das.* (2) Soccorso, o Numi.

SCENA QUARTA.

*Artaserse, e detti.*

*Artas.* ARresta,  
 Ferma, che fai? La man tu stendi, o padre,  
 Contro d'un innocente: ogni sospetto  
 Sgombra dal cor, che viene a luce il vero,  
 Sol che tu il voglia; il vero Dario offriti  
 Con testimonj indubitati, e prove  
 Certe di verità senza dimora  
 Clearco vuol, purchè sia salvo il figlio;  
 Frena l'ire, o signor, che omai sicuro  
 D'oc-

(1) *Traendo e alzando il ferro.*

(2) *Fuggendo, e appigliandosi al Mausoleo.*

D'occulte insidie troverai la pace,  
*Sers.* Che ascolto?... E saria ver, che d'improvviso  
 Vegga di speme non fallace un raggio?...  
 Con quel che vidi, e udii tutto confronta ...  
 „ La pace troverai sulla mia tomba,  
 „ Ivi t'aspetto, ivi l'avrai dal figlio.  
 Me infelice (a) a qual fui rischio tremendo?  
 Che insania, che furor? Vindici Dei  
 Avran fin gli odj vostri, e i miei rimorsi? ...  
 Ma dunque Dario, il vero Dario è vivo:  
 Ha dritto al trono, ed io veder lo deggio:  
 Oh figlio, qual fia mai questa mia pace?  
 Tu perdi il soglio, tu sei meco avvolto  
 Figlio di padre reo nel mio delitto,  
 Nella mia pena, ed in tua vece io prendo  
 Il successor dalla nemica Sparta ...  
 E che risolvo? ... O che risolver posso  
 Tra tanti affetti? ... Io chiamerò Clearco.  
 Ma meco stesso ripensar pria debbo  
 A por la mente in opportuna calma,  
 Onde discerna alcun miglior consiglio.

## SCENA QUINTA.

*Idaspe, Artaserse.*

*Idas.* **A**H mio signor, se tu non eri, io senza  
 Vita già mi sarei: deh mi concedi,  
 Che ti bagni di lagrime la destra,  
 E di baci l'imprima. Onde ti venne  
 Sì generosa al cor di me pietade?  
 Ben tu sei degno di regnar, che tanta

In

---

(1) *Getta il ferro.*



In animo real clemenza alberghi;

Qual renderti mercè posso dell'opra?

*Artas.* Giovane, il tuo periglio, il tuo dolore

Dir non saprei quanto in me ponno. E' vero,

Che ad Artabano, e più a Clearco poi

Mallevalor mi fei di tua salvezza;

E ben farmi potea sicuramente,

Poichè ogni rischio a prevenir tuo padre

Dianzi m'avea della promessa armato

Di scoprir Dario al padre mio; ma sento

Sventurato ch'io son le tue sventure

Più che non pensi, e se tu grato sei,

Al tuo benefattor giovar potrai.

*Idasp.* Io gioverti! Ah ti spiega, e vedrai certo.

Se grato io sia: quando la vita ancora,

Che tu m'hai salva, avventurar dovessi;

Parla, tutto son tuo, che per te vivo.

*Artas.* Fa che Clearco sua promessa attenga.

E Dario omai faccia vedere a Serse.

Da ciò pende la pace, anzi la vita

Del padre mio, che tra sì crudeli affanni

Odia la vita stanca, e a morte corre:

Ogni mio ben da ciò dipende; è vero,

Che il regno perderò, ma perdo il padre,

Se ciò non fia, nè però serbo il regno.

*Idasp.* Dario ti toglie, o mio Signor, lo scettro?

E come può, sebben di Sparta alunno,

Esser del trono per virtù più degno?

Persia felice, se in quel Dario ottiene

Un re che ti somigli. Io ti prometto

Di compiacerti, e con Clearco tutta

Per l'opra a far che Dario a noi ne venga:

Eccolo appunto.

## SCENA SESTA.

*Clearco, e detti.*

*Idasp.* **E**ccoti, o padre, il mio  
 Liberator, per cui pietà non fui  
 Per man di Serse trucidato, or vedi  
 Quanto dobbiamo a lui.

*Cie.* Chi avria pensato  
 Tanto furor, tanta barbarie in Serse?  
 A qual punto mai fosti, o figlio mio?  
 Dura necessità, che mi costrinse  
 Ad esporti così! Principe, intendo  
 Qual ti si dee per noi grazia, ed amore;  
 E tu perdona, se la fè giurata  
 Ad Amestri, ed a Sparta oggi mi sforza  
 Del tuo rivale a sostener le parti.

*Artas.* Ah il cruccio mio maggior no non è questo  
 Godo d'averti il figlio salvo, e salva  
 La fè, che di salvarlo io t'impennai;  
 Tu serbami la tua, nulla più bramo,  
 Che placar Serse, e Dario solo il puote.

*Idas.* Togli ogni indugio: chi ti serba un figlio  
 Ben merta, che tu rendagli un fratello:  
 Deh lo compiacci, o padre, io m'offro, io stesso  
 Di rimaner della tua fede ostaggio,  
 Sin che tu Dario riconduca in Susa.

*Artas.* E come in Susa?

*Idas.* Non temer, veloce  
 Andrà Clearco, e a ritornar da Sparta  
 Col real pegno non farà ritardo:  
 In tuo poter io rimarrò frattanto,  
 Perchè Serse di noi viva sicuro.

*Artas.*

*Artas.* Dario da Sparta ricondur? Clearco,  
Questa dunque è tua frode, e tu l'ordisti  
Per campar sol dall'imminente rischio  
Il figlio tuo: così m'avvolgi, e fai  
Ch'io serva a' fini tuoi?

*Cle.* No non t'inganno,  
Non dubbie prove tu n'avrai fra poco:  
Ma vuoi, che Dario a certa morte esponga,  
Mentre tant'ira in cor di Serse avvampa,  
Che poco men non si lordò nel sangue  
D'un mio figlio innocente? Al padre accorri,  
Principe, e tenta d'ammansarlo in guisa,  
Che dia loco a ragion. Quando da lui  
Nulla avrò che temer, di mia promessa  
Io sarò pronto esecutor; tel giuro  
Del sacro uffizio, che sostengo, in nome;  
Credilo a me, che la menzogna abborro.

*Artas.* Gli effetti il proveran. (1) Studiati, amico,  
Di far, che il padre tuo tempo non perda;  
Che Serse è tal da far vendetta atroce  
Degli indugj non men, che delle frodi:  
Di te sento pietà; ma come fui  
Dell'innocenza difensor, non meno  
Esser potrei vendicator dei torti. //

## SCENA SETTIMA.

*Detti, partito Artaserse.*

*Idas.* **E**D Artaserse ancor nemico avremo?  
Che fia, padre, di noi? Deh qual inganno  
Teme

---

(1) *Ad Idaspe.*

Teme da te, perchè r'accusa, e d'onde  
L'acerbità de' non intesi detti?  
Non dicesti che Dario ...

*Cle.* Il ver ti dissi,

E poco andrà che ne sarai convinto.  
Pria favellar con Artabano io deggio,  
Affin di por nel sentier dubbio i passi  
Qual più si può sicuri. Oh caro Idaspe,  
Ben tel dicea che di perfidia è questo  
Il soggiorno fatal. Quale i nemici  
Fede vi troveran, se infidi e falsi  
Io vi trovo gli amici? Or ti rammenta  
I detti miei, che rammentarli è tempo.  
L'onor, la fedeltà, l'amor del giusto,  
L'invitta inviolabile costanza  
Ne' sagri patti, e ne' giurati impegni,  
Sparta a dir tutto, e la virtù spartana  
Or ti raccendi, e ti rafforza in petto.  
Da me l'udisti; alla sperata pace  
Esser pegno tu dei, senza un tal pegno  
Non può Dario ottener quella corona,  
Che gli ha natura destinato, e il cielo:  
Senti tu dell'onor, senti tu in core  
Della giustizia, e del dover tal forza,  
Che al voler degli Dei, di Dario ai dritti  
Meco ardisca immolarti ove fia d'uopo?

*Idas.* Se tu sei meco, la virtù, che in seno  
Tu stesso m'infondesti, usar confido;  
Ma che fia d'Artaserse? Io dovrò dunque  
Vedergli un regno tolto? ...

*Cle.* A lui pur anco  
Giovar potrai, quando sia Dario in trono...  
Veggio Artabano: tu ne va frattanto  
Ai greci nostri, ed a' persiani amici

Re-

Recando avviso di tenersi pronti  
A' cenni miei per la vicina impresa.

SCENA OTTAVA.

*Artabano, Megabizo, Clearco.*

**P**iù non giova tardar, tutti in estremo  
Cle. Periglio siam, se Dario ancor s'asconde;  
Dopo il cimento, a cui l'esposi, omai  
E' temerario il ritentar fortuna:  
Giorato ho di svelar l'arcano a Serse,  
Che i suoi dubbj e terror più non sostiene:  
Artabano risolvi, e la tua fede  
Mi prova alfin con secondarmi all'opra,  
O ch'io, seguane a te danno o ad altrui,  
Senza di te l'assunto impegno adempio.

*Artab.* Quel che tu chiedi ad affrettar s'io venni,  
E s'altra di mia fè prova non brami,  
L'avesti, amico. Sian pur grazie al cielo,  
Che Dario è salvo, e che Artaserse a tempo  
Mi tenne sua parola in sì grand'uopo:  
Nulla più resta che compir con lieto  
Fin l'opra giusta, ed il voler de' Numi:  
Tutto però sinor disposi, e Susa  
Null'altro aspetta a scuotersi che un cenno:  
Già gli amici comun prendono l'arme  
Impazienti di provar l'antica  
Fede ad Amestri, e al suo figliuol giurata:  
Tu corri a confermar l'ardir nell'alme,  
Ch'ardon di render la sua gloria al regno  
Con vendetta fatal.

*Cle.* Frenale, e reggi,  
Perchè l'ardor per la giustizia acceso  
Non divenga furor cieco, e tumulto:  
Spe-

Spero, che senza usar forza dà Serse  
 Ragion s'ottenga, ov'ei la vegga, e intenda:  
 Lieto al vederti per la giusta causa  
 Fido, ed ardente a' nostri amici io volo.

SCENA NONA.

*Megabizo, Artabano.*

*Meg.* **O**gni tuo derto, ogni pensier tuo novo  
 Maraviglia, e viluppo in, sen mi crea.  
 Non è tuo scopo d'irritar Clearco,  
 Susa, gli amici, conducendo Serse  
 A coronar contro lor voglia il figlio?  
 Ma se Dario si svela, ecco placati  
 Gli amici, e Susa, ed il Legato, e Sparta.  
 Serse se non placato almen sospeso,  
 Ed ecco noi tra i lor sospetti, e l'ire  
 Del furibondo re presi, e costretti.

*Artab.* E bene?

*Meg.* E ben? Ma non così gli amiei  
 Sacrificar tu dei. Se tu non temi,  
 O se in te cieca ambizion prevale,  
 Non sì cieco son io, che ad occhi aperti,  
 E senza pro sacrificar mi veglia.

*Artab.* Dunque doveva a' suoi sospetti in preda  
 Lasciar Clearco, onde corresse a Serse  
 Innanzi tempo, e senza noi? Non vedi,  
 Non vedi ch'io, come sinor lo tenni  
 Dal re lontan, tuttor lo tengo a bada,  
 Perchè senza di me passo non mova?

*Meg.* Qual pro, se tardi, o tosto ei pur lo svela?

*Artab.* Poco ch'ei tardi, non avrà più tempo.

*Meg.* Ma chi'l trattien?

*Artab.* Non mi dicesti, amico,  
 Che

Che Artaserse sospetti ha di Clearco,  
Che contro lui ti parlò fosco, e irato?  
Ecco lo scampo..

*Meg.* Io non intendo.

*Artab.* Eppure

Ciò n'assicura. Poichè Dario salvo  
Contra mia speme uscì di man di Serse,  
Ritorni Serse a creder Sparta infida,  
Torni a voler posto Artaserse in trono,  
E con ciò torni ad irritar Clearco,  
E la sedizion per noi disposta.

*Meg.* Come ciò fia, se Dario vivo ei vede?

*Artab.* Nol vegga, e ingannator creda Clearco.

*Meg.* Ma come?

*Artab.* Appena tu mi festi certo

D' Artaserse irritato, e diffidente,  
Che dietro lui da me con oro molto  
Sedotto, e più che mai fervido corse  
Un dì que' greci, che Clearco ha seco;  
A me già noto, e a' miei voler venduto.  
Ei quasi punto da rimorso, e in atti  
I più sembianti a verità gli debbe  
Scoprir, ma sotto alto segreto, come  
Quanto per Dario fan Sparta, e Clearco  
Favola è tutto, e a mio favor rivolto:  
Che l'un chiamai, l'altra con gran promesse,  
Con larghi doni a favorirmi indussi:  
Che il vero Dario non gran tempo è morto,  
Ed ella un nuovo n'ha supposto in vece,  
Per non perdere il frutto di tant'opra.

A testimonio tal come resista

Artaserse già posto in quel sospetto,

E come Serse sol per lui placato

D'opinion non cambierà con lui?

Tu corri intanto, e ad Artaserse il cuore,

Su

Su cui già tanto puoi, con destri modi  
 Conferma in tal pensier. Di me non parla,  
 Che il mio nome potria metter sospetto.

*Meg.* Io vado, e questa omai l'ultima sia  
 Dell'arti tue: mettasi mano all'opra,  
 Che altrimenti non spero altro che danno.

*Artab.* Nulla rimane dopo ciò, che Serse  
 Già impaziente, e più irritato poi  
 Dar vorrà tosto la corona al figlio,  
 Ed a quel punto è ch'io l'attendo, vanne.

### SCENA DECIMA.

*Artabano solo.*

**B**En penetro i tuoi dubbj, anima vile,  
 Ma di tradirmi non avrai già tempo.  
 Prevenir ti saprò ... Di che mi mordi  
 Troppo imbelli mio cor? Pera chiunque  
 Giova col suo perir a' miei disegni.  
 Amicizia, innocenza, amore, e fede  
 Virtù da sciocchi, e nomi vani a un'alma,  
 Che a tentar alte inusitate imprese  
 Sa calpestar quanti nel vulgo ignaro  
 La tema fabbricò fulmini, e Dei,

*Fine dell' Atto Quarto.*

ATTO



# ATTO QUINTO

## SCENA PRIMA

*Clearco, Dario.*

*Cle.* Sì, caro Idaspe, già il momento appressa  
 Che l'alto degli Dei voler si compia.  
 Dario, sì Dario il successor di Serse  
 Starsi non dee più lungamente occulto.  
 Io piansi assai le sue sventure, assai  
 E gli empj, e l'empierà furo impuniti:  
 L'ombra d'Amestri, gli oltraggiati Iddii,  
 La virtù, l'innocenza, i sacri dritti  
 In questo luogo vendicar si denno.  
 Ceneri sacre, venerabil tomba,  
 Tradita Amestri; avrete alfin riposo:  
 Alfin della mia fede offrir vi posso  
 Il già tant'anni sospirato pegno,  
 E tante ch'io per lui pene sostenni,  
 I lunghi error tra piagge ignote, e genti,  
 Il lungo esiglio dalla patria terra,  
 E tra nemiche mura il dubbio asilo,  
 Ah tutto in questo dì dolce mi sembra,  
 Poichè di tanti re salvo è l'erede.  
 (a) Reliquie care, ed adorate spoglie,  
 Ch'una tradita moribonda madre  
 Mi confidò, pur vi discopro, e svolgo  
 Non più a bagnarvi del mio pianto amaro,  
 Ma

---

(a) *Trae una benda, ed una lettera.*

Ma per compirne i giuramenti miei.

*Idas.* Quai nuovi sensi, e quai misterj intendo?  
Padre, che son que' novi oggetti, ond' hai  
Umido il ciglio, e il cor commosso tanto?

*Cle.* Oh Idaspe, chi potria senza dolore  
Queste memorie riveder? Tu stesso  
Giudica tu, se con ragione io piango.  
In questo foglio giunta all' ore estreme  
Con man fiacca, e tremante Amestri ha scritto,  
E questa sua benda regal serbata,  
Qual don paterno, e da' re persi usato,  
Al suo tenero figlio, in un con esso  
Alla mia fede consegnò. Sinora  
Tutto celai d' ogni mortale al guardo,  
Mentre gli Dei d' una profonda notte  
L' arcano mio copriro, e i lor disegni.  
Ma levan alto omai la voce, e grida  
L' ombra d' Amestri in un con lor vendetta,  
Nè a me non lice di tacer più a lungo.  
Su via t' inchina al cenere sacrato,  
E quella tomba, e queste spoglie adora,  
Prendi, le bacia, e riconosci Amestri.

*Idas. (a)* Stringerle appena può la man, cotanto  
Gelar il sangue, e palpar mi sento:

Oh padre, e d' onde ciò, che strane cose?

*Cle.* Lascia, che ancor figlio ti chiami, lascia,  
Che per l' ultima volta ancor ti stringa  
Tra i singhiozzi, e le lagrime inondanti  
Con affetto paterno a questo seno.

Or tempo è, ch' io t' adori: *(b)* ecco un tuo servo.

*Dar.* Oh Dio, sorgi, che fai?

*Cle.*

---

*(a)* Prendendo in mano la benda, e la lettera.

*(b)* S' inginocchia.

*Cle.* Quella tradita,  
Nè vendicata ancor, quella che il foglio,  
E la benda t'invia, quella che giace  
Chiusa in quest'urna, sì quella è tua madre.

*Dar.* Amestri madre mia?

*Cle.* Nè tu mio figlio,  
Ma mio signor, mio re', Dario tu sei.

*Dar.* A te la vita io dunque debbo?

*Cle.* A lei  
La vita, e'l regno, e quanto sei tu devi;  
Ciò feci io sol che il suo voler m'impose.

*Dar.* (Artaserse fratel, Serse m'è padre?)

*Cle.* Sei legittimo, e sol del regno erede,  
Di cui t'investe la natura, e il cielo,  
Sparta per la virtù degno ti rende,  
E per giustizia successor la legge.  
Oggi, o signor, tutto si compie, il cielo  
Agli alti suoi decreti in te pon fine,  
A' quai non resta, che chinare la fronte.  
L'alma conforta, e in regj sensi, e in atti  
Figlio d'Amestri in sì gran dì ti mostra:  
Pensa chi sei, del cor le voci ascolta,  
Che d'esser re, benchè fanciul, t'avvisa.  
Rendimi intanto i sacri pegni, ond'io  
Debbo tra poco usar dinanzi a Serse.  
Intorno a te saran per me disposti  
Co' pochi greci que' persian fedeli  
Alla memoria, e alle ragion materne,  
Che i Numi ci serbar, mentre i nemici,  
I nostri insidiator tutti periro.  
Ci seconda Artabano, e Megabizo,  
La città con l'armata . . . . ogni timore  
Sgombra dal sen, che ad impedir tumulti  
Ed attentati nella reggia, o in Susa  
Prevenuti da me veglian gli amici.

*Dar.*

*Dar.* No, sento in me novo vigor, mi sembra  
 Esser altr' uom, coraggio e ardir mi spira  
 Quella tomba, cred' io, l' ombra materna..  
 M' arrendo a te, tu padre ognor mi sia,  
 Ma d' Artaserse mio fa ti sovvenga....

## S C E N A II.

*Artabano, e detti.*

*Art.* Il re s' appressa, ed ogni cosa è in punto.  
 Teco all' ultima prova eccomi, amico,  
 Pronto a sparger se vuoi tutto il mio sangue:  
 Le regie guardie a' cenni tuoi saranno  
 Con Megabizo: non temer d' inciampo  
 Che tutto è in nostra mano, e sul suo trono  
 Noi faremo tremar Serse medesimo,  
 Se l' ingiustizia sua giugner potesse  
 A negar fede a' tuoi veraci sensi,  
 Ed a frodar del vero erede i dritti.  
 Io non apparirò fuor che al bisogno,  
 Poichè la mia presenza odia il tiranno,  
 Ma sì d' appresso mi terrò in agguato,  
 Che tutto udendo, e provvedendo a tutto  
 A' varj casi ognor pronto m' avrai;  
 Già il crudel esce incontro al suo destino.  
*Clc.* Teco in disparte anche il garzon ritira,  
 Che innanzi tempo comparir non debbe.

## S C E N A III.

con Trono

*Serse, Artaserse, Sattrapi, seguito, e detti.*

*Clo.* **S**e nulla, o re, fede al mio dir, se nullo  
Rispetto al nome di spartan Legato  
Della ragione t'han sin'or convinto;  
Tempo è che tolta ogni dubbiezza al vero  
T'arrènda. Sparta è tal, che degli inganni,  
Come non n'ha mestier, l'uso n'ignora,  
E tal son io, ch'ivi null'altro appresi  
Fuor che virtude, e lealtà. Ben tosto  
Allor che conosciuto appien m'avrai  
Non pur fede ottener, ma grazia spero.  
Felice me, cui ridonarti è dato  
Un già perduto, e per tant'anni pianto  
Regal tuo figlio, il tuo Dario... Ma d'onde  
Cotesto vien tuo minaccioso aspetto,  
Mentre placato ti sperava, e lieto?  
Se qualch'ombra, o signor, pur ti rimane...

*Sers.* Non ombre no, nè vani dubbj ho in mente:  
Or or vedrai qual da me fede ottenga  
La tua virtù, la lealtà di Sparta.  
Io ti conosco assai più che non pensi;  
Ma forse me tu non conosci assai.  
Tempo è che Serse dal suo lungo sonno  
Destisi omai, che i perfidi nemici,  
Gli indegni servi, i traditori occulti,  
E Persia, e Sparta, e Grecia tutta, e il mondo  
Tremi dinanzi a lui, e lo conosca.  
Già t'avrei data la mercè dovuta  
Per opra sì fedel, ma qui vederne

Tu

Tu dei l'esito in prima, onde più certe  
 Ne rechi a Sparta, se potrai, novelle.  
 L'offerta Dario ov'è? La sua presenza  
 Troppo a quest'atto è necessaria.

*Cle. (a)*

Il vedi.

*Sers.* E' questi adunque il regio erede, a cui  
 Ceder deve Artaserse e scettro, e regno.  
 Ei non è più quel tuo creduto figlio,  
 Ma Dario egli è, che sino ad or lontano  
 Sparta occultò per solo amor del giusto,  
 Per fede, e puro zel verso il mio sangue,  
 E a palesarlo quel momento attese,  
 In cui m'eleggo un successor nel regno:  
 A Sparta diasi il degno premio adunque,  
 Al Legato si dia, cedasi il trono,  
 E a far più espressa cession solenne,  
 Presenti i Duci della Persia, e i Grandi  
 Vieni Artaserse, e su quel solio ascendi.

*Cle.* Che pensi, o re, qual cambiamento è questo?

*Sers.* Guardie ... ben tosto i miei pensier saprai?  
 Passò de' dubbj, e degli inganni il tempo:  
 Suo tempo or verità chiede, e vendetta.  
 Sperasti, iniquo, al tuo signor ribelle,  
 Complice d'Artaban, schiavo di Sparta  
 Distor non solo il fulmine sospeso  
 Su l'empio capo de' nimici miei,  
 Che insidie a macchinar t'han qui condotto,  
 Ma Persia tutta impunemente, e Serse  
 Turbar così, che tuo ludibrio io fossi?  
 Tu dunque e Dario tuo, poichè sì'l vuoi,  
 Con Artaban la stessa fine avrete;  
 Guardie....

*Cle.*

---

(a) Guida fuori Dario.

*ele.* M'uccidi, che lo puoi, ma prima  
 Leggi, e conosci le mie frodi appieno. (a)  
 Ravvisi tu questa regale insegna,  
 Che tuo fu dono, e non a ciò serbato?  
 Questa mano ravvisi, onde sovente  
 Or gli umil prieghi, or le querele avesti?  
 Cotali insidie Amestri tua t'invia,  
 Questi è il tuo Dario, e quel suo servo io sono,  
 Che l'ho salvato, il perchè, il quando il sai,  
 Vivi ne son più testimonj in Susa.  
*Ser.* (b) Ohimè... Tradita dal mio sposo io muojo:  
 „ Dal paterno furor Dario si salvi,  
 „ E a miglior tempo si presenti al padre;  
 „ Il regno, e il solio è suo. Fede di lui  
 „ Faran la benda, e queste note ... Amestri“.  
 O fulmine improvviso, oh me convinto!

S C E N A IV.

*Megabizo, e detti.*

*Meg.* Sire, in tumulto è la città. Soldati,  
 Cittadin, plebe, tutti stanno in armi  
 Assediando la reggia d'ogni intorno,  
 E minacciando d'atterrar le porte,  
 Che ratto incontro a' sollevati ho chiuse.  
 Ripeton alto tra minacce, e grida  
 Dario sangue d'Amestri, a Dario il trono.  
 Artabano li guida.

*Sers.* A questo segno  
 Oltraggiato mi vedo, ed avvilito?

A tal

---

(a) *Trae la lettera, e la benda.*

(b) *Aprando la lettera legge.*

A tal son giunto, che in mia reggia cinto  
 D'assedio io sia dalla vil plebe, e astretto  
 Da un traditor a ceder scettro, e regno?  
 Ah veggan gli einpj omai... (a)

*Dar.* Padre... fratello...

*Cle.* Sire t'arresta, che calmar io spero...

*Sers.* Tu in mio favor, che sei di tutto autore?  
 Che mi presenti a suon di guerra un figlio?  
 Debbo fidarmi a te? Quinci non esca (b),  
 Poi sedato il tumulto allor vedremo.

*Dar.* Fratel m'ascolta...

*Artas.* E lasciar posso il padre? (c)

## S C E N A V.

*Clearco, Dario.*

*Cle.* **V**alorosi, il re vostro difendete, (d)  
 Se qualche traditor, se qualche audace  
 Osasse... e tu, signor, senza dimora  
 A quel solio t'accosta, e questa benda  
 Con che Amestri t'adorna, e ti difende,  
 A te dovuta omai ti cingi in fronte, (e)  
 Che se qui dentro il cieco volgo irrompe,  
 Ti riconosca, e ti rispetti; io corro  
 In tuo nome a sedar gli animi; e l'ire,  
 E a provar, se fia d'uopo, al re mia fede.

SCE-

---

(a) *Trae la spada partendo.*

(b) *Alle guardie.*

(c) *Traetta la spada e partendo.*

(d) *A' Soldati.*

(e) *Gli pone la benda in capo.*



S C E N A VI.

*Dario solo.*

**O**h ciel, che vedi in un sol dì quai mali  
M'avvolgon qui, tu mi proteggi, e salva.  
Sebben perchè non provo io stesso al padre  
Mia fede in tal periglio, ah questa spada... (a)

S C E N A S E T T I M A .

*Clearco addolorato, e coperto colle mani il  
volto, e detto.*

**D**ario, ... signor ... figlio di Serse ... appena  
Fui sulle soglie ahimè che vidi! ... Il vedi, (b)  
Qui l'aspettava il suo fatal destino.

S C E N A O T T A V A .

*Entra Serse ferito, e detti.*

**Dar.** **A** Himè che veggio! (c)

O padre, o re, qual mano? ....

**Ser.** (d) Là man d'Amestri, e degli Dei... compiuti

Sono i miei dubbj con la lor vendetta ....

Ecco la pace, che trovar dovea

In un col figlio mio su questa tomba ...

A questo segno in te Dario ravviso ...

(a) Sguainandola un poco, e impugnandola in atto  
di sguainarla.

(b) Verso la scena, onde vien Serse.

(c) Scendendo dal Trono ad incontrarlo.

(d) Appoggiandosi al Mausoleo.

Ti cedo il solio, e nell'eterna pace  
 Vado ad unirmi ad Artaserse mio,  
 Che contro i colpi d'Artaban ribelle  
 Vittima, ahimè, della paterna colpa  
 Difendendomi in van cadde trafitto ...  
 Già vengo meno.

*Dar.* O padre, o re, ti giuro,  
 Che innocenti siam noi dell'empio eccesso,  
 Che da Artabano siam tutti traditi.

## S C E N A N O N A.

*Megabizo, detti.*

*Meg.* **S**Ire, i ribelli ogni furor deposto  
 Confusamente affollansi piangendo  
 Tutti d'intorno ad Artaserse estinto,  
 Volean di Dario sostenere i dritti,  
 Ma non a costo del tuo sangue, ognuno  
 Giura non aver parte in tal delitto,  
 Ognun ne chiama alla vendetta, e ognuno  
 Artabano detesta, ed abbandona;  
 Egli solo vedendosi smarrito,  
 E disperato qua, e là s'aggira  
 Terribile pur anco, e minaccioso;  
 Gli amici tuoi contro lui fermi, e uniti ...  
*Cle.* Tosto v'accorri, ed io sarò con loro. (a)  
*Dar.* Oh padre, ohimè, col sangue mio vorrei  
 L'amor provarvi, e la pietà di figlio.  
 Deh vivi, e regna, ed Artaserse amato  
 In me ritroverai.

*Sers.* Non è più tempo: ...  
 Cessa, mio figlio; il mio dolor più gravi  
 Con la tua fe, di cui degno non sono ...  
 Della morte son degno, e tu il saprai ...

Il

Il momento fatal tanto temuto,  
 E tante volte in questo dì predetto  
 E' giunto alfin: d'un parricidio è giunta  
 La giusta inevitabile vendetta ....  
 Tua madre è vendicata; io son punito. ...  
 Tu regna, e apprendi, che v'ha tai delitti,  
 Che nè morte, nè obbligo sottrar non ponno  
 All'eterna del ciel giustizia ultrice....  
 Vieni, t'accosta, il genitore abbraccia;  
 Tu sia miglior, più sia di me felice...  
 Questa speranza estrema mi consola;  
 Lieto men vò, se per tua man questi occhi  
 L'ultima volta sieno chiusi al giorno...  
 Ah la memoria non odiar del padre,  
 E quella del fratello ama, ed onora.  
 Vendica la sua morte.... ahimè ti lascio  
 Alla perfidia d'Artabano esposto,  
 Di questo sol mi duol....

S C E N A X.

*Artabano in catene, Megabizo, e detti.*

Sers. (a) **M**uojo contento!  
 Son giusti i Numi... o caro figlio... addio.  
 Cle. Egli passò. Tu la tua doglia accheta,  
 Signor, che almeno vendicarlo puoi  
 Col sangue del suo perfido omicida.  
 Dar. Ohimè, che appena ho conosciuto il padre,  
 Ed il fratello, entrambi io perdo, e solo  
 Misero in vita, e in tanti guai rimaugo:  
 Oh

---

(a) *Guardando verso la Scena.*

Oh Dei, che tutto innanzi agli occhj avete,  
Deh vi caglia di me! Fido Clearco,  
Co' tuoi consigli il mio dolor sostieni.

*Cle.* Da giustizia, e pietà comincia il regno,  
Vendetta, e tomba da te Serse aspetta.

*Dar.* Le care spoglie ad onorar n' andiamo,  
Ed a placarne insiem l' ombre oltraggiate.  
Tra le vittime, e il funebre compianto  
Del perfido Artaban si versi il sangue.

*Artab.* Morrò; ma ti rapii padre, e fratello:  
In Grecia spero: ella compir può l' opra  
Tutta struggendo l' odiosa stirpe.

Altri il colpo farà, ch' io ti serbava,  
E che serbato in van (a)... debbo a me stesso.  
Regna pur su quel trono a me dovuto,  
Ma teco in vece mia sempre, ed al fianco  
Persiane invidie, e tradimenti greci

Con Megabizo, e con Clearco avrai. (b)

*Meg.* Io co' tuoi fidi il fei prigionio io stesso,  
Ed egli di mia fe pegno ti sia.

*Cle.* Tu sia re giusto, e Grecia insidia invano;  
Sparta ti trovi ognor grato, ed amico,  
E nella pace, che farai, costante;  
T' ami la Persia, e coll' amor de' tuoi  
Del par fian vinti i perfidi, e i nemici,  
Le trame occulte, ed il furore aperto.

*Dar.* Faccianlo i Dei, e la placata Amestri  
Sul trono, che mi diè, teco mi regga.

*Fine del quinto, ed ultimo Atto.*

---

(a) *Trae per ferirsi il pugnale, ed è arrestato.*

(b) *Parte tra le guardie.*

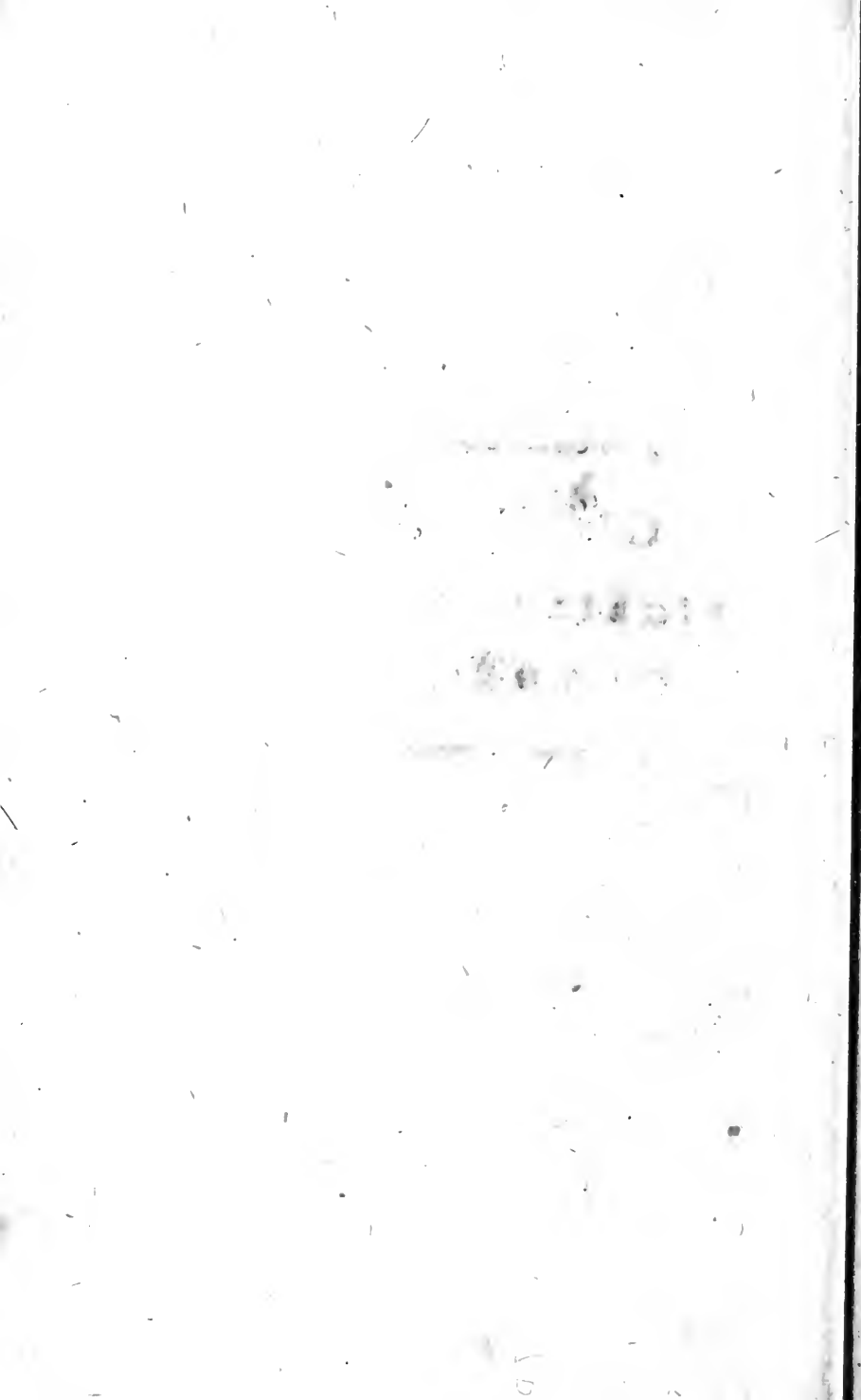


GIONATA

FIGLIO DI SAULE

TRAGEDIA.





## ARGOMENTO.

**S**AULE re d'Israello temendo non forse i soldati suoi per l'amor della preda venissero trattenuti dall'inseguire i filistei già vinti, e fuggiaschi, giurò la morte di chiunque, il quale innanzi sera avesse alcuna cosa mangiato. Questo incauto giuramento produsse la celebre disavventura di Gionata, e quell'altrettanto celebre detto: *Gustavi paullulum mellis, & ecce morior* Reg. 14. che tutto forma il soggetto della tragedia. Intorno a ciò non fa mestieri dichiarar quelle cose, che prima ignorando lo spettatore ne vien poscia dalla tragedia medesima istrutto con più piacere. Pur nondimeno affinchè questo proemio, che l'uso dimanda, non sembri fatto per nulla, eccovi alcun pensier dell'autore.

L'azione del Gionata è nel genere delle semplici, e sì lo è, che forse nessuno, o certo pochissimi hanno intrapreso di farne una vera, e compiuta tragedia. E di vero può far ma-

vavi-

*raviglia , che un tanto eroe a tanto infortunio per sì lieve colpa condotto non abbia messo voglia a parecchj poeti di farlo comparir su la scena . Ma questa maraviglia dileguasi , come alcuno si faccia ad esaminare la cosa , e pongasi in animo di trattenere , e di passionare i difficili spettatori per lo corso di cinque atti con un' azione oltre a qualunque altra semplicissima : e perchè tale la storia ce la presenta , e perchè , sacra com' essa è , non istarebbe bene d'aggiungervi quelle finzioni , di che le profane storie talvolta si possono convenevolmente adornare , Ma la bella passione , che in tanta semplicità vi s' incontra , può d' altra parte incoraggiare a far del Gionata il soggetto d' una tragedia . Certamente presi a maneggiar di proposito , e a dipingere vivamente i varj affetti , che in tanta sciagura a un tal figlio convengonsi , e ad un tal padre trovar dovrebbero la via del cuore , e dovrebbero commoverlo con quel piacere , che in così fatti poemi è richiesto singolarmente .*

*Per la venerazion poi , che vuolsi avere a' sacri libri grandissima , quasi nessuna libertà*



*tà si è voluta prender l'autore. I personaggi, che compariscono nel teatro, e gli stessi loro caratteri sono della Scrittura, e solamente o nel verisimile, o nella testimonianza autorevole degl'interpreti il personaggio d'Abiele, e alcune qualità si fondano d'Abinadabbo; il che vuolsi intendere di qualche altra circostanza, che potranno gli spettatori di per se medesimi ravvisare.*



## PERSONAGGI.

GIONATA.

SAULE.

SAMUELE.

ABNERO.

ABINADABBO.

ABIELE.

*La scena è nel palagio reale di Ajalon, Città della tribù di Beniamino.*

# ATTO PRIMO

## SCENA PRIMA.

*Saule, Abiele.*

*Sau.* **Q**uesto, Abiele, è il dì, che tutta alfine  
Vedrà de' filistei spenta la schiatta;  
E la memoria, e il nome. Io son già fermo  
Quest'oggi di seguir sino all'estremo  
Della vittoria il favorevol corso:  
Anco poc' ore a riparar le forze  
Per lo lungo digiun; per la battaglia;  
Per la strage consunte a' miei concedo:  
In sul meriggio rivedrammi il sole  
Premier colle vittrici aste le spalle  
Dell'inimico filisteo, che scampo  
Spera fuggendo, ma lo spera invano.

*Abi.* Così fortuna egual secondi ognora  
Il tuo sommo valor, monarca invito,  
Che nel prim'anno del tuo regno, e in questo  
Sol giorno hai fatte sì sublimi imprese,  
Che qual è nome più famoso oscuri.  
Con poca mano, e disarmata hai vinte  
Immense schiere, e il tuo possente braccio ...

*Sau.* Guerrier, non m'adular. Ben so, che nulla  
Il mio braccio; e il valor puote al trionfo.  
Non io fui quel, che le profane genti  
Dispersi, e vinsi, ma colui cui stanno  
Pronte su l'ali le vittorie a fianco  
L'alto d'Isacco, e di Giacobbe Iddio.  
Quel Dio, che me dal pastoral ricetto  
Chiamò a regnar sul popol d'Israello.

*Ei*

Ei d'umile pastor d'armenti, e gregge  
Trionfator de' filistei m'ha fatto.  
Quegli, ch'io non so come, allorchè cinti  
Da tant'oste nemica a Gabaa intorno  
Stavam qual greggia dellè fiere in preda,  
Il giovinetto mio figlio trascinò  
A incominciar la memoranda impresa,  
E femmi re vittorioso, e a un tempo  
Più d'ogni padre fortunato, e chiaro.  
Ma non ancor del mio diletto figlio  
Gionata non hai tu novella? Ancora  
Non fe' ritorno? Impaziente io sono  
Di rivederlo, e rivedere in lui  
La mia gioja, il mio amor, la gloria mia.

*Abi.* Di lui, Sire, non so, che sol nell'alte  
Cime de' monti all'apparir del sole  
Col suo fido compagno il vidi, o certo  
Lui mi parve veder, che i faticosi  
Passi affrettando ai fuggitivi appresso  
Era lor sopra con la spada in alto.

*Sau.* Oh Dio, che il caldo giovanile ardore  
Della vittoria trasportar lo puote  
Oltra il dovere, ed ai perigli esporlo  
Nella vittoria ancor spesso funesti!  
Ahi! che improvviso rivoltar la fronte  
Può una squadra nemica, e lui già stanco  
Senza schermo opportuno, senza difesa  
A forza superare, e i danni suoi  
Tutti nel sangue vendicar d'un solo.  
Tosto una banda di guerrieri eletti  
Gli sproni appresso, e 'l riconduca a noi.

*Abi.* Il sommo duce Abnero a noi ne viene,  
Egli di questo sarà forse istrutto.

## SCENA SECONDA.

*Abnero, Detti.*

*Abn.* **H**O tutti, o Sire, i tuoi comandi empinti:  
Le nostre genti prendono riposo  
Securamente, e la diurna fame  
Saziano a gara gli avidi soldati.  
Gli han tuoi divieti sì tenuti a freno,  
Le minaccie di morte, il giuramento,  
Ch'alcun, per quant'io n'abbia cerco, in tempo  
Della battaglia non osò alle labbra.  
Cibo appressare. Immensa è poi la preda  
Dell'armi, delle spoglie, e de' prigionieri.  
In somma ....

*Sau.* Ma di Gionata?

*Abn.* Or or giunse  
Con esso il figlio mio, ma tanta incontro  
Turba gli mosse di soldati, come,  
L'hanno veduto comparir da lunge,  
Ch'egli n'è cinto. Ognun veder lo vuole,  
Ognun l'ammira, e gli fa plauso intorno,  
Talchè di duce a me sol resta il nome.  
Chi ne loda il valor, chi l'aria, e gli atti,  
E'l portamento; altri dimanda, ed altri  
Narra la cosa in varj modi. Tutti  
Per lui fan voti, e te felice, e lieto  
E padre, e re per sì gran figlio appella.

*Sau.* Grazie ne sieno a te, che un tanto figlio,  
Signor, mi desti, e tal lo rendi. Oh almeno,  
Oh fosse almeno il ciel placato, e questi  
Favor, quest'aura di seconde cose  
M'annunziasse il perdon del mio delitto;  
Se non per me, per questo figlio io spero,  
E per

E per i meriti suoi, che la corona  
 Già vacillante mi si fermi in fronte.  
 Forse il profeta ad atterrirmi solo  
 Mi fe' l'alta minaccia. Or ecco il figlio.  
 Abner, ti torna al campo, e fa che tutte  
 Si tengan pronte a' cenni miei le squadre  
 Per inseguire i fuggitivi, e farne  
 L'ultimo scempio, e tu Abiele il segui,  
 Che come in pronto il tutto sia m'annunzi.

### SCENA TERZA.

*Gionata, Abinadabbo, Saule.*

*Sau.* **D**unque pur ti vegg'io, diletto figlio,  
 Salvo non pur, ma glorioso, e prode,  
 Del fier nemico vincitor, del regno  
 Difesa, e gloria, di me gioja, e onore.  
 Lascia, ch'io sfoghi in un paterno amplesso  
 L'alta letizia, che non cape in seno.

*Gio.* Ben più d'ogni vittoria, o dolce padre  
 E mio signor, mi fa superbo, e lieto  
 Il rivederti, e il riconoscer questi  
 Segni dell'amor tuo. A te sì debbe  
 Appresso il Dio del cielo ogni mio vanto;  
 Che quanto io sono, e quanto io feci, appresi  
 Dalla virtute, e dal paterno esempio.  
 Poscia nel forte Abinadabbo, o padre,  
 Un vincitor de' filistei ravvisa,  
 Un dolce amico, ed un fedel compagno  
 Indivisibil d'ogni mia fortuna.

*Sau.* Piacemi, che sì grato anco ti mostri.  
 A te non men che al padre tuo vedere,  
 Giovine, farò, che non indarno a noi  
 Vi stringe il sangue, e più quei rari meriti

*On-*

Onde al mio soglio tanto onor s'aggiunge.

*Abin.* S'io di servirti, alto monarca, ottenga,  
Nè mi diparta dal suo fianco mai  
L'invitto figlio tuo, d'altro non curo  
Premio qual siasi, e di ciò sol son pago.

*Sau.* Madite, o figli, e come in tanto rischio  
Porvi voi soli? Come soli un tanto  
Terror spirar nel filisteo superbo?  
Qual via, qual modo, qual opraste inganno?  
Chi consigliovvi, chi guidovvi?

*Gio.* Iddio;  
Che mentre a Gabba impaziente io stava,  
Al rimirar l'insultator nimico  
Predare i campi, e noi qual mandra vile  
Schernir, dall'alto mi spirò vendetta;  
Nè mi tenne il veder le schiere immense,  
Qual lungo al mare la minuta sabbia,  
Onde di carri, di cavalli, e fanti  
Tutte ingombrava il filisteo le spiagge:  
Perchè pensava, che quel Dio, che ai nostri  
Padri già Madian, e Amalec diè in preda;  
Quel, che per mano d'una donna imbellè  
Sisara oppresse, e Canaan fe' tristo.  
Potea non meno in duo garzon del suo  
Poter far pompa; quindi al mio fedele  
Abinadabbo il mio consiglio aprii:  
Abinadabbo, io dissi, Iddio mi sforza  
A seguir quel, ch'io penso, e ch'ei m'inspira.  
Un desiderio ardente il cor m'invoglia  
D'uscire al campo, e far contra i nemici  
Un qualche degno, e memorabil fatto;  
Tu vedi là come securi insieme  
E minacciosi i filistei si stanno,  
Noi n'abbiam troppo scorno, ed io son fermo  
Di vendicarci: or in qual modo ascolta.

Se all' accostarei al campo ostil ci grida  
D' aspettarlo il nimico, o che a noi venga,  
Lasciam l' impresa; Iddio con noi non fora;  
Ma se l' udiamo con amari insulti  
Noi beffeggiando provocare all' armi,  
Andiam sicuri, andiam, che certo vinti  
Li vuol quel Dio; che in me ragiona. Allora  
Rompeva appena l' ancor dubbio lume  
Della prim' alba in ciel: noi tostamente  
La via prendemmo verso il monte, appunto  
Fra i duo dirupi Sene, e Boses; ambo  
Interpicando su l' alpestre fianco  
Con piedi e mani alfin giungemmo presso  
Alle prime vigilie, e tosto udiamo:  
Ecco gli ebrei dalle lor tane usciti,  
Su, su, venite . . . Superare il vallo,  
La spada sguainar, ferire; uccidere  
Fu un punto solo; in poco spazio a venti  
Morder femmo la terra, allora alquanti  
Ch' eran d' intorno da timor compresi  
Diersi a fuggir gridando, ai gridi loro  
Sonò la valle, e lo spavento corse  
Per tutto il campo; sotto ai nostri colpi  
Cadeano intanto i vil nemici, quali  
Sotto la falce al mietitor le biade,  
Urli strida terror morte per tutto,  
Onde accecati, e da furore invasi  
L' un contra l' altro si volgeano il ferro,  
E crescevan la strage. Infìn ch' io vidi  
Apparir lunge, ed ondeggiare all' aria  
Le gloriose insegne, onde tu, o padre,  
La sconfitta compiesti, e la vittoria.  
*Sau.* No, la vittoria non è ancor compiuta  
Sinchè un sol filisteo vivo rimanga;  
Il ciel ne vuol l' eccidio estremo, e voi  
A ster-



A sterminarli v'apprestate meco  
 All'appressar della vicina notte  
 Sinchè la tema l'inimico incalza :  
 Poi di solenne sacrificio a Dio  
 Grati saremo, e d'olocausti eletti,  
 Al qual per pompa d'Israel più bella  
 Colla regal famiglia, e colla corte  
 Sarà presente la reina ancora,  
 E delle glorie del suo figlio a parte :  
 A Gabaa già per lei mandai, nè troppo ...

## S C E N A I V.

*Abiele, Detti.*

*Abi.* Sire, alle soglie del palagio il cocchio  
 Regal t'attende, sotto l'armi tutte  
 Sono ai voleri tuoi pronte le squadre,  
 Anzi nel volto di ciascun sfavilla  
 Un bellicoso ardir, che chieder sembra  
 Novo conflitto, e l'ultima vendetta.  
*Sau.* Dunque n'andiamo, e pria che cada il sole,  
 De' filistei non resti avanzo in terra.

## S C E N A V.

*Samuele, Detti.*

*Sam.* Ferma, o re, dove vai?  
*Sau.* Alla battaglia.  
*Sam.* Chi'l consiglia?  
*Sau.* L'ardor de'miei soldati.  
*Sam.* Ma in chi t'affidi?  
*Sau.* Nella mia vittoria  
 E nel terror del filisteo.

*Sam.*

*Sam.*

Ma Dio?

*Sau.* Dio distrutto lo vuol.*Sam.*

Dunque non anco

Dai passati tuoi casi istrutto sei?

Ancor non sai, che il tuo Signor ti diede  
 L'oracol santo ognor d'appresso, e l'arca,  
 E'l sommo sacerdote, e'l suo profeta  
 Perchè chiaro ti fosse il suo volere  
 Senza cui ben non si comincia mai,  
 Nè mai buon fine han le mortali imprese?  
 Ahi Saule, Saul?

*Sau.*

Deh Samuele

Non t'adirar, ben mi ricorda ancora  
 Quanto mi voglia ubbidiente Iddio,  
 Ma la risposta, ch'io già n'ebbi al primo  
 Muover dell'armi, e l'incostante ognora  
 Volger della fortuna aveami addotto,  
 Sinchè il favor n'avea, di condur tosto  
 L'incominciata mia vittoria a fine.

*Sam.* Forse correvi al tuo periglio estremo,  
 Onde provar se la fortuna, o il caso  
 E' quel, che l'armi tue seconda. Or vanne,  
 Com'è de'santi sacerdoti avviso,  
 All'oracol di Dio, quivi saprai  
 Qual tu debba sperare oggi successo.  
 Gionata, meco ti rimani, io deggio  
 A solo a solo favellarti alquanto.

## S C E N A - V I.

*Samuele, Gionata.*

*Sam.* **B**en duolmi assai, o principe, o del regno  
 Speranza un tempo, e mio conforto, e cura  
 Sin dagli anni tuoi primi, in questo giorno  
 A te

A te venirne annunziator funesto ;  
Sebben funesto esser non può l'annunzio ,  
Che per voler di quel Signor ti reco ,  
Che i mali ancora in nostro ben rivolge .  
Or questo è il tempo , in che alla mente degni  
Del tuo sangue real pensier richiami ,  
E ripigliando i generosi sensi  
Onde l'etate giovanile , e tutti  
Gli eguali avanzi , il mio parlare ascolta .

*Gio.* Ma di quai mali apportator ne vieni ,  
Ch'io debba , o padre , paventar cotanto ?

*Sam.* Sinora , o figlio , innanzi a Dio tu fosti  
Delle sue dolci compiacenze obbietto .  
La tua religione , il puro zelo ,  
Gl'innocenti costumi agli occhj suoi  
Piacquero sì , che la delizia , e il primo  
Onor di tutto ti rendè Israello :  
Egli ti scelse per oprar stupendo  
Inaudito prodigio , e in fresca etate  
D'immense squadre , e di superba gente  
Trionfator , e domator ti feo .  
Or come in mezzo ai benefizj suoi ,  
E in questa stessa tua vittoria obbligo  
Di lui ti prese , e dispiacergli osasti ?

*Gio.* Misero , qual fec'io delitto mai  
Onde incontrar del mio Signor lo sdegno ?

*Sam.* Che festi ? E come ti svanì di mente  
Ciò , che , molt'ore non ha ancor , t'avvenne  
Nel trapassar di quell'antica selva  
In cui seguivi il filisteo fuggiasco ?  
Dimmi che festi tu ?

*Gio.* Schietto dirollo ,  
Mentre pel bosca i filistei seguiva ,  
Ebbi veduto pel terreno intorno  
Scorrer di mele liquidi ruscelli ,

Che

Che giù largo scendea dall' alte piante.  
Io che sì stanco mi sentia, che appena  
Reggere omai più non poteami in piede,  
E la vista smarria, stesa la canna  
Del fresco mel l' estrema cima intinsi;  
Gustailo appena, che mi udii da fianco  
Gridar, che fai, da un mio soldato, e allora,  
Nè prima mi fu noto il gran divieto,  
Che alle sue genti avevail padre imposto;  
Ma che peccai con ciò, che nulla innanzi  
Ebbi contezza del real comando,  
Ed aver non potea lunge dal campo,  
E sempre, com' io fui, da che nel cielo  
Questo giorno comparve, insino ad ora  
Nell' armi chiuso, e fra i nimici avvolto?  
*Sam.* Sì, ma perchè poi ti lasciasti, o figlio,  
Vincer dall' ira sì, che contra il tuo  
Re rivolgesti, contra il tuo buon padre,  
Querele amare, e i suoi consigli osassi  
Arditamente condannar davanti  
La soldatesca, e il volgo vil, che troppo  
A inferocire, e ad imitarti inchina?  
*Gio.* Questo non nego io già; troppo, è ver, troppo  
Seguii l' ardor, che mi s' accese in petto,  
E mentre tratto fuor di me medesimo  
Dal fervido desio della vittoria  
Temei, che questa non venisse meno  
Per lo digiuno, onde anelanti, e tarde  
Traean le squadre con gran pena il fianco,  
Io reo mi feci del paterno oltraggio.  
Or lo conosco, che l' insano ardore  
Mi lascia in calma, e alla ragion dà loco:  
Pur mi conforta, che il delitto mio  
In che un fervido zel pur tanta ha parte,  
A quel ch' io vidi, al genitore è ascoso,  
E l'

E 'l violato giuramento ignora.

*Sam.* Ma quel, cui nulla è ascoso, e nulla ignora,  
Il tutto vide, ed egli a te m' invia,  
Perchè del suo voler certo ti faccia:  
Ascolta lui: Gionata, dice Dio,  
Tu se' vittorioso, ma cotesta  
Vittoria tua col tuo fallir macchiasti,  
E superando il tuo nemico, a un tempo  
Tu malaccorto all'ira tua cedesti.  
Dunque della vittoria non godrai,  
E mentre ogn'altro per te fia giulivo,  
Tu da' tuoi danni, e d' amarezza oppresso  
Nel trionfo comun sarai dolente.

A molto non andrà, che del tuo fallo,  
E dello sdegno mio senta gli effetti.

*Gio.* Ma qual del mio Signor fia la vendetta,  
E qual la pena all'error mio prescritta?

*Sam.* Di più non ti so dir, principe. Iddio  
Di questo solo messagger mi fece,  
Nè più gli piacque scoprirmi, il resto  
A se serbollo, e nell'eterna mente  
L'impenetrabil suo consiglio ei chiude,  
Sinchè, qual suole, a miglior tempo forse  
Per lo tuo meglio me' ne faccia istrutto.  
Ma qual che siasi il suo voler, che certo  
Giusto, e pietoso in un medesimo tempo,  
E del tuo error men grave fia, tu intanto  
Ad ogni evento il forte cor prepara.

*Gio.* Io che per lui fui valoroso, e prode  
Contra i nemici suoi, sarò non meno  
I suoi gastighi a sofferrir costante;  
Ma perchè assai più della sua vendetta  
Lo sdegno suo, e 'l mio fallir mi grava;  
Per questo almen tu, padre, Iddio mi placa.

*Sam.* Non ricuso ciò far, principe, addio.

SCE-

## S C E N A . VII.

*Samuele solo.*

**O**di sorte miglior degna virtute!  
Deh tu, Signor, che la conosci, e scorgi  
Ora dall' alto, se pur anco in mezzo  
Alla collera tua pierade ha loco,  
Benigno volgi al popol tuo lo sguardo,  
E non lasciar, che d' Israello pera  
Tanta speranza, e tanta gloria a un tempo.

*Fine dell' Atto Primo.*

## ATTO SECONDO

## SCENA PRIMA.

*Abnero, Abiele.*

*Abn.* Qui lontan dalla turba, e dal tumulto  
 Solo ti trassi, e occultamente, amico,  
 Per teco disfogar l'acerba cura;  
 E l'aspra doglia, che nel cor mi siede.  
 Mentre Saule a consultare è inteso  
 I decreti del cielo, a cercar vengo  
 All'alma afflitta refrigerio, e pace;  
 A te però che d'ogni mio pensiero  
 Sempre a parte chiamai, non fia che il core  
 Nell'uopo mio maggior tenga nascoso.  
 Io corro a morte, amico; e se l'affanno,  
 Ch'entro mi rode, e più sempre s'inaspra,  
 Non disacerbi, come suoli, e sani,  
 Cader vedrammi al mio dolore in preda.

*Abi.* E tu, signor, di me, della mia fede  
 Ancor tardi ad usar? Deh ti conforta,  
 E la cagion del tuo dolor mi svela.  
 S'anco Abiele io son, farò ben tosto  
 Te d'ogni pena libero, e disgombro,  
 S'anche la vita altrui, s'anche la mia  
 Sacrificar per tua salvezza io debba.  
 Ma qual fia mai questo crudele affanno?

*Abn.* Il più crudel che in uman core alligni:  
 Un rabbioso dolore, un fier sospetto,  
 Un geloso timore . . . In fine, amico,  
 Son

Son costretto odiar chi pur m'è caro,  
 Chi mi persegue, e che fuggir non posso,  
 Che non posso oltraggiar benchè m'oltraggi  
 Insino a farmi di furor satollo.

*Abi.* Obblii dunque così quanto ad ognialtro  
 Per la possanza, per lo sangue, e il grado  
 Nella corte, nel regno, e qui sovrasti?  
 Ma se ciò sai, di cui paventi, e temi?

*Abn.* Non rimembrarmi questa gloria, e questi  
 Inutil fregi miei anzi odiosi,  
 Onde danno maggior s'aggiunge al danno.  
 Se il mio nemico della regia stirpe,  
 Del mio sangue non fosse, e caro infino  
 A me medesimo, tu ben dì, d'alcuno  
 A temer non avrei, ma contra a questi  
 Dimmi, Abiel, chi mi farà difesa?  
 Infìn Gionata è quel, che sì m'offende.

*Abi.* Che dì tu mai?

*Abn.* Tu vuoi ch'io rinovelli  
 Disperato dolor che il cor mi preme.  
 Ben sai, che un tempo di Saul mi dolsi,  
 E nodrii dentro al core odio, e dispetto,  
 Quando per lui le mie speranze io vidi  
 Restar deluse, e la fervente brama  
 Di cinger la corona d'Israello:  
 L'ire infiammaro i duri modi, ed aspri,  
 Ch'ei seco trasse dalla sua capanna;  
 E più l'alma superba per natura  
 Non rade volte un suo congiunto offese,  
 Un condottier d'eserciti, un Abnero.  
 Pur sai, ch'io tacqui ... Deh perchè dovea  
 Seco a miei danni congiurare il figlio,  
 E vincer tutta infìn la mia virtute?  
 Sin da quel dì, che Gionata fu ardito  
 Col suo piccol drappel di dare assalto

Alle



Alle mura di Gabaa , ed espugnarla ,  
Sentii nascermi in seno il fiero verme  
Che sì mi rode , ed i festosi plausi ,  
Le lodi de' soldati , e la paterna  
Gioja , che in volto di Saule apparve ,  
Mi crebbe il mal . Che non fec'io meschino  
Allor , che non tentai , sicchè in sul primo  
Sorgere del mio dispetto io lo vincessi ?  
E forse al fin vinto l'avrei , se questo  
Giorno funesto non veniva , in cui  
Quanto del mio rival la gloria , e 'l fasto ,  
In me tanto più crebbe il mio tormento .  
Io il vidi io stesso dalle genti mie ,  
Dalle mie genti d'ogn'intorno cinto  
Infra le grida militari , e i viva ,  
Che ferivano il cielo , altero , e franco  
Di me medesimo trionfar , del mio  
Depresso onore adorno farsi , e bello ;  
Tal che tutto l'onor della vittoria ,  
Tutto il trionfo egli m'usurpa , e toglie :  
Ma che dich'io l'onor ? Il grado istesso  
Giunge a rapirmi , perchè a lui d'appresso  
Di duce un'ombra , e un nome vano io sono .  
Questa , amico , quest'è l'acuta spina  
Che mi sta fissa in mezzo al cor , nè tregua  
Mi lascia aver giammai , questa , di cui  
Fermato avea di non far cenno , e ancora  
Al rimembrarne l'animo rifugge .  
Pur s'egli è mio destin , che vinto alfine  
Io ne sia , mi sarà conforto almeno  
Che tu m'abbia pietade , e mi compiangi .  
*Abi.* Non pietà solo , non inutil lai  
Da me chiedi , signor , or d'altro è tempo  
Che di femminei affetti ; e van compianto .  
Se teco a parte dell'offese io fui ,  
Tomo XIX. O Sarà

Sarò non men della vendetta a parte.  
 E' noto assai quanti dal dì, ch' io posi  
 In dispregio alle turbe, ed in ischernò  
 A tuo favore il novo re, sostenni  
 Oltraggi, quante ingiurie, quanti torti,  
 E di mille miei mali un non rammento.  
 Ma giunta è l' ora forse ... In me confida,  
 Io saprò del tuo mal tosto sanarti,  
 Sol che a me lasci il tuo potere in mano:  
 Nè molto non andrà, che fuor di pena  
 Sarai tratto per me, ma ti rammenta ...

*Abn.* T'arresta, anco non sai la più dolente  
 Parte del crudo affanno. Ho viva ancora  
 Qualche scintilla dell' amore antico,  
 Che pur di sue virtùdi in cor mi nacque,  
 E le voci del sangue ancora ascolto;  
 Anzi il mio figlio ancor mi fa contrasto:  
 Tu sai ch' entrambi un solo amor congiunge,  
 Un sol voler, e vincer debbo entrambi.

*Abi.* Ma pur se tu non vuoi vittima in fine  
 Cader di te medesmo, e del tuo affanno,  
 Queste scintille d' importuno amore,  
 E le voci del sangue a vincer s' hanno,  
 E que' che il vulgo timido sovente  
 Rimorsi appella, e son di debil alme  
 Vane paure, e femminili inganni.  
 Altrimenti sei qual cervo ferito,  
 Che l'erbe invano, ei paschi, e l' ombre, e'l fonte  
 Cercando vada, se confitta al fianco  
 Ha la saetta, che a morir lo sforza.

*Abn.* Ma che far posso, o deggio?

*Abi.* Ti riposa  
 Sopra di me. Tentar da prima è d' uopo  
 Gli animi, e i sensi de' supremi duci,  
 Che già mal soffron di veder superbo  
 Gio-

S E C O N D O. 211

Gionata andar dell'usurato onore.  
 Poi con bell'arte, e con accorto modo  
 Abinadabbo gli torrem dal fianco;  
 Così contra lui sol ... Ma qui s'appressa  
 Il tuo nemico, via di qua n'andiamo,  
 Ove il consiglio mio ti scopra a pieno.

S C E N A    I I.

*Gionata solo.*

**E** Abnero ancor mi fugge? Ahi! qual funesto  
 Destino è il mio? Io vado errando incerto,  
 Nè alcun ridir mi sa qual dia risposta  
 L'oracol santo, ond'io risappia omai  
 Di che sperar, di che temer mi deggia.  
 Ahimè! di me che fia? Oh in quale stato  
 Oggi la madre mia vedrammi, e quanto  
 Da quel diverso, che poc'anzi io fui!

S C E N A    I I I.

*Gionata, Abinadabbo.*

*Abin.* **A**lfin ti trovo pur, di re ne giva  
 In traccia appunto, o mio signore; io sono  
 Impaziente di saper quai cose  
 Il profeta ti disse: egli all'aspetto  
 Nulla di lieto prometteva, e in core  
 Timor destommi. Risaputo ha forse  
 Del violato giuramento ... Ma  
 Perchè tu altrove ti rivolgi, e nieghi  
 Al tuo servo fedel non pur risposta,  
 Ma uno sguardo pur anco?

*Gio.*

*Gio.* Oh troppo fido,  
 E d'altri, ch'io non son, più degno amico;  
 Oh Abinadabbo! Il tuo Gionata, quello  
 Sì caro un tempo, e glorioso amico,  
 Quel compagno tuo dolce, egli non è  
 Già più quello d'un tempo, Assai felici  
 Fummo noi fino ad ora; or è d'entrambi  
 Ogni gloria caduta; alle vittorie,  
 Ai trionfi, ch'ognor viderci insieme,  
 Alla dolcezza degli allegri giorni  
 Or succede periglio, orrore, e lutto.

*Ab'n.* Oh Dio! Ma come? Ahi che crudel ferita  
 M'apri nel cor, e d'onde mai sì nuovo  
 Improvviso infortunio, onde? Deh narra.

*Gio.* Che posso io dirti? Dal profeta santo  
 Rimproverarmi il mio delitto udii,  
 E d'oscure, e terribili minacce  
 Gravarlo sì, che in questo giorno istesso  
 Tutto temer degg'io. Pur contro a tutto  
 Io m'era armato di fortezza il petto,  
 Onde soffrire ogni castigo in pace;  
 Ma negar non poss'io, che acerba guerra  
 Mi muove in seno il ripensar qual pianto  
 Costar io debba ai genitori amanti,  
 E quanta doglia a te, diletto amico.  
 Pur mi conforta, che se meco ai lieti  
 Tempi felici, e alle vittorie fosti,  
 Non sarai no del mio periglio a parte.

*Abin.* Ed hai tu cor di trapassarmi il petto  
 Con questi detti? Adunque nell'impresie  
 Di momento, e d'onor teo mi vuoi,  
 Gionata, sempre, e poscia ne' perigli  
 Or così mi rifiuti, e te poss'io  
 Solo lasciare in mezzo alla procella?  
 A me non diè questi pensieri il sangue,

Ne

Nè questi tu dell'amicizia o santo  
Inviolabil nodo . Io cotal saggio  
Non t'ho dato di me teco seguendo  
Con intrepido cor ogni fortuna .

Questo mio cor è spregiatore anch'egli  
D'ogni periglio, e questa vita estima  
Per tanto amico degnamente spesa .

Ma pur come puot'egli il giusto, il saggio  
Samuel farti così gran delitto

D'un lieve error, ch'ignoravamo entrambi?

*Gio.* Nol chiamar lieve, poichè a Dio dispiace.

*Abin.* Come ciò sai?

*Gio.* Da Samuele istesso,  
I cui detti, e pensieri il ciel governa .

*Abin.* Dunque tu vuoi, che il ciel condanni, e  
voglia

Punir severamente anco una colpa,

Che pur colpa non è, poichè sol rea

Ne fu la mano, ed innocente il core .

Eh non temere, o se temer pur vuoi,

Che anch'io l'alto profeta onoro, e temo,

Almen l'oracol del Signore attendi,

Che i nostri dubbj, come suol, rischiari .

Ecco appunto Saule, alfin sarai

Pur tu tratto d'inganno; rassererai

Omai la fronte, e me consola, e allegra .

## S C E N A IV.

*Saule, detti .*

*Gio.* **E**bben padre, e signor quale n'apporti  
Risposta al fine da l'oracol santo?

Noi per udirla qui ci siam ridotti .

*Sau.* O figlio, o figli, alla battaglia indarno

Noi

Noi ci apprestiamo, i nostri danni antichi  
In questo giorno non avran più fine.  
Il ciel, che in prima a noi propizio il fece  
All'impeto piegar delle nostre armi,  
Vuol nella fuga il filisteo sicuro.  
Or è contrario a noi. Poichè il profeta  
Di chieder ricordommi a Dio consiglio,  
Tosto recaimi al santuario, e innanzi  
Al tabernacol santo unile, e chino  
Chiesi, com'è fra noi rito solenne,  
Chiesi al Signor se 'l filisteo dovessi  
Nella fuga inseguir, se in grado avea  
D'abbandonarlo al nostro ferro in preda.  
Stetti tacito, attento, e desioso  
L'oracolo aspettando, ond'egli sempre  
D'onorar si compiacque i prieghi miei.  
Ma qual rimasi allor, che dell'usata  
Celeste voce in luogo un alto orrendo  
Silenzio tenne la cortina, e l'arca?  
Stupii, mi raggricciai, muto divenni,  
E il cor compunto sollevando al cielo  
Piansi, pregai, e dimandai mercede;  
Ma tutto invano. Invano i sacerdoti  
Meco unirsi pregando, invan gl'incensi  
Fumar d'intorno, e gli olocausti invano  
Furon più volte al sacro altare offerti.  
Certo sdegnato è Dio. Qualche delitto  
S'è commesso tra noi, e il mio divieto  
Col giuramento è violato. O figlio  
Tu non saresti già . . .

*Abin.*

E come, o sire?

A re Gionata forse unqua s'è mostro  
Dispregiatore del voler paterno?  
Sempre al suo fianco insino ad ora io fui,  
E se fede mi dai, certo ti rendo,

Che

Che di tanto peccato ei non è reo .

*Sau.* Or sieno lodi al ciel , che almen s'io deggio  
Versar del sangue il verserò d'altrui . ,  
L'amor paterno , che mai sempre teme ,  
Del figlio in prima dubitar mi fece ,  
E paventar per lui , nè so qual nuova ,  
E inusitata mi destò nell'alma  
Improvvisa paura . Or pago io sono ,  
E con sicuro cor strette ricerche  
Del colpevol farò , su cui la pena  
Dovuta tosto cada , onde si torni ,  
Sinch'egli è tempo , immantinenti all'armi .  
Voi pronti vi tenete . Ecco il profeta .  
Per lui mandai poc'anzi , a fin che aperta  
Del silenzio div'in sia la cagione .

## S C E N A V .

*Samuele Detti .*

**L'**Incauto amore , Abinadabbo , affrena ,  
Se amaro frutto da cotal radice  
Non vuoi cogliere alfin ; troppo già troppo  
Seguendo il molle , e vano affetto errasti ,  
Onde al giovin tuo cor doglia , e tormento  
Più che non pensi s'apparecchia . Il forte  
Animo , o figlio , omai richiama , e spirti  
Di questo tempo , e ancor di te più degni .  
Tu , Gionata , qual dianzi io ti conobbi  
Ti serba ognor , ed a qual uopo t'abbia  
Così a serbar conoscerai tra poco .  
Ambo n'andate innanzi a Dio frattanto ,  
Onde ogni forza , ogni virtù discende ,  
E me qui solo con Saul lasciate .

## S C E N A VI.

*Saule, Samuele.*

*Sau.* **O** Padre, o Samuele, or di consiglio,  
 E di conforto, ch'io n'ho duopo; all'alma  
 Combattuta mi sii largo; e cortese.  
 Un non so quale orror sento le vene  
 Cercarmi, e il cor. Questo divini silenzio  
 Inusitato mi spaventa, e un certo  
 Presentimento d'infelice caso  
 Mi desta in petto. Io son quasi pentito  
 Del giuramento, onde chiunque osasse  
 Disubbidirmi; minacciai di morte.  
 Forse il divieto, e il giuramento in grado  
 Iddio non ebbe? O pur così gli piacque,  
 Che il trasgressor voglia punito; e l'ira,  
 Che or ci palesa, allor deponga, e calmi?  
 Ma se ciò fia, tristo colui, ch'è reo  
 Di tal delitto. Io giuro al grande Iddio  
 Salvator d'Israel, che s'anco ei fosse  
 Gionata stesso, sarà tratto a morte;  
 Sebben non ho di che temer di lui,  
 Che Abinadabbo, e più la sua virtù  
 Dell'innocenza sua certo mi fanno;  
 Ma chicch'egli si sia, di nuovo io giuro...

*Sam.* Ai giuramenti omai pon modo, e freno:  
 Troppo giurasti ancor quando il soverchio,  
 E malaccorto ardor della vittoria  
 Chi si cibava a maledir t'addusse;  
 Che le vite de' tuoi; e l'innocente  
 Sangue, e forse il più puro non dovevi  
 Per sì lieve cagion porre a tal rischio.  
 Iddio a tuo costo ti vuol fare istrutto

A non



A non seguit sì follemente il cieco ,  
E temerario ardor , che ai giuramenti  
Spinger ti suole , e che al regal tuo stato  
Mal si convien ; poichè de' tuoi la vita  
E' a Dio dinanzi preziosa , e sacra .  
Però sappi , ch'è irato : a' preghi tuoi  
L'oracolo di Dio nega risposta ,  
Perchè il giurato tuo divieto incauto  
Un innocente nell'errore ha tratto .  
Tu lo discopri , e 'l giuramento adempi :  
Così fia d'ambi vendicato Iddio ,  
E tu risposta allor n'avrai .

*Sau.*

Chi fia

Il colpevole , o padre ? Abinadabbo  
Forse , cui grave , e minaccioso in atto  
Rampognasti poc' anzi ? Ei fora meglio  
Tosto saperlo , onde il nemico ancora  
Fuggiasco , e oppresso dal terror s'insegua .  
Tu , che lo puoi , ne lo disvela .

*Sami.*

Iddio

Di ciò mi fa divieto . E' suo volere  
Che l'antico costume in ciò si segua ,  
E dall'urna ministra delle sorti  
Il reo si tragga nell'aperta luce .  
Ma ti sovvenga , che le sorti , e l'urna ,  
Non la fortuna , e non il caso incerto ,  
Ma il consiglio di Dio governa , e regge ,  
Sicchè la mano riconosca d'onde ,  
Qual ch'ella sia , verrà l'alta sentenza .

*Sau.* Per te stesso , o profeta , il suo comando  
Empiuto sia ; tu il popolo raguna ,  
Tu all'opra intendi , e in questo loco istesso  
Dell'evento m'invia tosto l'avviso .  
Io frattanto n'andrò davanti l'arca  
Ad implorar dal ciel pietate , e lume .

Me-

Meco saranno i sacerdoti, e 'l sacro  
Stuol de' ministri, che hanno l'arca in cura;  
Anzi farò che in questa parte, e in quella  
Sieno disposti, ed a pregar raccolti  
Tutti di Levi i giovanetti figli,  
Che nell'albergo del Signor si stanno  
Del santuario suo crescendo all'ombra.  
Iddio talor dell'ira sua nel mezzo  
Dall'umile pregar degli innocenti  
Più volentieri disarmar si lascia.

*Fine dell' Atto Secondo.*



*Di piccioli Leviti.*

O di Levi gentil giovin drappello,  
O speme d'Israello  
Di che temi? ove sei?  
Odi gl'inviti miei:  
Se in ciel s' udranno i nostri preghi ardenti,  
Su le penne de' venti  
Scenderà del Signor pronta, e veloce  
La desiata voce.

Deh s'intenda, omai s'intenda  
L'altr'oracolo divino,  
E ne' nostri cor discenda,  
Come suol nel bel mattino  
La gentil rugiada eletta  
Distillar su l'arsa erbetta.

Verdi valli ognor seconde,  
Fortunato, e fertil piano,  
Care al ciel dilette sponde  
Dell'antico mio Giordano,  
Quando mai da voi, deh quando  
Se n' andranno gli empj in bando?

O Signor le stelle ardenti  
Fanno in ciel di te parole,  
Di te per le vie lucenti  
Parla ognor l'aurora, e il sole;  
L'aquilone, e la procella  
Di te all'onda, e al mar favella.  
Deh s'intenda ec.

AT-

## ATTO TERZO

## SCENA PRIMA.

*Saule, Abiele.*

*Sau.* **P**resso è il fatal momento, in cui  
l'annunzio

Qui mi verrà della sentenza acerba.

Oh come stranamente un freddo gelo

Mi corre dentro l'ossa, e via più sempre

Trema, e palpita il cor; nè so per cui!

Sebbene a che vincer mi lascio ancora

Da un van timor d'immaginato danno,

Se Gionata è pur salvo, ed innocente?

Eh muoja il reo, che per la morte altrui

Tanto affanno ad un re mal si conviene.

*Abi.* Eccoti Abnero, che l'annunzio af reca.

## SCENA II.

*Abnero, detti.*

*Sau.* **E** ben, che porti, Abnero?

*Abn.* Samuele

A te, sire, m'invia, ma di tal nuova

Apportator, che mio mal grado io vengo.

*Sau.* Oh ciel? Che sarà mai?

*Abn.* Poichè nell'urna

Ebbe i nomi riposti, onde la sorte

Infra l'armata, e la regal famiglia

Deciso avrebbe, al ciel gli occhi levando

Pregò il profeta, che il voler divino

Fos-

Fosse a conforto d'Israello aperto.  
 Stavano attenti, timidi, e tremanti  
 Gli animi, e il vulgo; allor la sacra mano  
 All'urna ei stese, e fuor ne trasse, oh cielo!  
 Del re il nome, e di Gionata. Un terrore,  
 Una doglia, un pallor si sparse a un tratto  
 Sopra ogni fronte. Samuel di novo  
 Tra 'l padre, e il figlio a giudicar s'accinse.  
 Ed ecco .... Io nol dirò, ma tu non fosti  
 Quel che le sorti condannaro, e l'urna.

*Sau.* Gionata dunque? Oh Dio!

*Abn.* Sopra di lui

Cadde la sorte, che a morir lo danna.

*Sau.* Intesi, Abnero, intesi. Al resto io debbo

Pensar con agio. Tu frattanto un fido

E presto messenger tosto n'invia

Alla reina incontro, e un mio le rechi

Comandamento espresso, che rimanga,

E ch'oggi più sacrificar non lice;

Il rimanente egli nasconda, e raccia.

Così libero a me fia quel consiglio

Seguir, che più convien, vanne, e ciò adempi.

### S C E N A    I I I.

*Saule, Abiele.*

*Sau.* **A**hi sciagura crudel! Dunque così  
 D'uno in un altro abisso mi travolgi,  
 E così mi deludi, e mi confondi?  
 Questa è la mia vittoria, e qui dovea  
 Lo sperato trionfo addurmi al fine?  
 Oh patria! oh Israello! a questo prezzo  
 Dunque tuo re m'hai fatto? Or che mi cale  
 Di scettro, e regno, se mi togli un figlio?  
Ren-

Rendimi il figlio, e tienti scettrò, e regno...  
 Perchè mi scelse infra mill'altri il cielo  
 Al periglioso sconosciuto incarco,  
 E un cor paterno mi lasciò nel petto?  
 E se la forza de' vulgari affanni  
 Sentir doveva, perchè re mi fece? ....  
 Ecco dove mirar l'aspre minacce  
 Dell'irato profeta .... Ecco la pena  
 Inaspettata del delitto mio:  
 Sebben qual può sì grave esser delitto,  
 Di cui questa non sia pena più grave? ....  
 Perdona, o ciel, perchè de' tuoi rigori  
 Un paterno dolor parla, e si lagna ....  
 Già ben non so quel ch'io mi pensi, o dica ....  
 Almen potessi al mio dolore il freno  
 Libero abbandonar nel mio disastro.  
 Ma perchè io sia misero appien, quest'anco,  
 Questa importuna mia grandezza il vieta.  
*Abi.* Anzi, o mio re, poichè siam soli, è tempo  
 Di lasciar tutto al lagrimare il corso.  
 Sospira, e piangi a tuo talento, io sono  
 A te compagno nel dolor, nel pianto.  
 Così l'amore appagherai, così  
 La tua grandezza, e la tua gloria insieme,  
 Che la morte da te chieggon del figlio,  
 Salvo avran poscia tutto il-lor diritto.  
*San.* Tu pensi dunque, che non v'abbia scampo,  
 Nè Gionata sottrar possa da morte?  
*Abi.* Pur troppo, o re, che manifesto io veggo,  
 Che il ciel crudele, e dispietato ognora  
 Ti perseguita, e insulta, e non fia mai  
 Se non col sangue tuo satollo, e pago.  
*Sau.* Ohimè!  
*Abi.* Ma, o re, se i tuoi sospiri intendo,  
 Invan tu tenti di salvarlo. Hai contro  
 Un

Un troppo formidabile nemico.  
Sperar puoi tu, che Samuel si taccia,  
E il cielo, e se soffra apparir bugiardo  
Senza accusar te stesso? Tu pur sai  
Quanto egli è fier, che della sua fierezza  
Vuol sempre a parte il cielo, e che per nulla  
La corte, e il campo di querele assorda.

*Sau.* Taci, Abiele, e se doglioso io sono,  
Sia la mia doglia almen doglia innocente.  
Non già del ciel, nè del profeta io temo,  
Che quantunque severi, ambo son giusti,  
Di me medesimo io temo, anzi già sento  
Destarsi in questo cor duo tai nemici,  
Che non so, come alla lor forza oppormi.  
Se padre io son, re sono ancora, e quindi  
Se amor m'intenerisce, e mi ritira,  
Quinci il regale onor m'invita, e sprona  
Ad impugnare il ferro parricida.  
Ahi che guerra crudel! già più non reggo;  
Convien che meco io mi consigli. Andiamo  
Che muover di leggieri a questa volta  
Gionata puote, che non sa qual fine  
Abbian le sorti, ed il giudizio avuto.  
Tropo mi fora un tal incontro amaro,  
Nè frenar mi saprei. Tu vanne intanto,  
E con Abnero d'esplorar t'adopra  
Le voci, e i sensi, che sul caso acerbo  
Van tra le schiere; ed a me tosto entrambi  
Vi rendete; io n'andrò ... Deh che vegg'io?  
Ohimè fuggiam ...

## S C E N A IV.

*Saule, Gionata.*

- P**erchè, padre, mi fuggi?  
 Padre, t'arresta, al tuo Gionata ancora  
 Neghi un paterno tuo guardo pietoso?  
 Dunque ancor tanto del divin silenzio  
 Affanno prendi, e non è ver che Iddio  
 Tosto di dubbio, come udii, trarranne?  
 Dall'arca, ov'io pur nel pregai, mi vengo.
- Sau.* ( Oh Dio! egli l'ignora. )
- Gio.* E ancor non degni  
 Del paterno sembiante il figlio tuo?  
 Nè mi favelli?
- Sau.* ( Ahi senza voce io fossi ! )
- Gio.* Deh frena un dolor tanto. Iddio è pietoso,  
 No, non temer: l'oracolo ben tosto  
 Darà risposta.
- Sau.* Meglio fia, ch'ei taccia.
- Gio.* Ma il tuo dolor non scemerà, s'ei tace.
- Sau.* Più rosto di, che crescerà, se parla.
- Gio.* Dunque impuniti i tuoi nemici andranno?
- Sau.* A noi funesta sol fia la vittoria.
- Gio.* Come? Nè pur vuoi dunque il sacrificio  
 Più celebrar nella vicina notte?
- Sau.* Deh non parlar di sacrificio, o figlio!
- Gio.* Dunque di quello non mi vuoi tu a parte?
- Sau.* Ahi troppo ci sarai!
- Gio.* Quai volgi enigmi?
- Sau.* ( Io parlo, o taccio? ) Oh Gionata, o  
 mio figlio ...
- Gio.* Segui, e dichiara alfin.

*Sau.*



*Sau.* Non posso, addio.

*Gio.* Deh ferma, o padre, e non mi lascia in tanto  
Crudele ambascia, per l'amor paterno (a)  
Ten priego, per la mia diletta madre,  
Per quella, ch'io per te sempre nodrii,  
Riverenza, ed amor, parla, e palesa.

*Sau.* Gionata, sorgi. Da me pur fia meglio  
Infin, che non d'altrui tu lo risappia:  
Dunque il successo ignori, o figlio?

*Gio.* Io nulla  
Padre non so, che quinci dipartito  
Innanzi a Dio, come il profeta impose,  
Con esso andai l'amico, insin che novo  
Romor nel campo udito Abinadabbo  
A discoprirne la cagion spedii,  
Ed io qua venni intanto.

*Sau.* O figlio mio!  
Oh non più figlio: è congiurato il cielo  
Ai nostri danni, e in te punita ei vuole  
La colpa, ahimè! di cui sol reo son io;  
Così le sorti han giudicato, e l'urna.

*Gio.* Qual pena debbo sostener?

*Sau.* Ah figlio  
Come a te sopravvivere potrò mai?

*Gio.* Dunque la morte?

*Sau.* Oh mio Gionata, ignoro  
Per qual destino il ciel crucciato vuole  
Te condannato, ma te pur condanna  
In questo giorno.

*Gio.* E qual sì grave colpa?

*Sau.* Anz'io da te del tuo delitto io chieggo.

Fi-

---

a) S'inginocchiava.

Figlio che festi mai?

*Gio.* Ohimè! che m'era  
Il tuo divieto, e il giuramento ignoto,  
Onde inseguendo i filistei nel bosco  
Da lunga inedia, e languidezza oppresso  
Due stille sol di colto mel gustai,  
Ecco il mio fallo; e per sì poco io muojo?

S C E N A V.

*Abinadabbo, Detti.*

*Abin.* **E** Fia pur ver ciò che nel campo intesi?  
Che il tuo figlio, mio re, che te, mio caro  
Gionata, a morte condannar le sorti?

*Gio.* Troppo egli è vero, amico.

*Sau.* Oh Abinadabbo!

Ecco a qual fine, a qual misero fine  
Il tuo mal consigliato amor n'addusse.  
Il tuo mentir mi fe' giurar di novo  
Del colpevol la morte, e via più stretto  
M'ha del legame, che discior vorrei.

*Abin.* E come, o re? Nè io mentii, nè novo  
Nodo ti stringe a divenire ingiusto,  
Che certo ingiusta la sentenza fora  
Onde dannar volessi un innocente.  
Gionata non è reo, che Iddio riguarda,  
Giustissimo, ch'egli è la mente, e il core.  
Onde l'umano adoperar misura.

*Sau.* Volontieri ti scuso, e vorrei anco  
Esser da queste tue ragion convinto.  
Ma troppo me l'esperienza istrusse  
A temer del Signor l'ira, e lo sdegno.  
Oh non avessi io mai giurato, e mai  
Total divieto non avessi imposto!

Pur-

Pur se ancor qualche speime, e qualche scampo  
All'innocenza rimanesse aperto,  
Figli, il profeta a interrogar n'andate,  
E ad espugnarlo se possibil fia.  
Poscia ei ne venga a me del suo consiglio  
A farmi accorto, e del voler del cielo.  
Ecco i miei fidi ... Va ... prega ... chi sa?

## S C E N A V I.

*Saul, Abnero, Abiele.*

*Abn.* Già lunge, o sire, dalle nostre tende  
E' il messenger, che alla reina incontro  
Su presto corridor mosse sì tosto,  
Che tu il comando me ne desti.

*Sau.* Almeno,  
Se pure è scritto in ciel, che il figlio pera,  
Io dovrò sol pugnar contra me stesso.  
Tropo, ohimè! troppo fora alla materna  
Pietade, al pianto, ed al furor far guerra.  
Ma tu, Abiel, quai scopristi affetti,  
Quai nel popol pensier? Se alla clemenza  
Inchinassi, e al perdon, credi tu forse,  
Che rumor ne sorgesse, oppur del mio  
Cor, del paterno affetto entrano a parte?

*Abi.* Indarno, o sire, al vulgo vil t'affidi,  
Che più dell'onde mobile, e incostante  
Ad ogni vento trasportar si lascia.  
Sebben pareva, che l'improvviso caso  
Di Gionata pietade avesse desta,  
E tumulto, e terror sparso per tutto  
N'era al principio, or che sedati alquanto  
Gli animi sono, e all'util lor rivolti,  
Nul-

Nullo pensier di lui par che gli punga;  
 Anzi per voglia della ricca preda,  
 Che perseguedo il filisteo si spera,  
 S'ode un bisbiglio, un querulo rumore  
 Correndo gir tra l'inquietà turba,  
 Cui par che troppo la fatal sentenza  
 A cader sopra il reo lenta ne venga.

*Sau.* Ahi! gente iniqua, che sì tosto obblia  
 Quanto debba a colui, che sol principio  
 Fu d'ogni lor vittoria, e senza cui  
 Saria pur anco sotto Gabaa oppressa  
 Dal vil timor; che impallidir la fea.  
 Ma se gl'ingrati il beneficio, e i meriti  
 Sprezzan così del figlio mio, mia cura  
 Sarà l'averli in altrettanto pregio,  
 Quanto prezzati men sono d'altrui.  
 Il sol paterno amor poco potea  
 Per sua salvezza, ma irritato, e punto  
 Da così nera sconoscenza, e folle  
 Sarà men lento a ritardar quel colpo,  
 Che il vulgo insano d'affrettar si pensa.  
 Abnero . . .

*Abn.* Sire.

*Sau.* Ma che far pens'io?  
 Io potrò forse quel, che in cielo è fisso,  
 Impedir mai? Misero! a quai contrasti  
 Dei prepararti, ed a che guerra acerba?  
 Qual vittima a lui neghi? I sacerdoti,  
 Le squadre, e l'inflessibile profeta  
 La chiede, e vuole, e più che tutti insieme,  
 La grandezza real la vuole, e chiede.  
 Ed io, che re degli altri son, sarei  
 Meno che ogn'altro generoso, e forte?  
 Come potrò colla corona in fronte

Al

Al popolo mostrarmi, a cui non seppi  
 Dar questo di reale animo esempio?  
 Chi presterammi omaggio? Or ceda il sangue,  
 Ceda l'amore alla grandezza mia;  
 Gionata muoja, se dal ciel si vuole;  
 Io mostrerò, che non indarno Iddio  
 A regger scettro, ed a portar corona  
 D'infra tutto Israel me solo elesse.  
 Muoja .... Ma sento risvegliarsi ancora  
 Altri nemici, e non men forti in petto.  
 Dunque potrò padre inumano, e crudo  
 Un innocente, e virtuoso figlio  
 Per sì lieve cagion dannare a morte?  
 E poi chi sostener, chi far contrasto  
 Può ad una donna, ad una madre amante?  
 Oh Dio! che l'alma da contrarii affetti  
 Or quinci, or quindi risospinta ondeggia,  
 E pace aver non sa! Miei fidi, è d'uopo  
 Che di render procuri al cor la calma,  
 E per me solo meditando io vada  
 Qual prender deggia, o rifiutar consiglio.  
 Abnero, a me con Samuel ti rendi  
 Quinci a non molto. Nella vostra fede  
 Ripongo, amici, le mie cure intanto.

## S C E N A V I I.

*Abnero, Abiele.*

*Abi.* **E**cco omai tutto al voler nostro arride.  
 I tuoi nemici istessi ecco in tua mano  
 Metton quell'arme, onde sien vinti, e domi.

Il ciel medesimo, che dal vulgo sciocco  
 Gli umani casi temperar si crede,  
 In tuo favor è dichiarato, e quelle  
 Insidie, che a fatica, e con periglio  
 Condotta avrian la nostra impresa a fine,  
 Esso seconda, e a compimento adduce.  
 Or trionfa, signor, che a morte vedi  
 Condotta infine il tuo nemico, or godi  
 Che la tua gloria, ed il supremo onore  
 Senza rival ti godrai tutto in pace.  
 Sì godi, e pensa .... Ma ti vegg'io pure  
 Con mesta fronte, e di dolor coperta?  
 Temi tu forse, ch'egli scampo trovi  
 Dalla mortal sentenza?

*Abn.*

Anzi ch'io temo  
 E raccapriccio al ripensare, amico,  
 Ch'ella s'adempie. Ahimè! goder non posso  
 Nè so della sua morte, e tutta io sento  
 Di non so quale orror l'alma turbarsi.  
 Non anco avvezzo ai gran delitti io sono,  
 Nè di tanto furor m'empie il mio sdegno,  
 Che senza doglia, anzi con gioja io miri  
 Saul tradito, ed il mio sangue sparso.  
 Come poss'io sì generoso, e forte  
 Garzon reale, ed innocente in preda  
 Abbandonar di cruda morte ingiusta?  
 Come del figlio sostener la doglia,  
 La virtute, l'amor, la fede, il pianto?  
 Ah la crudel mia gelosia piuttosto  
 Io vincerò con ogni sforzo, o almeno  
 Se dal dolor, se dal furore oppresso  
 E vinto, e morto io son, morirò innocente.

*Abi.* Ti muori adunque, poichè sì ti piace,  
 Signor, la morte, io non resisto; vanne,  
 Tra l'ombre va deriso, e invendicato;

La-

Lascia pur la vittoria al tuo nemico;  
Egli trionfi, e dall'amor paterno,  
Che tanto già per sua salvezza è ardente,  
Sia ritolto al destin, che lo condanna.  
Egli di gloria ognor n'andrà più adorno,  
Egli il comando, ed il favor godrassi  
Dell'armata, del regno, e della corte;  
Per lui saranno i trionfali onori,  
E le vittorie, e i plausi, e più feroce,  
E più superbo andrà dopo il periglio;  
Mentre negletto, e dispregiato, e solo  
In braccio al tuo dolor tu ti starai,  
Ed il suo fasto col tuo van cordoglio,  
Colla tua morte renderai contento.  
Io rimarrommi al suo furore esposto,  
O non curato giacerò nel vulgo  
Degl'ignobil soldati, io che sperava  
Di giunger teco a sì diversa meta;  
Ma non io sosterrò cotanta infamia,  
Saprò ben io o vendicarmi, o almeno  
Mercè di questa man, di questo ferro  
Incontrar morte più onorata, e chiara.  
Questa fia la mercè, che alla mia fede,  
E a lunghi miei servigj era serbata.  
*Abn.* Oh. Abiele! ma chi può sanarmi  
Del rimorso crudel, che mi divora?  
E come senza calpestare i dritti  
Della natura, e l'innocenza, e il sangue,  
Alla sua morte consentir, poss'io?  
*Abi.* Sì, che le sorti l'han dannato indarno,  
Ed il possente Samuele, e il campo  
Contra di lui per me commosso, a morte  
Lo ritorrà, poichè tu n'hai pietade.  
*Abn.* Ti placa, amico, e al mio dolor perdona;  
Sol che tu cosa mi consigli, e imponga,  
Cui

Cui la natura non ripugni, e il sangue,  
Tutt'io farò, che della gloria mia,  
E della vita ancor mi cale.

*Abi.*

E quando  
Autor ti fui di parricidio, ed opra  
Così crudel, che la natura offenda?  
Che altro fa d'uopo omai, se non il corso  
Delle cose seguir, che per se stesso  
Liberò ti farà del tuo nemico?  
Non vedi tu come Satile è astretto  
Di condannare a certa morte il figlio?

*Abn.* Ma s'ei pur ceda, e per amor sia volto  
A liberarlo, che far deggio allora?

Come all'interna mia pugna proveggo?

*Abi.* Non temer, che in Saul gran forza ognora  
Ebbe amor di regnare, amor di gloria,  
E poi la cupidigia de' soldati,  
L'autorità di Samuele, e infine  
La lontananza della madre insieme  
Cospiran contro lui. Pur s'egli avvenga  
Che 'l re resista, il mio consiglio abbraccia.  
Ei, come udisti, qui ti vuol fra poco  
Con Samuel, s'io ben m'avviso, ei certo  
D'ambi il consiglio chiederà, tu allora  
Alla tua vita, all'onor tuo provvedi.  
Con arte, e con ragion lo persuadi  
Di rendere alle leggi il lor diritto;  
Gli rammenta l'onor, che quindi a lui,  
Ed al suo regno ne verrà, timore  
Del ribellante esercito gl'infondi,  
E la religion del giuramento,  
Le sorti, la salute d'Israello,  
E il divino volere anco ricorda.  
Ma sì che nulla dalle tue parole  
L'accorto vecchio Samuel non pesa



Il tuo pensiero discoprir, che forse  
Tutto il nostro adoprar n' andrebbe a vuoto.  
D' Abinadabbo non temer, che tosto  
Il pianto asciugherà, quando nel grado  
Sottentrerà del suo perduto amico.  
Il giovanile amor dura qual suole  
Neve recente, che dilegua appena  
Di novella fortuna il primo raggio,  
Ed il primo calor giunge a toccarla.  
*Abn.* Andianne. Oh ciel! di tutto io temo, e parmi  
Qui non esser sicuro, tu pur segui  
De' tuoi consigli a farmi istrutto, ond' io  
Di questi armato, o 'l mio nemico opprima,  
O se perir dovrò, pera da forte.

*Fine dell' Atto Terzo.*

## ATTO QUARTO

## SCENA PRIMA.

*Saul, Samuele, Abnero.*

*Sau.* **D**a sì varj pensier, da tanto opposte  
 Cure, ed affetti combattuto io sono,  
 Che della mente, e del mio cuore invano  
 Richiamo i sensi, ed il vigore antico.  
 Io debbo un figlio il più diletto, e caro,  
 Il più felice, e glorioso, e prode,  
 Un figlio ver me tanto umile, e pio  
 Quanto contro a' nemici ardito, e forte,  
 Io 'l debbo, e per un mio divieto incauto,  
 Per un mio vano giuramento, il debbo  
 Barbaramente condannare a morte.  
 Ma contro questa sì crudel sentenza  
 Gridano l'amor mio, la sua virtude,  
 Anzi di mezzo al suo periglio istesso,  
 Poichè ignorando il mio divieto infranse,  
 La sua innocenza a disarmarmi sorge.  
 Quindi il regale onor, la mia grandezza,  
 Quindi l'amor combatte, e la virtude.  
 Io sono in mezzo alla crudel procella  
 Senza che raggio di fedel consiglio  
 Mi si discopra, e mi conduca in salvo.  
 Deh voi però che del mio soglio il primo  
 Sostegno siete, e mie fidate scorte,  
 Se giammai di Saul vi calse, e cale,  
 Voi mi reggete questa volta in tanto  
 Acerbo affanno, e la sicura via  
 Voi m'additate, sicchè l'alma incerta  
 Dal paterno dolor vinta non ceda.

*Sam.*

*Sam.* Abnero parli, io farò noto appresso  
Quel che mi spira d'opportuno il cielo.

*Abn.* Sire, ben io vorrei qualche conforto  
Al tuo stato recar, che teco io sono  
Del tuo periglio, e del tuo danno a parte.  
L'amor del figlio mio, del sangue i nodi  
A Gionata mi stringono, e a te stesso;  
Ma d'ogni parte riguardando io veggio  
Chiusa ogni via allo scampo. A tutti è noto  
L'esito delle sorti, e a tutti sembra  
Chiaro il voler del cielo, e inevitabile  
Di Gionata la morte; e s'anco ascoso  
Al popol fosse, come al ciel sottrarlo  
Che così manifesto lo condanna?  
Dunque, o re, confortar sol ti poss'io  
A vincer di natura, e di pietate  
La dura pugna, ed a più degni affetti  
Degni di tua giustizia, e del reale  
Tuo grado degni il forte petto aprire.

*Sau.* Oh quanto, Abnero, agevolmente puoi  
Magnanimo mostrarti, e generoso  
D'ogni periglio, e d'ogni mal sicuro.  
Ma se il tuo figlio Abinadabbo avessi  
Tu pure a rimirar in fresca etade  
Delle funeree bende il capo avvolto,  
Il collo ignudo sotto il ferro alzato,  
Non così forse intrepido, e costante  
Noi ti vedremmo, ma rivolto in pianto  
Il tuo franco parlar correr fremendo  
Ad afferrar del sacerdote il braccio.

*Abn.* Anch'io son padre, o re, son padre amante.  
Io la tua doglia, ed il tuo pianto approvo,  
Teco a versarne son disposto anch'io.  
Ma se ad un uom nodrito in mezzo all'armi  
Un libero parlare si concede,

Libero parlerò. Sire, s'io fossi  
Re su tutto Israel stato trascelto;  
E la gloria d'un regno, e la salute  
A me tra mille avesse il ciel commessa,  
E se dovessi ad Israel d'un figlio  
Sagrificar, e alla sua gloria i giorni,  
Forse il paterno amor vincer saprei;  
Forse la cura del mio nome, e quella  
Del popol mio tanta in me forza avria,  
Che la natura fremerebbe indarno.  
Io crederei che un'immortal vittoria,  
Un regno salvo, una sicura pace,  
Un nome eterno, una divina impresa,  
Una virtù real ben si potrebbe  
Di poco sangue comperare a prezzo.

*Sau.* Le genti incirconcise, e le battaglie  
Han fatto fede, e la faranno ancora,  
Che per lo popol mio, per la mia gloria  
Non son cotanto del mio sangue avaro.  
Ma la virtù, ma l'innocenza, e i dritti  
Di natura, e di sangue ancora onoro.  
Per vano fasto, e per furor non debbo  
Esser barbaro padre, e re crudele.

*Abn.* Anzi re glorioso, e padre invitto  
Questo magnanim'atto ti farebbe.  
Mira, signor, come in te solo intesi  
Han gli occhj tutte d'Israel le genti.  
Per veder se tu sappia i molli affetti  
Vincer così come i nemici hai fatto.  
Mira l'onor, che da sì nobil opra  
A te verrà, mira coperti i campi  
Delle tue squadre vincitrici, il fiero  
Nemico oppresso, ed il suo seme estinto;  
Le sue messi, i tesori, le torri, i templi,  
Gli Dei profani, e le città superbe

Ac-

Accaron, Gette, e Siceleggo in fiamme.  
 Vedi Israello trionfante, e l'arca  
 Tra i lieti canti de' leviti, e gl'inni  
 La terra ostile passeggiar sicura,  
 E trionfar di chi insultolla un giorno.  
 Mira infin la tua fama, onde ai remoti  
 Tempi futuri celebrato andrai  
 Vendicator del popolo di Dio.

*Sau.* Quanto mi vanti, Abner, non val la vita  
 D'un Gionata, d'un figlio, ogni grandezza  
 A sì gran costo guadagnata è nulla,  
 Se il figlio mio non salvo, il tutto io perdo.

*Abn.* Ma come omai salvarlo? Il regno, o sire,  
 L'armata, il ciel da te lo chiede, e vuole.  
 Qual contro tanta forza argin porrai?  
 Speme, ed ardor già il popol tutto invase  
 Di veder spenti gli avversarj antichi  
 Per tai vittorie, e se sicuro, e lieto,  
 Il feroce soldato impaziente  
 Di dissetarsi del nemico sangue,  
 E compir la terribile vendetta  
 Altro non chiede, che conflitto, e strage.  
 Chi sa fin dove un forsennato ardore  
 Condur la fiera soldatesca puote  
 Della vittima sua frodata, e priva?  
 Diran, signor, che tu pur fosti il solo  
 Che alla patria, alle spose, ai cari figli  
 Rapiti gli hai, e sotto l'arme addotti  
 L'impeto a sostener de' filistei  
 Sol da Gionata offesi, e provocati;  
 E che quando per te, per lui la vita  
 Poserò a rischio, ed in obbligo le case,  
 Che vendicati voi, domi i nemici  
 Della vittoria, e degli stenti sono  
 Presso a cogliere il frutto, il sol Saule.

Fa

Fa lor più assai de' filistei contrasto,  
E per tanto che han sparso essi per lui  
Del proprio sangue ei lor nega due stille.  
Ma che dirò se del voler di Dio ...

*Sam.* Taci, Abnero, e non por la lingua in cielo,  
Io del voler di Dio render ragione  
Saprò meglio di te, tu ne faresti  
Così mal uso, come d'altro hai fatto.  
Sovvenir ti dovria, che tal t'ascolta,  
Cui Dio talor della sua luce accende  
A discoprir delle parole infinite,  
Il vero senso sin del cuor nel fondo.  
Ma se pur questo obblii, ripensa almeno  
Che al re dinanzi e a Samuel tu parli,  
A quei cui sempre la giustizia, e il retto  
Piacquer così, come d'un'alma infida  
Il maligno adoprar ebbe in orrore.  
Abner, la cieca passion raffrena,  
Onde il veneno a te sol fia funesto.  
Non parlerò più chiaro, e non è d'uopo  
Che altri m'intenda, poichè tu m'intendi.  
A te, Saul, non è mestier, ch'io faccia  
Di me risovvenir, tu sai, che insino  
Dal dì, che il freno della gente ebreà  
Nelle tue man riposi, i miei consigli  
E l'opre ognor furo a tuo pro rivolte.  
Tu sai, che nulla ambizion di regno,  
Nulla invidia, e livor, nullo interesse  
Mi fe'dal dritto mai torcere i passi.  
Quanto parlai la ragion sola e il giusto,  
O il volere del cielo in cuor mi pose;  
Con queste scorte a consigliarti or vengo.  
Tanto, o re, del tuo duol sento pietade,  
Quanto i meriti di Gionata, e la rara  
Sua virtute il suo mal rendonmi acerbo.

Ma

Ma tu stesso del figlio hai la condanna  
 Con iterato, e sacro giuramento  
 Inevitabil fatta: egli pur troppo  
 Di qualche colpa non è affatto immune  
 Dio reggitor dell'urna, e delle sorti  
 Reo del suo sdegno il manifesta, e scopre.  
 Per ogni parte ch'io rivolga il guardo,  
 La tua sciagura, e la sua morte incontro.  
 Pensa però che de' passati errori  
 Con ciò vuol Dio, che tu risenta il peso,  
 E contra l'avvenir t'armi, e ti guardi:  
 Più cauto egli ti vuol, più a lui soggetto,  
 Più degno di regnar su la sua gente.  
 Gionata poscia colla sua sventura  
 Mondar pretende d'ogni macchia, e farlo  
 Degna dell'amor suo cura, ed obbietto;  
 Così nel danno, e nell'error d'entrambi:  
 Il sommo Dio glorificar si vuole:  
 Al suo voler però china la fronte,  
 Ed usa all'uopo, o re, di tua fortezza;  
 A te, a tuo figlio ad implorarla io vado.

S C E N A I I.

*Saule, Abnero.*

*Sau.* **O**h Dio! troppo m'avveggo ogni mio (sforzo,  
 Ogni pianto esser vano. Io cedo al cielo,  
 Poichè ceder m'è forza. Abnero, tosto  
 Fa che Gionata a me ne venga. Almeno  
 Non sì amara gli sia questa sentenza,  
 Se da un padre l'udrà, che tanta parte  
 Del suo dolor risente, e del suo danno.

SCE-

## S C E N A I I I.

*Saule solo.*

**E**cco dove son giunto. Ahi cure, e mali  
 Che circondano un re! Deh quanto meglio  
 Era restarmi al pastoral mio tetto  
 A pascere greggi, ed a guardare armenti!  
 Ivi non odio, e non affanno alberga,  
 Non i gravi perigli, e i fier disastri,  
 Ivi securi fan corona intorno  
 Al padre antico gl'innocenti figli  
 Tanto più lieti, quanto men fastosi.  
 Oh dove siete giorni miei felici,  
 Notti tranquille, solitaria vita!  
 Qui solo invidia m'accompagna, e duolo,  
 Sonni inquieti, faticose cure,  
 Timor, periglio, pentimento, e danno.

## S C E N A I V.

*Abiele, Saule.*

*Abi.* **S**ire, qui giunge frettoloso un messo,  
 Che la regal famiglia esser non lunge  
 Colla reina apporta. Ella alcun tempo  
 La via smarrendo errò pei folti boschi,  
 Che son gran spazio ad Ajalon d'intorno,  
 Onde non ebbe il messenger, che i tuoi  
 Voler contrarij le recava, incontro.  
 Già s'ode il suon delle foriere trombo...  
*Sau.* Così dunque infelice, o ciel, mi vuoi,  
 Così confuso appien? Ma non fia vero,  
 Ch'io vinto cada, tanto fermo, e saldo  
 Ren-



Render mi vo', quanto la sorte è avversa.  
 Non sarà no, che i concepiti sensi  
 Di fortezza, e d'onor io nudra indarno.  
 Contra l'ira del ciel non v'ha riparo,  
 Nè da lei sperar posso altro, che pianto;  
 Corri, Abiele, e alla reina porta  
 Un mio real comando; ella per poco  
 Dalla città lontano il passo arresti.  
 Sappian le guardie il mio voler, chiunque  
 Di Gionata il periglio a lei fa noto,  
 Lo sdegno mio n'incontra. Ecco lui stesso.

## S C E N A V.

*Gionata, Saule.*

*Sau.* **G**ionata appressa, ma non più Saule,  
 Non più in me trovi un padre, io son severo,  
 Odioso, implacabile, crudele;  
 Giudice, e re; ma più severo assai;  
 E implacabile è il ciel. Il cielo è desso ....

*Gio.* Non più, signor, t'intendo. Il tuo dolore  
 Omai cessa da te, nè tu, nè il cielo  
 Crudeli siete. Io il consultai sinora,  
 E la forza, che or vedi, indi mi veune.  
 Iddio di tutto è donator, di tutto  
 Siam debitori a lui. Tu mi donasti  
 Questa misera vita, e tu la spoglia;  
 Con quella riverenza, onde t'amai,  
 E t'ubbidii sinor nel viver mio,  
 Saprò onorarti, ed ubbidirti in morte.  
 Non mi vedranno lagrimante al colpo  
 Il collo offrir, così morirò, che ognuno  
 Vegga, e conosca, che del regio onore,  
 E di Saule degno figlio io muojo.

Non è, il confesso, che la mia sciagura  
A me grave non sia, sentomi in seno  
Tutta l'alma turbarsi, e la natura,  
Che della vita il più bel fior si duole,  
Che troncato mi sia, che le speranze  
De' cari genitori, e d'Israello  
Sien anzi tempo in me recise, e in mezzo  
Alle vittorie, ed ai trionfi istessi  
Del popolo, e del padre, questa vita,  
E per saggiar di poco mele, io perda.  
Ma il giusto ciel, che mi condanna, ei pure  
L'animo m'avvalora, e mi conforta.  
Sì Dio del ciel, Dio di Giacob, d'Abramo,  
Che l'alma inferma invigorisci, e infiammi,  
Del tuo servo fedel la pronta morte  
In olocausto alla tua gloria accetta.  
Solo, o padre, e signor, pensa ti prego,  
Che della mia sventura entrano a parte  
Una diletta madre, un fido amico,  
I quali, ohime! la tua virtù non hanno,  
E sono in sul fiorir della più lieta  
Gioja, e speranza privi in me per sempre  
D'un caro figlio, d'un diletto amico,  
E ad un'amara inconsolabil doglia  
Senza conforto abbandonati in braccio.  
Tu li consola, tu sostienli, e in guisa  
Li favorisci, che per te lor sembri  
Di non avermi in questo dì perduto.  
*Sau.* Oh figlio! Oh troppo è ver! non so per quale  
Nostro fiero disastro il ciel ti vuole  
Per me dannato a morte. Invano io feci  
Ogni mio sforzo, invano ogn'arte oprai  
Per serbare i tuoi giorni, anzi conosci  
Sin dove l'amor mio tratto m'avea;  
Per tuo scampo non sol trionfi, e spoglie  
Ma

Ma gloria ancor sacrificava, e regno.  
 Ma che giovar può ciò se questo io perdo,  
 E te non salvo? Alfin ceder n'è forza  
 Alla legge del ciel, ma tu sia certo,  
 Ch'ogni gioja per me teco fia spenta.  
 Odioso mi fia senza te il giorno,  
 Odiosa la vita, ognor la cara  
 Tua viva imago mi sarà davante  
 A far più grave il mio cordoglio eterno.  
 Intanto, o figlio, ogni tua cura in questo  
 Paterno sen riponi, alla tua madre,  
 Ed al tuo amico fien rivolti tutti  
 Que' che per te d'amor nodria pensieri;  
 Tu a coronar la tua fortezza invitta  
 Quinci più non uscir, sin che i miei duci  
 Non ti guidino altrove. La reina  
 Non dei veder, troppo romor ne fora,  
 Troppo per te, per me dolor, per lei.

S C E N A V I.

*Abinadabbo, Detti*

*Abin.* **C**ome, signor, il vero dunque ascolto?  
 Tu dunque a morte il figlio tuo condanni?  
 Tu sei padre, tu re, tu l'amì, ei muore?  
 Quest'è l'amor, e questa è la mercede,  
 Che tu gli rendi per cotanto amore,  
 Per cotanta virtù, per tanti meriti?  
 Quest'è il trionfo, ch'alla sua vittoria  
 Tu preparavi, e l'aver te salvato  
 Con Israel pagar si dee col sangue?  
 Deh non fingere, o re, tanta tristezza,  
 Che un troppo chiaro testimon smentisce.  
 Chi lo condanna? L'innocenza forse

Ve-

Venuta in odio al ciel? Che urna, che sorti?  
 E' sempre giusto il cielo, è giusto Iddio,  
 Non del sangue innocente è sitibondo,  
 Ma gli empj opprime, e l'empietà condanna.  
 Me nè timore, nè rispetto alcuno  
 Farà, che opprimer lasci un innocente,  
 Un tantò amico, un Gionata. Sien vinti  
 Gl'ebrei, trionfi il filisteo . . . Sebbene  
 Qual danno a noi dal viver suo deriva,  
 Qual trionfo al nemico? E quando ancora  
 Sostenemmo per lui guerre, e ferite?  
 Dove i torrenti, che del nostro sangue  
 Corser per sua salute, e dove i campi  
 Per sua cagion di morti ricoperti?  
 Ecco le prove onde mostrar conviene,  
 Che si è tentato di salvarlo almeno.  
 Ma se nulla si fece, egli non debbe  
 Dunque morir, io m'opporrò, io solo  
 Le sue ragion dirò, io pugnerò,  
 E per esso morirò, ch'alfine io sono  
 Di lui più reo, poichè in error t'addussi.  
 Sì re, sì padre, io, se v' ha qui delitto, (a)  
 Io sono il reo, io che le frodi ordii,  
 Per ingannarti, e che a giurar t'astrinsi.  
 Ma nulla ha contro te questo meschino  
 Osato, nè tramato. In me rivolgi . . .  
 SAM. Oh figli, oh regno, oh re Saule, oh Dio !

SCE-

---

 (a) *In ginocchio.*

## S C E N A VII.

*Gionata, Abinadabbo.*

*Gio.* **A** amico, il tuo dolore, l'amor mio  
Già mi penetra il cor; lascia ch'io compia  
A quel Signor, che lo richiede, e vuole,  
Il sacrificio fortemente offerto.  
Tu ti vivi felice, e qualche volta  
Di me ti risovvenga; amico, io parto.

*Abin.* Ferma.

*Gio.* Che vuoi?

*Abin.* Dove ne vai?

*Gio.* A morte.

*Abin.* Tu pur crude! più non m'ascolti? Questo  
Quest'è l'amor, questa la data fede,  
E l'amicizia, che giurasti eterna  
Al tuo Abinadabbo? E tu puoi dunque  
Correre a morte, e me lasciar deserto?

*Gio.* Sì caro Abinadabbo, io debbo al cielo,  
Al regno, al padre questa vita. Indarno  
Di smovermi procuro, indarno accusi  
Il mio fedele amor, che non è reo.  
Io t'amo quanto in pria t'amai, m'è grave  
Perder la vita, perchè a te fu cara,  
Anzi al riposo degli antichi padri  
Coll'alma sciolta dal corporeo velo  
Meco verranno la memoria eterna,  
E l'innocente amor d'Abinadabbo.  
Ma deh per questo amor io ti scongiuro,  
E per la nostra lunga fede, amico,  
Che grato al ciel, che di te stesso degno  
Lasci, ch'io cada fortemente, e segua  
L'inevitabil legge in cielo scritta.

Io

Io ti prometto, ch'una volta ancora  
Pria di morir ci rivedrem se'l vuoi.  
Or per estremo pegno di tua fede,  
Allor che io lasci la mortal mia spoglia,  
Amico, andrai alla mia madre; dille,  
Che lieto io muojo, che il suo duol rattempri,  
Pensando alfin, che gloriosa morte  
Vado a incontrar, non un supplizio, e come  
L'ubbidienza dell'antico Abramo  
Nell'immolare al suo signore un figlio  
Padre d'eletta, ed infinita gente  
In premio il rese, tale a lei di prole  
Miglior daranne ricompensa. I miei  
Dolci fratei saluta. Amico, addio.  
*Abin.* Ahi dipartenza! Ma non fia giammai,  
Che tu senza di me viva, nè muoja.

*Fine dell' Atto Quarto.*

# CORO SECONDO

*Di piccioli leviti.*

**O** desolato, e squallido,  
 O dell'antica gloria  
 Ignudo fatto e povero  
 Infelice Israel!  
**Chi** mi darà di lagrime  
 Amare inconsolabili  
 Due larghe fonti a piangere  
 Il tuo destin crudel?  
**Spoglia**, deh spoglia, o patria,  
 Gli allegri panni, e l'aureo  
 Tuo crin disperdi all'aria,  
 Che il tuo Signor di collera  
 Acceso altrove volgesi,  
 E la tu' antica gloria  
 Porta lontan da te.  
**Tu** mesta, e solitaria  
 Piena non più di popolo  
 Ti spargi il crin di cenere:  
 Prendi siccome vedova  
 Le vestimenta lacere  
 Sedendo inconsolabile  
 Senza corona, e re.  
**Ahi** coll'invitto Gionata  
 Manca la tua vittoria:  
 Già l'infedele, e barbaro  
 Nemico a te rivolgesi:  
 Già d'alto tutto ingombrati,  
 Già di catene ferree  
 Egli ti grava il piè.

Ti

Ti desta, o Dio, ti desta  
Contro i nemici tuoi:  
Il nembo, e la tempesta  
Manda a pagnar con noi.

L'incirconciso stuolo  
Disperdi in un momento,  
Come disperde a volo  
L'aride foglie il vento.

Signor, tuo nome santo  
Non mai tra lor s'intende:  
Odasi grido, e pianto  
Ne le superbe tende.

Tu fa su i figli spenti  
Le madri dolorose,  
Tu vedove e dolenti  
Fa l'idolatre spose.

Ti desta ec.





# ATTO QUINTO

## SCENA PRIMA

*Abnero, Abiele.*

*Abn.* Il Re alla fin poichè ondeggiò gran tempo  
 Tra suoi pensieri ora la mente a questo,  
 Or a quello volgendo, or a pietate,  
 Or al rigor piegando, la sentenza  
 Pronunziò, ma sì, che se pareva  
 Anzi che altrui di condannare a morte.  
 E' s'io davanti a lui molto pensoso,  
 E molti dubbj a replicarmi inteso,  
 Ratto non mi togliea, forse pentito  
 Un'altra volta si sarebbe. Or vengo  
 Per suo volere a trar Gionata a morte.  
 E' ver, che appieno estinguere non posso  
 La pietà, che il mio figlio in sen mi muove.  
 Ei va gemendo, e ricercando intorno  
 Gionata sempre, e lui chiamando a nome;  
 Or freme, or piange, e d'uno in altro loco  
 Cerca, e s'aggira, come suol smarrito  
 Agnel, che solo alla foresta oscura  
 Va richiamando col belar frequente  
 Nell'alta notte la perduta madre,  
 Che al digiuno covil rapissi il lupo.  
 Ma se Gionata muore, e il ciel lo dannà,  
 Goder pur deggio di vedermi tolto  
 Dinanzi agli occhj il mio rival, dal cuore  
 L'antico cruccio, e vendicato ancora  
 De' modi altieri, onde Saul poc'anzi,  
 Mentre consiglio mi chiedea, m'offese.

*Abi.*

*Abi.* Or tempo è di goder, già tutto è in punto,  
 Già schierata è l'armata, e destramente  
 Gli animi, e il vulgo assicurar mi seppi  
 Con gran promesse, e con maggior speranze,  
 Siechè a tumulto non gli desti il pazzo  
 Loro amor verso Gionata. Noi siamo  
 Alfin di noja, e di periglio usciti  
 Felicemente, anzi ve' qual ci aspetta  
 Rara fortuna, e a qual sublime altezza  
 Noi poggerem, poichè sia polve, ed ombra  
 Colui, che sol già ne facea contesa.  
 Vedi dell'arti mie, de' miei consigli  
 Il frutto infin. Queste mi furo scorta  
 Della privata mia fortuna un tempo -  
 A superar l'oltraggio, ora con queste  
 Chi sa sin dove salirò con reco?  
 Fremano pure invan . . . Nojoso incontro.

## S C E N A II.

*Abinadabbo, Detti.*

*Abin.* **O** Gionata, ove sei? Deh se ti cale,  
 Padre, di me, se della vita mia  
 Pensier ti punge, tu mi sia pietoso,  
 Tu mira il pianto mio, tu mi soccorri,  
 Giacchè cotanto m'è contrario il cielo,  
 Che ai gridi, ai preghi, alle querele mie  
 Sordi, e crudeli ritrovai sinora  
 Un re, un padre, un profeta, ed un amico.

*Abn.* Io già cedo, Abiele, io non resisto.

*Abie.* A che d'inutil lai, di vano pianto  
 Giova, signor, empir la reggia, e'l campo?  
 Questa tua doglia intempestiva è omai,  
 Che il ciel, la terra congiurati insieme  
 Di

Di Gionata la morte hanno prefissa.  
 Qual puote a tanta forza argine, o freno  
 Porre un garzon, che di null'altro è armato,  
 Che di preghi, e di pianto? Or di prudenza  
 E' maggior uopo, e di coraggio è tempo.  
 Il tuo valore, i meriti tuoi, la fede,  
 I nobili pensier, l'etade, il sangue  
 Nulla varrian, s'or non sapessi usarne.  
 E credi tu che nel sepolcro ancora,  
 La fe si serbi, e l'amicizia? Adunque  
 Buon senno fia dimenticar l'amico,  
 Poichè il dolerti, e il lagrimare è vano.  
 Cura te stesso, assai curasti altrui,  
 E quella fede che ad altrui serbasti,  
 E che serbata troppo a lungo fora  
 Inopportuna, omai serba a te stesso,  
 Alle speranze serba . . .

*Abin.* Io t'ho sofferto  
 Assai, crudele, e assai t'ho inteso. Appena  
 La riverenza al genitor m'arresta  
 Sì ch'io de' tuoi consigli, e de' tuoi detti  
 Quella mercè che ti si dee non renda.  
 Benchè nè pure di cader sei degno  
 Per questa man, che ancor tra i filistei  
 Anime forti è a ritrovare avvezza:  
 Del tuo castigo al ciel lascio la cura,  
 Ma non osar di più venirmi innanzi . . . .

S C E N A III.

*Gionata, Detti.*

*Abin.* **G**ionata . . .

*Gio.* O Abinadabbo!

*Abin.* O mio signore!  
 Poi-

Poichè il dolce d'amico usato nome  
 Teco più non mi giova, anco una volta  
 Di questo tno servo felice un tempo  
 Or per te infelicissimo ti prenda  
 Alcun pensiero; d'una grazia estrema  
 Ti deggio supplicar. Lascia ch'almeno,  
 Se da morte salvar non ti poss'io,  
 Al fatal loco t'accompagni, dove  
 De' miei supremi uffizj abbia il conforto,  
 E dove del mio amor, della mia fede  
 Un chiaro pegno, ed ultimo ti renda.  
*Gio.* Serbami, amico, la tua fè, ch'io lieto  
 Con questo pegno incontrerò la morte.  
 Questo è l'uffizio, che mi fia più grato.  
 Intanto soffri, che il dolore io freni,  
 Onde turbarmi l'amor mio ritenta.  
 Lascia, che forte, e di te degno io vada  
 A ritrovar con gloriosa morte  
 L'ombre beate de' maggiori nostri,  
 Che al gran Dio d'Israel moriro accetti.  
 Da te con questo mio tenero amplesso  
 Eternamente mi divido. Addio.  
*Abi.* Ah no! . . .  
*Abn.* T'arresta, io te'l comando. Andiamo.

## S C E N A IV.

*Samuele, Saule, Abinadabbo.*

*Sau.* Quegli è mio figlio, che là vien condotto:  
 Oh Abinadabbo: Oh Dio questo garzone  
 Tutti gli affetti colla sua presenza  
 Mi mette in nova, e più crudel tempesta:  
 Deh finchè l'alma al suo vigor ritorni  
 Da

Da me per poco t'allontana, o figlio:  
*Abin.* Forse per sempre m'allontani, o sire.

S C E N A V.

*Saule, Samuele.*

*Sau.* **E** tu santo profeta, e tu cui sono  
 I regni in cura, e i re, tu, che conosci  
 In quanti flutti d'amarezza ondeggi  
 Questo povero cor, tu di consiglio,  
 E di conforto lo sostieni, e reggi,  
 Sicchè non ceda, e abbandonato, e vinto  
 In braccio al suo dolor meco non cada.

*Sam.* Per questo a te ne venni, o re, nè in tanta  
 Tua doglia di lasciarti il cor mi soffrè;  
 Anzi a te il tuo Signor ora m'invia,  
 Perchè nel colmo della tua sventura,  
 E de' castighi tuoi tu non obblii,  
 Ch'egli è pietoso ancor, che di te prende  
 Cura e pensier, che in lui t'affidi e sperì,  
 Se il suo soccorso fedelmente implori.  
 L'acerbo caso del diletto figlio,  
 Il tuo danno, il tuo duolo esser ti ponno,  
 Per quanto ancor di vita, e regno avrai,  
 Cagion di grazia, e fonte di salute.  
 Odimi adunque, e nelle mie parole  
 Alleviando il tuo cordoglio a un tempo  
 Dai benefizj antichi, e dai presenti  
 Disastri tuoi ad ubbidire a Dio,  
 Ed a regnar su la sua gente impara.

*Sau.* Parla, o profeta, e quel che Iddio ti spira  
 D'opportuno a mio pro franco palesa,  
 Che l'anima oppressa dall'acerbo affanno  
 Il suo Signor meglio ricorda, e ascolta.

*Sama.*

*Sam.* Già corre un anno, il sai, che l'incostante  
Popolo ebreo, che ben cent'anni e cento  
Per variar di tempi, e di vicende  
Altro re mai, fuor che il suo Dio non ebbe,  
Ingratamente d'un monarca il chiese.  
Che non fec'io, che allor non dissi indarno?  
Ma tanto il fasto, e lo splendor del trono  
D'ognuno agli occhj aveva fatto incanto,  
Che disdegnando qua pastor d'armenti  
Un Gedeone, ed un Sanson miraro.  
Pure il Signor non so se irato, o pio  
La lor richiesta d'appagar m'impose.  
Tu ti ricordi ancor quale, in qual atto,  
E in quale arnese a Masphat mi t'offristi:  
Tu sai che invece del perduto armento  
Iddio colà ti fe' trovare un regno,  
E in aureo scettro, ed in regal corona  
Ei ti cambiò la pastoral ghirlanda,  
Anzi il tuo cuor ei ti cambiò nel petto,  
E gli umili pensier, le basse voglie  
In reali, e magnanime converse.  
Egli al tuo fianco da quel dì ne venne  
Fedel, nè so qual più, custode o guida  
Indivisibilmente in ogni impresa,  
E tanto altr'uom ti fece, e tanto in petto  
Di divina virtude egli t'accese,  
Che in Israel maravigliando udissi  
Infra i profeti annoverar Saule.  
Chi gli atterriti ambasciator di Jabes  
Ad implorare il tuo soccorso addusse,  
Benchè l'aratro faticoso, e i buoi  
Esercitando nei paterni campi  
Re ti cercaro, e ti trovar bifolco;  
Eppur vedesti a uno squillar di tromba  
A' cenni tuoi sotto le tue bandiere

Tre-

Trecento mila Israeliti in campo:  
Vedesti il re Naasso a te davante,  
E'l barbaro Ammonita in fuga volto  
Sottrarsi al fulminar della tua destra,  
Che tu medesimo ancor non ben sapevi  
Come alle marre usata appresso avesse  
A trattar l'asta, ed a brandir la spada.  
Qual fu poscia quel dì, che di trionfi  
Non fu segnato, e di vittorie illustri?  
E questo, in cui tu ti lamenti, e piangi,  
Il giorno è questo pur, che in ogni parte  
Di sangue filisteo la terra inonda.  
Questi, e mille altri, o re Saul, si furo  
Del tuo signore i benefizj; or quale  
Tu gli rendesti ricompensa il sai,  
Nè la tua doglia, a te l'antiche offese  
Rimproverando, inacerbire io voglio.  
Pure a giovarti or ti richiama in mente,  
Come non pria sul real soglio assiso  
L'onnipotente man, che vi ti pose,  
E col divino il mio comando espresso  
Dimenticasti, e violasti a un tempo.  
L'alta minaccia, e la vendetta orrenda,  
Che pel tuo fallo ad intimarti io venni,  
Lo scettro a te ritolto, e la corona,  
E'l nuovo successore anco ricorda.  
Pur se il divin consiglio io ben comprendo,  
A disperar non hai, che la presenza  
Di Samuele suo profeta, ond'egli  
Pur anco ha in grado d'onorarti, è assai  
Chiara argomento della sua clemenza.  
Ma tu se saggio sei, questa, ch'ei serba,  
Pietade estrema dileguar non lascia,  
E con fedel ravvedimento in braccio  
Vendicator finchè è sospeso arresta.

Se

Se no qual gonfio, e rapido torrente,  
 Che lungo tempo raffrenato accrebbe  
 Dell'acque il peso, e della piena immensa,  
 Che sorverchiando ogni argine repente  
 I pian soggetti, e l'ampie valli inonda,  
 Tal si rovescerà sopra il tuo capo  
 Il divino furor con tal ruina,  
 Che all'alto orrendo suon tutte le genti  
 Ambe l'orecchie rintuonar s' udranno.  
 Ma se fedele, e paziente, e cauto,  
 E di se degno ti conosca Iddio,  
 Re di te più felice, e glorioso,  
 Nè alcun del tuo più fortunato regno  
 Sarà tra quanti l'ampio mar circonda:  
 Se a me nol credi, alla presente il credi  
 Clemenza sua, ch'a farti lieto è intesa.

## S C E N A V I.

*Abnero colla spada nuda, Detri.*

*Abn.* Sire, che stai? Tutto in rivolta è il campo,  
 Gionata è tolto al sacrificio, i duci,  
 I soldati, ogni gente all'armi corrono  
 Infuriati, indomiti, feroci,  
 E fremono, e minacciano, e si stringono  
 A Gionata d'intorno, alto giurando,  
 Ch'ei non morrà, finchè essi vita avranno.  
 Me colle guardi e hanno respinto e mille  
 Spade Abiele trucidato, e morto.  
 Chi qua, chi là . . . .

*Sau.* Pur anco, o ciel! non era  
 Già cheto il campo, e chi in tumulto il pose?

*Abn.* Chi 'l crederebbe, o sire, il figlio mio,  
 Che mentre all'ara Gionata era tratto,  
 Rup-



Ruppe i divieti, e alla reina corse,  
 Cui del figlio la morte era anco ascosa.  
 Io dall'alto lo vidi aprir la folla  
 Ferocemente appunto allor, che Gionata  
 Per piegar stava le ginocchia al suolo.  
 Dietro d'Abinadabbo la reina  
 Ululando venia tra le divise.  
 Turbe attonite il crine all'aria sparso,  
 E piena il volto di pallor di morte.  
 Al figlio giunta si scagliò fremente  
 Il sospeso a ghermir ferro omicida,  
 E del suo petto facea scudo al figlio.  
 Allor con cenni, e tronche voci, e grida  
 L'innocenza, il valor, l'amore, i merti,  
 Ed il sangue di Gionata alle squadre  
 Rammentava altamente. Abinadabbo  
 Scorrea tra il vulgo, e tra le file all'ira  
 Gli animi commovendo, e alla pietade.  
 Prima un bisbiglio, e un fremer sordo udissi  
 Gir tra la plebe, che il presente aspetto  
 Della madre, del figlio, e dell'amico,  
 Ma più l'amore mal sopito in seno  
 Già pietosa facea, poscia improvviso  
 Un feroce gridar levossi al cielo,  
 Un fremito, un tumulto, un dare all'armi,  
 Onde Gionata a forza a noi fu tolto,  
 Ed or salvo si vuol, se a porvi freno  
 Non vieni, o re, colla real presenza,  
 E a decider di Gionata la sorte.

*Sau.* Io io verrò. Vedrà la turba folle,  
 Chi regna in Israel. Tu dal ciel volgi  
 Un guardo, o Dio, pietosamente, e mira  
 Gli estremi sforzi onde natura, e sangue,  
 Ed il paterno cor vince Saule,

Tomo XIX.                      R.                      Sì,

Sì, muoja.

*Sam.* No, viva, contento è Dio.

*Sau.* Che?

*Sam.* Sì t'accheta, o re, tuo figlio è salvo.

*Sau.* E tu pur mi deludi, e non per anco  
Dell'infinito mio dolor sei pago?

*Sam.* Io nè deluder, nè mentir mai seppi.

Quel Dio che condannar per me t'impose

Gionata a morte, e 'l tuo dolor volea,

Or ti vuol lieto, ed il tuo figlio assolve.

Egli è che il campo alla pietade accende,

E col favore popolar ti parla.

In grado è a lui, poichè la sua vendetta

Nel tuo affanno ha compiuta, e in quel  
del figlio,

In entrambi esaltar la sua clemenza.

*Sau.* Oh ciel! Dove son io, quai cose ascolto?

Dunque fia ver, che dal profondo abisso

Della mia doglia, e del mio danno immenso

Passo improvviso ad una gioja estrema,

E padre felicissimo, e re sono?

O Signor d'Israello, o suo profeta

L'alma assalita da contrarii affetti

Voi soccorrete, e da sì larga piena

Di subita allegrezza oppressa, e ingombra,

Sì che a una morte dolorosa tolto

Dalla letizia non sia vinto il core

Che già tutto l'inonda, e lo soverchia.

S C E N A VII.

*Gionata, Abinadabbo, Detti.*

**Gio.** Padre, perdona il troppo ardor, che  
il campo

Trasse a romor per la salvezza mia,  
Che s'egli pur colpevole ti sembra,  
Io son fedele ancor, sono innocente;  
Io con inganno alle lor man mi tolsi,  
Alle materne braccia, alle difese  
Per ricondurti a piè la a te dovuta  
Vittima pronta al sacrificio ancora.  
Eccoti il petto. Il ferro ...

*Abin.* Io fui deluso!

Oh folle! ed io pur gli credetti?

*Sau.* Oh figlio!

Eppur ti veggio, eppur sperar poss'io,  
Che reco all' alma travagliosa, e mesta  
La dolce torni antica pace? Oh caro!  
Ascolta Samuel, pensier più lieti  
Egli c'ispira, io già parlar non posso  
Vinto che sono dalla gioja estrema.

**Gio.** Gioja, lieti pensier, quai voci ascolto?

**Sam.** Sì, principe, nel ciel già rivocossi  
L'aspra sentenza. A Dio cotanto piacque  
La tua fortezza, e la real virtude,  
Che d'averti già posto al gran periglio  
E' contento non pur, ma nuove palme  
Vit-

Vittoriose al tuo valor prepara.

Gionata, ad un miglior tempo riserba

Questa costanza invitta, e piaccia al cielo,

Che lungamente tu serbar la possa.

*Gio.* O profeta, or maggior uopo ho di questa.

O Dio, conosco della tua clemenza

La condotta ammirabile, e l'adoro.

O caro padre, o mio fedele amico,

O me beato, e lieto! In un momento

Vita racquistò, e della vita assai

Più cari genitor, più dolci amici.

E tu perdona . . .

*Abin.* O mio signor, che parli?

Oh Gionata, son io fuor di me stesso,

E a me tuttora, e agli occhj miei non credo.

Tu vivi, e spiri, tu sei salvo, e lieto.

Io pur anco t'avrò compagno, e amico?

Come a tanto piacer regger poss'io?

*Abn.* Piacciati, o prence, del mio figlio i sensi

Accogliet sì, ch'io v'abbia loco, e parte.

Sia l'amor suo di qualche errore ammenda

In che Abiel mi trasse, ond'io lo vidi

Con orror del suo sangue intriso, e lordo.

*Sau.* Più star non giova, la tua madre, o figlio,

Cui l'innocente ancor fraude trattiene,

Col popolo ti veggia allegro, e salvo,

Se in questo dì dovea trista, e dolente

Col popol lagrimar su la tua morte.

*Sam.* Andiamo a Dio di sacrificio eletto,

E di santi olocausti a fare offerta,

Che infra i preghi, e 'l fumar de'sacri incensi

Salga al trono di Dio grata, e soave,

Che per sì strane, e non pensate vie

La vostra ammenda, e la salute, e a un tempo

La

La sua pietade, e 'l suo rigor serbando  
 Su voi, su d' Israel gli ampi tesori  
 Dell' infinita sua clemenza aperse.

**Gio.** Vi seguo. E tu cui ridonarmi questa  
 Vita, che tua fu ognor, oggi, o Dio, piacque,  
 Questo sangue, o Signore, e questa vita  
 Del tuo nome alla gloria offro, e consacro,  
 Onde la gente incirconcisa intenda,  
 Che ancor sei meco, e 'l filisteo superbo,  
 Madian, Moabbo ti conosca, e tema.

*Fine del Tomo XIX.*

# INDICE

## DELLE MATERIE CONTENUTE

nel Tomo XIX.

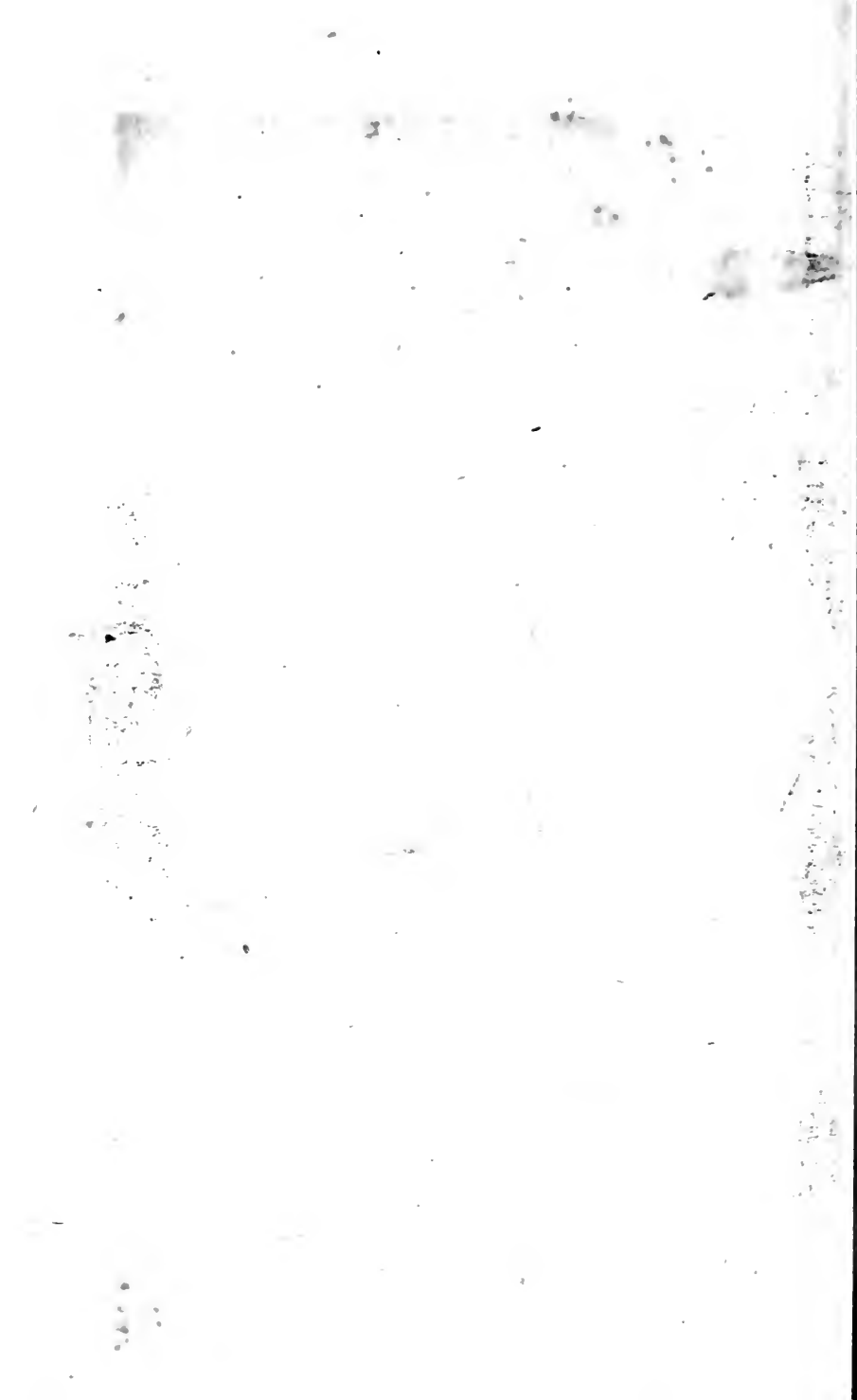
<b>L</b> ettre a Mr. l'Abbé de Bernis Comte de Lyon, Ambassadeur de France a Venise.	pag. 3
Lettre a l'Infant Philippe de Parme.	10
A l'Infant Philippe.	37
A Madame Infante de Parme.	39
A Madame Isabelle.	41
Reflexions sur la Tragedie Xerxes.	43
Lettre a Mr. Collet.	47
Lettre a Mr. de Voltaire	53
Lettera A. S. A. R. Maria Beatrice Ricciar- da d'Este Arciduchessa d'Austria.	57
Del Teatro Italiano. Discorso.	59
Serse Re di Persia. Tragedia.	115
Gionata figlio di Saule. Tragedia.	189











LI  
B5656

Author Bettinelli, Severio  
Title Opere edite e inedite in prosa ed in versi.

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 15 24 04 002 8